

Eugène MATHIS

*Lauréat de l'Académie Stanislas
Lauréat de la Société Erckmann-Chatrian
Lauréat de l'Académie Française*

RECITS
VOSGIENS
DU PASSÉ

suivis de

HISTOIRES
VOSGIENNES

ŒUVRE POSTHUME

René FLEURENT, Éditeur. FRAIZE

RÉCITS

VOSGIENS

DU

PASSÉ

Eugène MATHIS (1864-1933)

Poète et écrivain régionaliste

SA VIE ET SON ŒUVRE

Le 20 octobre 1933, un long cortège funèbre se déroulait par les rues de Fraize, conduisant au champ du repos M. Eugène Mathis, directeur d'école honoraire, écrivain et poète régionaliste, enfant du pays, décédé après un long et douloureux calvaire dans une clinique de Nancy, qui, selon son ultime désir, venait « mêler sa cendre à celle de ses aïeux ». Par un beau matin ensoleillé, sous le ciel voilé de l'automne, dans un cadre d'une mélancolique douceur digne du poète qu'il était, il s'en alla, effacé et discret comme il avait vécu. Aucun adieu verbal ne lui fut adressé : modeste jusqu'au bout et comprenant toute la vanité des manifestations oratoires devant une tombe, l'homme de lettres ne l'avait pas voulu. L'unanime sympathie de ses compatriotes lui suffisait.

Douloureusement ressentie par les lettres lorraines, cette perte fut non moins cruelle aux nombreux et fidèles amis de l'écrivain et laissa un vide profond dans le cœur de la population rurale et industrielle d'une cité que son amour de la terre natale, son dévouement aux travailleurs des champs et de l'usine lui avaient attachée.

« C'est une belle figure qui vient de nous quitter ! », lisait-on, au lendemain des obsèques, dans la feuille locale dont il avait été dix ans durant, le meilleur collaborateur.

Droit comme sa conscience, Eugène Mathis évoquait, dans sa physionomie et sa démarche, quelque chose de l'âme antique. Sous le large front du penseur, s'abritaient des yeux intelligents et vifs, une bouche souriante. Une pose méditative, un air de sérénité et d'accueillante bonté, retenaient le regard, imposant à la fois la confiance et le respect.

Ouvrant largement sa porte et son cœur à tous, Eugène Mathis ne comptait à Fraize que des obligés et des amis : dans les fonctions délicates de suppléant du Juge de Paix qui lui furent confiées, n'avait-il pas été le « bon juge » qui s'efforce de concilier

les différends et trouve, dans sa conscience, autant que dans le code, les solutions équitables ?

Une telle mémoire devait-elle tomber dans « la nuit sombre » de l'oubli ? Les amis et admirateurs de l'écrivain ont pensé que le nom de celui dont l'œuvre fut un hymne d'amour au pays natal, méritait d'être légué aux générations futures. À leur demande, le Conseil municipal de Fraize, dans un geste qui l'honore, décidait de perpétuer le souvenir de notre regretté concitoyen en donnant son nom à la rue où il avait sa demeure.

Cette rue se situe en plein centre des affections du poète, proche ces rives de la Meurthe où il aimait se recueillir et méditer, en vue du vieux clocher dont il chanta les voix et de l'école de son enfance, face à sa maison paternelle accrochée au coteau ensoleillé de la Beurée. Les plaques inaugurées solennellement le 29 août dernier, dans une cérémonie présidée par M. Paul Elbel, député de l'arrondissement et M. René Martin, Inspecteur d'Académie des Vosges, portent cette inscription :

**« Rue Eugène Mathis,
Écrivain et poète lorrain,
Enfant de Fraize. »**

Enfant de Fraize ! le titre qui lui était le plus cher.

Ancien élève d'Eugène Mathis dont je devins plus tard le collègue, dont il m'a été donné le privilège d'être le confident et l'ami, — oserai-je dire le disciple — j'ai, ce jour-là, apporté à sa mémoire l'hommage affectueux et fidèle du « Comité Eugène Mathis », petit cercle des vieux amis du poète, qui s'est donné pour tâche de garder et de faire revivre son souvenir.

C'est dans le même pieux sentiment que j'évoquerai ici l'homme et son œuvre :

Eugène Mathis est né à Fraize, le 7 septembre 1864, aîné des sept enfants d'une de ces familles paysannes de vieille souche vosgienne, pauvres et besogneuses, mais bien unies dans l'amour du travail, le culte du devoir.

Dès la prime enfance, un amour profond, irrésistible du sol natal a conquis le petit paysan de la Beurée. Ce sentiment dominera toute sa vie ; il est à la source de sa vocation poétique et littéraire.

Le murmure berceur des fontaines, la chanson flûtée du vent dans les pins, le gazouillis des oiseaux sous la ramure ont parlé à son âme. Le moutonnement des cimes, la sérénité des soleils couchants sur la montagne, le verdoisement des prés et de la forêt, la ciselure et le coloris des fleurs, la splendeur des moissons blondes, les neiges immaculées, tous ces spectacles magnifiques et variés sur lesquels s'égarèrent trop souvent des yeux indifférents ont touché ses sens dans leurs fibres les plus secrètes. La poésie de la nature a suscité le poète qu'il sera toute sa vie.

Une vieille grand'mère a saturé son imagination émerveillée des récits d'antan : fiauves, légendes, histoires de sorciers. L'aïeule

*... « tout en filant sa blonde quenouillée,
De ses vieux souvenirs dévidait l'écheveau ».*

Ces souvenirs, la mémoire de l'enfant les recueille avec ferveur. Ainsi s'explique la place que tiendront dans l'œuvre d'Eugène Mathis les survivances du passé.

« Son instituteur — écrit-il dans un roman autobiographique resté inédit — était un de ces maîtres de la vieille école qui ne concevaient leur rôle d'éducateur que comme un apostolat ». J'ai nommé M. Joseph Colin, ancien directeur d'école à Fraize, décédé à Saint-Dié, en 1912, qui fut aussi mon maître. Le premier il devina que, sous la rude écorce de son élève, se cachait un cœur sensible qui n'attendait pour s'éveiller que des soins plus attentifs.

Bien vite, au contact de l'école, le petit rustre s'est affiné ; le goût de l'étude lui est venu.

« Dans sa fringale de savoir, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Et comme les travaux de la campagne lui prenaient souvent toute la journée, c'était le soir et bien avant dans la nuit qu'il se livrait à ses chères études.

Son plus grand bonheur était de s'isoler dans les bois et, là, de donner libre cours à son imagination. La poésie des saisons, le charme des beaux soirs où chantaient les cloches, l'ivresse des grands horizons exaltaient sa jeune âme ».

Dès cette époque, il taquine la muse.

Plus qu'aujourd'hui, la vie était, à ce moment, dure aux humbles. Avant lui son maître s'était rendu compte que toutes les

aptitudes qu'il avait découvertes dans cet élève de prédilection trouveraient toujours, dans la pauvreté originelle, un obstacle à leur libre épanouissement. Ne pouvant faire plus et mieux pour lui, il lui conseilla d'embrasser la carrière de l'enseignement vers laquelle le désignaient les qualités du cœur.

Cette carrière n'est-elle pas, comme celle du prêtre — qu'il songea un moment à embrasser — une sorte de sacerdoce ? Y entrer, c'était en outre pour le jeune homme ne pas se fermer l'avenir, garder l'espérance de parfaire ses chères études pour donner un jour libre cours aux pensées qui bouillonnaient en son cerveau.

D'abord instituteur adjoint à Saint-Dié, il revient à Fraize en 1884. C'est une des fiertés de ma vie d'avoir été alors son élève : de tous les éducateurs de mon enfance et de ma jeunesse, aucun n'a laissé une empreinte plus profonde sur mon esprit et dans mon cœur. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé et je l'entends encore nous lire de sa voix lente aux inflexions caressantes « La Voulzie » d'Hégésippe Moreau, « La jeune captive » d'André Chénier, « Les adieux à la vie » de Gilbert, les poèmes de Brizeux ou de Theuriet, ouvrant nos jeunes âmes à cette poésie rustique qui nous entourait sans les pénétrer.

Une nomination d'instituteur titulaire dans un hameau de la montagne arrache à sa classe ce maître d'élite. Puis il est envoyé dans la plaine du département, laissant partout le même souvenir d'un éducateur de haute valeur soucieux d'élever la jeunesse dans le culte du beau, la religion du bien. Entre temps, il se marie, fonde un foyer.

Ces années d'absence seront, pour le montagnard qu'il est resté, des années d'exil. Là où les hasards de la vie errante du fonctionnaire ont conduit ses pas, toujours il s'est considéré comme un déraciné. Quelle joie quand il peut s'en évader un moment pour revenir saluer nos sapins ! Avec quelle ferveur, il lance ce cri d'amour : « *Dje dâraîe lo rebhe do monde po mè Bûraîe !* » (Je donnerais le reste du monde pour ma Beurée !)

Absente à ses yeux, la terre natale est toujours présente à son cœur. Dans les rares loisirs que lui laisse la tâche absorbante de l'instituteur-secrétaire de mairie, il butine dans ses souvenirs

d'enfance, les note, les classe et rassemble les éléments d'une moisson littéraire qui s'annonce riche et fertile.

En 1896, « l'Anthologie des instituteurs poètes » l'accueille en ses pages. Premier prix de poésie au Concours des « Poètes de Clocher » organisé en 1907 par « les Annales politiques et littéraires » pour son sonnet « Pays Vosgien », il obtient l'année suivante le premier prix de prose au concours de « l'Herbier des légendes de France » pour son « Moulin de Fraize ».

Dès 1904, date de sa fondation, il a collaboré régulièrement au « Pays Lorrain », revue régionale fondée par Charles Sadoul.

Vient enfin, en 1923, le terme d'une belle carrière enseignante, longue de plus de quarante ans, commencée en 1882 aux temps héroïques des lois Jules Ferry sur la laïcité.

Écoutons Eugène Mathis évoquer « le Grand Vosgien » dans une lettre écrite à l'occasion du cinquantenaire de l'école laïque :

« Mêlé à la foule, j'ai maintes fois vu passer celui que l'avenir devait saluer comme le plus grand génie de sa génération. C'est ainsi, qu'à l'occasion de je ne sais plus quelle fête, le 10^e Bataillon de chasseurs à pied, qui tenait alors garnison à Saint-Dié, avait pris les armes. Lorsque Jules Ferry parut, les clairons sonnèrent, les soldats présentèrent les armes et les acclamations de la foule éclatèrent. Cet hommage de sa ville natale à celui qui dirigeait alors les destinées de la nation était si impressionnant que j'en ai gardé un profond souvenir. Je revois encore celui qui en était l'objet s'en allant par les rues pavoisées, l'air apparemment impassible sous son buste puissant de Vosgien, le pas assuré au milieu de ses amis émus et enthousiastes. Ainsi je l'ai vu, tel je l'ai retrouvé plus tard sur cette même place, mais figé dans le bronze immortel ».

Belle conscience professionnelle, Eugène Mathis fut aussi un exemple de loyalisme républicain et je dois dire ici que si l'œuvre de laïcité a survécu à son fondateur, elle le doit, pour une bonne part, aux humbles maîtres d'école, fidèles comme lui à l'esprit de Jules Ferry, et pour lesquels la neutralité scolaire n'est que l'expression d'une large tolérance dans le respect de toutes les consciences.

« Après avoir, trente ans, traîné ma nostalgie,
Je regagne vieilli mon agreste patrie ».

La soixantaine va sonner quand Eugène Mathis rentre à Fraize, à l'endroit retenu d'avance dans la vallée, bien en face de la

maison paternelle. Il va réaliser enfin le rêve de toute sa vie, chanter les beautés du pays fraxinien, faire revivre sous sa plume l'existence rude et besogneuse, souvent traversée d'éclairs tragiques, qui fut celle de nos ancêtres, recueillir les contes qui bercèrent son enfance paysanne, les vieilles légendes et les traditions du terroir, tous les souvenirs locaux qui marquèrent si profondément son esprit doué du don rare de sentir et de s'émouvoir.

C'est en cultivant ses fleurs, en taillant ses rosiers qu'il va composer feuille par feuille ses ouvrages tout imprégnés de suc champêtre.

Un moment, des amis rêvant pour lui de l'écharpe municipale, ont voulu le lancer dans la politique. Après avoir longtemps résisté, il finit par céder. Sa liste échoue aux élections. Personne n'en est plus heureux que l'intéressé : « Les électeurs, me disait-il, ont été bien plus sages que moi ; ils m'ont rendu un fier service en me renvoyant à mon jardin et à mes livres. Quand je pense que j'allais manquer la floraison des cerisiers, perdre les jouissances de ce beau mois de mai, je les bénis de m'avoir épargné l'esclavage qui m'attendait » !

L'atmosphère est propice à l'inspiration : « Mon premier regard du matin — écrit-il dans ses notes intimes — est toujours pour le paysage familier où ma jeunesse a tenu. Au fond, le Lange, couronné de pins et, sur les pentes, le hameau cher à mon souvenir. Plus bas encore, l'école où j'appris à vivre et le lieu de repos où dorment les chers morts que j'ai connus à l'âge des illusions. Enfin, devant moi, la Meurthe dont la chanson a bercé mes premiers rêves ».

De ce décor rustique devait sortir l'œuvre abondante et variée qui place Eugène Mathis au rang des meilleurs écrivains lorrains. À côté du poète délicat, du nouvelliste, du romancier, le folkloriste y tient une place de premier plan.

La prédilection du coin natal s'affirme jusque dans le lieu de l'édition. C'est à Fraize que sont édités ses quatre premiers ouvrages ; à Saint-Dié et à Nancy que paraissent les autres.

Son premier recueil : « *Contes d'Ennsequan* », fleurant bon le passé, date de 1924. Il est aujourd'hui rarissime et fait prime chez les bibliophiles.

1925 voit éclore l'œuvre maîtresse, un roman historique « *Les Héros, Gens de Fraize* », épisode de l'invasion suédoise pendant la Guerre de Trente ans, qui rappelle, par plus d'un endroit, « Le Fou Yegoff » d'Erckmann-Chatrion. Eugène Mathis y conte la résistance qu'opposèrent aux envahisseurs, les bûcherons et les paysans de la vallée. Aux tableaux de misère et de massacre d'une couleur parfois violente, aux scènes d'idylle se mêlent de curieuses évocations de la vie au village et dans les mines de La Croix au commencement du dix-septième siècle. Le livre vaut à l'auteur — outre les appréciations flatteuses des grands noms de la littérature lorraine : Christian Pfister, Robert Parisot, Émile Hinzelin, René d'Avril, Charles et Louis Sadoul — le prix annuel décerné en 1926 par la Société Erckmann-Chatrion. Ce prix fut remis au lauréat par le maréchal Lyautey qui tint à féliciter chaleureusement son compatriote lorrain ; celui-ci fut par la suite l'hôte du maréchal à Thorey où il avait été convié. Leurs relations d'amitié ne devaient prendre fin qu'à la mort de l'écrivain.

Puis c'est la haute consécration de l'Académie française qui couronnait « *Les Héros, Gens de Fraize* » d'un prix Monthyon.

« Le Côli d'Our », drame-féerie, à la manière de « Mireille », est aussi de 1925. L'auteur a réalisé ce tour de force de concevoir et d'exprimer en rimes patoises un texte dont il donne la traduction en vers français. Ce patois qu'il a su assouplir aux disciplines de la versification atteint souvent à la véritable poésie :

« Ségaire, il a haut jo !
Lo jeu fieure lé taque,
Lo moli que tictaque
E réwai lo slo ;
Lè hadau que devalle
Fait restiner sè chhalle,
Su l'euh po lo coirail
Lis femmes vot s'echlaire,
Ça l'hure do réwail.
— Te dreumes, bie ségaire ! »

Bien pâle, la traduction en vers français qui ne saurait rendre le rythme, ni le ton :

« Sagard, voici le jour !
Le feu fleurit la taque,
Le moulin qui tictaque

Se ranime à son tour ;
En s'évadant l'aumaille
Fait tinter sa sonnaille ;
Sur la porte au soleil
Se rassemblent les vieilles,
C'est l'heure du réveil,
— Beau sagard tu sommeilles ! »

D'année en année se succèdent les productions du maître :

« Contes et fiauves du pays Vosgien » (1926) en patois avec traduction française où s'épanouit dans toute sa sève la verve malicieuse de ceux qui fréquentent « loures » et « couarails ».

« Nouveaux contes lorrains » (1927) recueil d'histoires joliment écrites, les unes appelant la gaieté et le rire, d'autres profondément émouvantes, dans leur simplicité.

« Fables et apologues modernes » (1928) qu'un critique autorisé a pu comparer aux fables de Florian.

« La fille du diable » (1929), roman vosgien préfacé par Charles Bruneau, professeur en Sorbonne. Là revivent, groupées autour d'une délicieuse idylle dans le cadre des fameuses mines de La Croix, les curieuses superstitions du passé et les pratiques de la secte des anabaptistes. Autour de ses personnages, l'auteur a su créer une telle atmosphère de surnaturel, une telle ambiance qu'on se sent transporté avec eux en pleine magie.

« Le Lexique des patois de la Haute-Meurthe » honoré de subventions du Ministère de l'Instruction publique et de la Société Philomatique Vosgienne qui lui a fait place dans son Bulletin. Que de labeur, que de patience il a fallu pour édifier ce travail de bénédictin qui fixe pour l'avenir le parler local reconstitué sous sa forme primitive !

« La Forêt Vosgienne » recueil de poésies était conçue lorsque la mort vint briser la lyre du poète.

Avait-il déjà ressenti les atteintes du mal qui le minait depuis de longues années, quand il élevait cette supplication ardente ?

« Devant l'étendue de l'œuvre nouvelle qui me sollicite, je te prie, ô Dieu ! qui m'as départi si peu de beaux jours, donne-moi le temps, laisse-moi la force de lier ma gerbe, une gerbe encore tant que sur mon « meix » les bouquets rustiques des vieilles légendes,

épuisant leur sève, livreront au vent l'enivrant parfum qu'exhalent leurs pâles corolles ».

La mort de l'affectueuse et compréhensive compagne de sa vie survenue au printemps de 1932 devait précipiter sa fin : « De jour en jour, écrit-il aux siens, l'absence de la chère disparue se fait plus douloureusement sentir. La pensée de celle qui n'est plus ne me quitte guère et la souffrance que j'y éprouve m'est chère ».

Stoïque et résigné, le poète s'éteignit doucement, laissant inédite une œuvre considérable.

Des mains mourantes du père un fils pieux a recueilli le flambeau.

Après « *La Forêt Vosgienne* », publiée en 1934, il vient d'éditer « *Aux Champs de Fraiße* », recueil de poésies sur le pays fraxinien et la ligne bleue des Vosges. Eugène Mathis qui l'a dédié à la mémoire de son ancien maître y chante en termes émus et délicats sa vieille école, les cloches de son village, les travaux de la culture, la ferme paternelle et ses animaux familiers, les monts et la rivière.

D'autres volumes suivront. Il y a quelques mois la « Gazette Vosgienne » donnait en feuilleton « *L'Héritière des Spitzemberg* » roman historique inédit qui retrace la page la plus émouvante de l'histoire révolutionnaire à Saint-Dié.

Ainsi se continue la mission de l'écrivain trop tôt disparu et le monde littéraire porte toujours à ses productions le même intérêt, témoin le prix de poésie Hippolyte Roy décerné à titre posthume en 1935 à l'ensemble de son œuvre par l'Académie lorraine de Stanislas.

Arrêtons-nous ici pour donner quelques pages d'Eugène Mathis.

A ce moment, M. Léon Monnier déclame la poésie : *La ligne bleue* ; à la fin de la séance, il lira une autre poésie du Maître : *La vache*, qui laissera l'auditoire sous l'impression de l'émotion la plus intense.

Puis a lieu la lecture, par M. Lalevée, du délicieux conte en patois : *In vouiègè è Péris*. Après en avoir donné la traduction française, M. Pierrot fera connaître à l'auditoire : *Le moulin de Fraiße*, premier prix de prose au Concours de l'Herbier des Légendes, organisé en 1908 par les Annales politiques et littéraires.

Est-ce bien à moi d'analyser l'œuvre du maître ? C'est en me réclamant de l'indulgence dont il était si prodigue envers les

apprentis des lettres que j'ose me le permettre non sans présomption.

Ce que fut sa formation littéraire ? Il va nous le dire lui-même dans une lettre inédite : « Fils de paysans, resté paysan, je n'ai jamais fréquenté que l'école primaire. C'est dire que si j'avais pour la littérature quelques dispositions, elles n'ont jamais été influencées — je n'ose dire déformées — par le commerce avec les auteurs grecs et latins et à peine par ceux de France. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je ne m'en suis jamais inquiété. Je suis donc un produit du cru ».

Produit du cru !... N'est-ce pas le mot juste puisque seul l'amour passionné du terroir natal a créé chez Eugène Mathis l'idéal qui alimente et illumine son inspiration ?

Dans une de ses meilleures pages, celle qui préface les « *Nouveaux Contes lorrains* », l'écrivain nous révèle le sens de sa vie en une allégorie d'une signification profonde sous des termes d'une élégante originalité : « J'eus en héritage un « meix » très étroit, mais bien au soleil... Ma bonne grand'mère y semait sans cesse, semait à pleines mains, non point de ces fleurs brillantes qui ornent le jardin des riches, mais d'humbles bouquets tels que ceux qui, chez nous, poussent dru au sein humide des bôles, le long des rupts, au fond des hags et sur les fourrières... »

Ce meix symbolique, les dures nécessités de la vie n'ont pas permis la culture florale à laquelle il était destiné : « Quarante ans passés, du mieux que j'ai pu, j'ai, d'un cœur vaillant, labouré mon champ, étouffant les fleurs, semant le bon grain... Les temps sont venus où mes bras lassés se sont refusés aux moissons utiles... Et sur cette terre, j'ai vu, ô merveille ! les touffes enfouies des bouquets anciens reprendre vigueur, les vieilles « semences jetées par l'aïeule s'éveiller au souffle d'un printemps nouveau. Les germes partout ont percé la glèbe... La moisson promise à l'enfant s'offre maintenant au vieillard... Et j'ai, tout joyeux, repris ma faucille pour mettre en javelles ces fleurs sans valeur et pourtant sans prix... »

Simple comme les œuvres de la nature qui l'ont inspiré, coulant, limpide, telles les eaux vives de nos ruisseaux, le style d'Eugène Mathis se pare d'une clarté, d'une concision toutes vosgiennes qui en rendent la lecture facile, le charme prenant. Le

ton qui reste grave — parfois teinté d'une pointe de mélancolie — n'exclut pas l'humour ni la saine gaieté.

Simple aussi est la trame du récit : aux situations artificielles et compliquées créées par l'imagination maladive de tant de romanciers modernes, il préfère le vécu. Sous sa plume le vrai est toujours vraisemblable.

Comme romancier populaire, Eugène Mathis s'apparente de très près à Erckmann-Chatrion ; ses scènes champêtres, ses poèmes rustiques ont la fraîcheur, la finesse de notation d'André Theuriet, ses portraits, ses traits de mœurs, la vigueur de touche d'un Balzac ; les nouvelles lorraines où il excelle, la grâce et la saveur des pages de Moselly. Toujours, en prose comme en vers, la sensibilité délicate de l'écrivain marque son talent d'un cachet d'originalité qui n'est qu'à lui.

Peut-on lui faire grief d'avoir écrit en patois une partie de son œuvre ? Ce serait ignorer que le patois fut le premier parler de son enfance, comme il avait été, pendant des siècles, l'unique langage de nos aïeux.

Qu'est-ce que le patois ? Un dialecte ancien, particulier à une région et ce n'est pas sans raison que le français, dialecte provincial à l'origine, a pu être appelé le patois de l'Ile-de-France.

Il y a cette différence que le français primitif, cultivé, amélioré, affiné par le commerce des hommes et la plume des écrivains, est devenu une langue nationale riche de mots et d'expressions, alors que le patois, confiné dans les limites étroites de la province ou de la région, n'est, suivant l'expression même d'Eugène Mathis, qu'« un sauvageon négligé ».

Mais tel quel, ce pauvre patois n'en a pas moins traduit, durant des siècles, la pensée de nos pères. L'écrivain a voulu montrer qu'il n'est pas, selon l'opinion commune, un idiome barbare que son vocabulaire restreint et vulgaire rend impropre aux spéculations de l'esprit, mais qu'il constitua pour nos pères un merveilleux instrument d'expression ayant ses finesses, ses nuances et capable, dans sa gaucherie, de rendre, sous une forme originale, des pensées profondes et de nobles sentiments. Il a voulu surtout sauver de l'oubli le patois qui se meurt.

Ce que je déplore avec Eugène Mathis, ce n'est pas tant la disparition de notre vieux patois, conséquence logique du développement de l'instruction dans les campagnes, que ce jargon ridicule cher à certains écrivains régionalistes, qui n'est ni du patois, ni du français et déshonore l'un et l'autre,

Il faut être patoisant soi-même pour goûter pleinement les poèmes et contes patois du maître dont la meilleure des traductions ne saurait rendre la grâce rustique et le charme savoureux.

Ajouterai-je que les philologues donnant raison à Eugène Mathis ont compris tout l'intérêt qui s'attache à l'étude des patois locaux, ancêtres du français, et dressé le plan d'une vaste enquête afin d'en établir l'inventaire, contribution précieuse à l'étude de notre langue ?

Ici je ne résiste pas au plaisir de citer cette image exquise du maître à propos de son « Côli d'Our » : « Je le comparerais volontiers, disait-il, à une bourse où l'on conserve de vieux sous. Ils ne peuvent plus servir, mais, de temps à autre, on ouvre la bourse et on regarde avec curiosité ces jetons usés aux doigts des aïeux. Et il me suffit qu'un savant trouve plaisir à y fouiller pour m'engager à continuer ».

Rien dans les ouvrages d'Eugène Mathis de ces publications à la mode, où, trop souvent, le vice se présente sous des dehors séduisants qui lui prêtent l'apparence de la vertu.

Éloignés de toute prétention et de toute recherche, les écrits du maître fourmillent de traits d'esprit local. Il s'en dégage une philosophie douce, souriante, humaine, profondément pitoyable aux déshérités qui se fait parfois sévère et flagelle vigoureusement les vices du siècle tout en restant impartiale et tolérante. À chaque page se retrouve le psychologue avisé, l'observateur sagace, l'écrivain soucieux toujours d'élever la pensée du lecteur.

Sachons gré à Eugène Mathis d'avoir exalté l'amour de ce pays natal pour lequel il professait un véritable culte. Ce patriotisme de clocher, si l'on peut dire, n'est-il pas — l'histoire l'a prouvé — une des formes les plus agissantes du patriotisme tout court ? Je n'en veux pour témoignage que les héros vosgiens tombés si nombreux pendant la Grande Guerre :

« Combien de ces chaumières

Aux paisibles courtils
Pour la guerre dernière
De beaux gars sont partis !
Combien la mort cruelle
Est venue en toucher
Gardant dans leur prunelle
L'image du clocher » !

Gardons à l'écrivain notre reconnaissance d'avoir recueilli le précieux patrimoine de contes et de légendes légué par nos grand'mères comme un reflet de l'esprit des aïeux ! Qu'il soit loué d'avoir célébré les vertus de la race paysanne :

« Dans notre peuple se reflète
Ta Vertu, courageux sapin
Qui vas battu de la tempête
Et sous chaque coup du destin,
Courbes, puis relèves la tête,
Prêt à reprendre ton chemin ».

Il est bon qu'à côté de la vie plus facile de nos jours se dresse le tableau des misères, des terreurs, des injustices qui courbaient nos pères. Il est bon que pour bien apprécier le présent, nous connaissions mieux le passé.

.....

Dans le désordre de la mentalité contemporaine où ceux qui écrivent prennent souvent leur idéal par en bas, un auteur de chez nous a eu cette belle témérité d'édifier, avec les pierres de son fonds, une œuvre charmante qui ne contient ni drame, ni psychologie compliquée, ni thèse raffinée, ni stratégie amoureuse, ni rien de désordonné, d'extravagant ou de morbide. Pour construire sa maison, un traditionaliste comme Eugène Mathis ne pouvait employer de matériaux modernes. En est-elle moins solide ? Je la trouve, pour ma part, plus confortable et plus saine.

« Être soi-même » selon la formule de Gustave Flaubert, ce fut toute l'ambition littéraire de celui qu'on a surnommé « le barde de Fraize ».

Poète, conteur, historien, romancier, moraliste, Eugène Mathis a fait œuvre fervente, œuvre aimable, œuvre utile. Il a bien mérité de la petite patrie. « Ce qui nous le rend profondément sympathique

— a dit M. Émile Nicolas — c'est que tout ce qu'il a écrit est consacré à son coin de terre, à sa montagne, à l'amour des siens et de ses compatriotes. Il le fait sans s'inquiéter de la gloire qu'il pourra en tirer ni de l'ingratitude de ceux qui le jalourent. C'est un sincère et un juste » !

Victor LALEVÉE.

RECITS VOSGIENS DU PASSE

PRÉFACE

de **R. MATHIS**

DOCTEUR ÈS-LETTRES

Sur l'échiquier français nos Vosges occupent un coin bien délimité : nous avons notre passé, notre histoire. Longtemps nos mœurs et nos coutumes se sont ressenties de l'influence du sol et des longs ébranlements que des temps catastrophiques ont imprimé à notre race.

L'expression de ce caractère particulier a eu autrefois sur le plan de la pensée une figure assez fruste, mais bien originale. Notre vieux patois, où s'allient d'anciens idiomes gaulois, romans et alémaniques, a conservé, jusqu'au siècle passé, une collection de récits que seuls les vieux montagnards patoisants se racontaient entre eux. De ce fait, ils demeuraient inconnus des non initiés au langage de la Haute-Meurthe, comme si ces récits eussent été ensevelis dans les ténèbres de la grande sylve vosgienne.

Mais le temps, là comme partout, a fait son œuvre... Les vieilles histoires s'oublient, d'autres ne méritent pas d'être rapportées ou ne peuvent décemment pas l'être. Au contact journalier du français, notre patois s'altère de plus en plus, il perd du reste sa raison d'être car il ne puise désormais son aliment que dans notre siècle si riche en merveilles et en innovations, où le drame côtoie le luxe, où la sécurité des lendemains demeure une grave inconnue.

Le domaine du patois se rétrécit sans cesse quant au passé, tout en ne s'enrichissant plus du présent. Il convenait aux générations rustiques et simples d'antan dont il avait épousé les caractères essentiels. Mon père a essayé, avant qu'ils ne disparaissent totalement, de sauver quelques-uns de ces débris du passé obscur que le patois jadis contait. Il les a joints à des récits de ce présent d'hier déjà si oublié et qu'il a vécu ; aujourd'hui le tout vous est présenté dans notre langue nationale, afin que les descendants d'une très vieille race, qui liront cet ensemble, puissent donner une pensée émue aux anciens.

Le cœur filial de mon Père qui aima tant son pays natal se devait de tenter cette pieuse exhumation. Le but recherché est de montrer à diverses époques, sur lesquelles l'oubli pèse de plus en plus, quelques traits du caractère et des mœurs de la population, tout en rappelant certains événements intéressants particulièrement ce coin trop souvent ignoré de notre France, sauf lorsqu'il s'agit de faire face au danger de l'ennemi...

Ce recueil tendra sans doute aussi, par certains récits, à faire mieux apprécier des habitants actuels une région jadis très pauvre que le progrès a, plus que toute autre transformée. Certains de nos compatriotes hélas ! pourront, au point de vue « misère », établir un parallèle peut-être peu avantageux pour notre époque, puisque la dernière guerre a blessé si gravement le Canton de Fraize, détruisant quatre communes par le feu !... Toujours notre sol frontalier paye un douloureux conflit chaque fois que les hommes décident de s'entre tuer...

L'auteur nous fait d'abord revivre le souvenir d'une noce importante en 1782 et nous décrit le désastreux incendie qui en fut la conséquence, incendie au cours duquel se révéla chez un humble, avec l'héroïsme, une foi naïve fleurant bon le passé !

Sous la Restauration, en 1817, voici un tableau de la misère, mais aussi de la charité, le tout placé sous un titre toujours d'actualité, mais dans des milieux où la misère est loin d'être toujours l'excuse : « *La bourse ou la vie !* »

Les passions de la politique de village, vers 1830, nous sont narrées dans le récit d'une émeute et de l'aventure inattendue d'un prêtre... trop aimé de ses ouailles. Viennent ensuite quelques pages sur la grande misère de 1848, il y a cent ans ! et cet aperçu se termine tragiquement. Cette misère si propice au développement de la truanderie, nous la retrouvons aussi dans l'histoire concernant les bataillons de « mendigots » qui, vers le milieu du siècle dernier notamment, rançonnaient notre pays. Quelques souvenirs et le rappel d'un procès fantaisiste montrent comment on devenait alors propriétaire, c'était, il faut en convenir, plus ou-moins coûteux que de nos jours. !

Des notes rapides de l'auteur (à cette époque-là un enfant de six ans) nous retracent l'invasion de 1870 dans un coin de nos montagnes, nous avons hélas ! connu cela deux fois encore depuis...

Voici ensuite, relativement récent, vers 1875, un nouveau tableau de la misère qui aurait permis d'apprécier plus sainement « la si terrible époque » que nous vivions avant 1939 et que nous avions tendance à noircir... faute de savoir !

À partir d'ici le recueil de l'auteur devient plus personnel. Ce sont d'abord des souvenirs sur l'orage qui nous montrent combien, dans l'indigence d'hier, la douce affection d'un père était, dans une nombreuse famille, le réconfort des petits.

La noce au village est un spectacle différent de celui qui commence notre recueil : les costumes ont changé... tout a changé... déjà ! Le repas de funérailles paraîtra peut-être tendancieux à certains, car ils voudront le juger avec un raffinement de sensibilité que ne connaissaient pas, dans leurs mœurs frustes et intéressées, les amis du défunt Sébastien ! Oserons-nous affirmer que si ce banquet macabre est donné aux lecteurs comme relevant du passé, il doit pourtant quelquefois se rééditer encore à notre époque ?...

Terminant cet ensemble, voici enfin trois récits du tout récent passé, récits que j'ai d'autant plus de plaisir à présenter parce qu'ayant connu, dans mon enfance et ma jeunesse, leurs héros. Les deux premières histoires appartiennent au XX^e siècle et nous parlent de deux humbles personnages de nos Vosges que l'oubli a depuis engloutis : le premier dans la mort, le second dans la monotonie d'une tâche quotidienne. « La Mère Gilbert » permet à mon Père de dire sa gratitude pour trois années heureuses passées parmi nos « plainards » vosgiens. Son cœur sensible se complaît à décrire l'affection et le dévouement que savent montrer, quand il le faut, les humbles de chez nous, fidèles en cela aux traditions des anciens.

Enfin, pour terminer ce passé, il est logique de s'arrêter à la fin de la grande tourmente 1914-18, laquelle, une première fois, a tout désaxé chez nous, laquelle a préparé une époque toute différente qui ne fut que transition et prélude à la grande pitié qui s'abattit sur ce coin de la Haute-Meurthe ! « La main d'enfant » est une nouvelle qui reflète la psychologie particulière de l'état de guerre et dont la conclusion rapide et amusante, relevant presque de la légende, est pourtant strictement véridique.

Maintenant, en comparant ce passé vosgien au présent, on constate, malgré les malheurs semés par l'Allemand en retraite, que le temps a joué favorablement. Si l'on songe aux conditions

matérielles de l'existence actuelle, malgré les tracasseries des rationnements, on se doit de conclure à un certain mieux ! Mais ceci n'est que le domaine matériel et l'amélioration est loin d'être aussi affirmative si l'on sonde le domaine de l'affection, celui de l'entr'aide, les modestes dévouements d'antan, les nobles sentiments qui partout fleurissaient ; c'est bien la preuve du mieux matériel, car presque toujours une certaine aisance n'attendrit point les cœurs !

Est-ce pour ces raisons que ces récits du passé n'effaceront pas, chez la plupart des lecteurs, pas plus qu'ils n'avaient voilé chez mon Père, décédé il y a quinze ans, le mélancolique regret qui s'attache à tout ce qui n'est plus, mais dont nous sommes les fruits ?

Notre âme est ainsi faite qu'elle éprouve une certaine satisfaction malsaine à dénigrer le présent qu'elle vit, comme l'ont fait sans doute, en leur temps, nos aïeux ! Le « bon vieux temps » n'est pas que pour nos grands'mères un motif à louange, nous regrettons tous et toujours, las que nous sommes des difficultés que nous vivons présentement et sans considérer celles que les anciens ont vécues... Cette tendance s'accroît notamment au fur et à mesure que l'âge affaiblit notre résistance, qu'une parcelle du passé s'intègre en nous, rognant chaque jour sur ce qui nous est départi d'avenir. Mon Père a chéri les souvenirs, les bribes des siècles écoulés, je le comprends d'autant mieux aujourd'hui, depuis que mes Parents ne sont plus !

R. MATHIS (Mars 1948)

Eugène Mathis (O. I.)

LAUREAT DE L'ACADÉMIE STANISLAS
LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ ERCKMANN-CHATRIAN
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCITS VOSGIENS DU PASSÉ

— OEUVRE POSTHUME —

Une Nuit de Noces

Je m'empresse de détromper les gens que ce titre pourrait illusionner. Je ne me propose point de dévoiler quelque secret d'alcôve, ni même de leur servir les gauloiseries de saison dans telle circonstance que j'évoquerai. Si cette nuit de noces revêt en outre, pour notre petit coin de pays, un aspect pour ainsi dire historique, ce n'est point non plus, on doit s'y attendre, à cause d'un événement commun dans tous les temps. Si, en passant, je me plais à m'étendre sur cet événement, c'est pour rappeler aux jeunes des mœurs et faire revivre des figures qui furent chères à nos anciens. Mais le véritable intérêt de cette nuit mémorable réside dans ce qui s'est produit à cause et qui s'est passé à côté de la noce.

Je n'en disconviens point, d'ailleurs, ce fut une belle et imposante cérémonie que celle qui eut lieu le 5 février 1782 dans l'église de Fraize à l'occasion du mariage de Claude Voinquel et d'Anne Batremeix. Le père de la mariée, gros négociant et une des légumes les plus en vue de la localité, avait tenu à ce que le tout fût en rapport avec une fortune dont il se plaisait à faire étalage. Nicolas Voinquel, père du marié, le cultivateur le plus à l'aise de Demennemeix, n'avait pas demandé mieux que d'entrer dans ces vues et cela avec d'autant plus d'empressement que les négociations préliminaires de ce mariage avaient présenté un caractère assez ardu.

Mademoiselle Batremeix, avec ses mains blanches et son teint de lait, n'avait certes pas été élevée en vue de servir un jour la *pouture* aux vaches et la *homée* aux cochons. Mais ses ancêtres venaient de la terre comme ceux d'ailleurs de tous les notables du pays, et, avec son intelligence, elle ne croyait pas déchoir en y retournant. Et puis elle avait le sac et Batremeix possédait au pied de la Roche un domaine assez étendu et *jouxtant* précisément celui du père Voinquel. Or celui-ci connaissait et appréciait comme il convient ce proverbe patois qui dit :

Régranse so jadi
Çu que mérie so wésî' (1)

Cela avait été pour lui un stimulant énergétique dans la lutte qu'il lui avait fallu soutenir contre Batremeix pour conquérir sa fille. Il

1 Traduisez : Agrandit son courtil celui qui épouse son voisin.

est vrai que son fils n'avait rien épargné non plus pour seconder les vues de son père. Beau et séduisant comme il l'était, il n'avait pas eu longtemps à combattre pour mettre l'héritière dans son jeu.

Certes la fortune de Claide serait loin d'être en rapport avec celle de sa future, mais on estimait déjà de ce temps-là que

*In hamme de strè vaut enne jemme de foun.*¹

Bref le mariage se faisait. Et c'était un événement considérable pour cette population repliée sur elle-même dans ses montagnes, à une époque où j'on ne connaissait ni chemin de fer, ni télégraphe, ni journaux, et où les seuls cancans du jour devaient alimenter les *cvérails* et les *loures*.

Un retour d'hiver avait amené un froid assez vif et une abondante chute de neige. Mais les cœurs étaient chauds et les modes de ce temps-là n'exigeant pas des belles de livrer leurs grâces aux morsures des bises, n'étaient pas meurtrières comme celles de nos jours. On avait d'ailleurs balayé la neige depuis la place Demennemeix où devait avoir lieu le repas de noce jusqu'à l'église. Car les voitures à ressort étant un luxe encore à peu près inconnu, nul n'eût songé à défiler autrement qu'à pied.

Le cortège partit de la maison Batremeix à la Costelle. Pas de ménétrier entête, la mode en étant déjà perdue, mais les promis eux-mêmes ouvraient la marche. Le fiancé portait l'habit à longues basques flottante-culotte courte, bas blancs avec souliers à boucles ; une queue artistement tressée et enrubannée lui pendait dans le dos sous le tricorne. Enfin, comme symbole de ses sentiments, un vaste bouquet de fleurs artificielles s'étalait sur son cœur.

La mariée avait eu le bon goût de s'en tenir au traditionnel costume lorrain, costume que, par ailleurs, les modes venant de Paris, commençaient à affecter déplorablement. Elle portait une robe bleue que recouvrait en partie un *devantaire* en soie couleur gorge de pigeon, une sorte de caraco que nos aïeules nommaient *jupon*, sur lequel se croisait le fichu blanc richement garni de dentelles. Dans l'échancrure du col pendait la traditionnelle croix d'or. Comme coiffure la cornette brodée dont les ruchés longuement tuyautés ombrageaient le front. Enfin, suprême luxe seul permis aux bourgeoises dans leur tenue d'hiver, une longue mante en drap blanc garnie de peau d'écureuil lui couvrait les

¹ Traduisez : Un homme de paille vaut une femme de foin.

épaules. Si la mariée ainsi parée était jolie, inutile de le dire : toutes les jeunes femmes ne le sont-elles pas un tel jour ?

Derrière venaient le garçon et la fille d'honneur : Jean Baptiste Voinquel, père du marié, et demoiselle Marianne Létang dont l'oncle était gouverneur de Landau ; puis les parents et ensuite les amis suivaient par couples. Et, au passage, les curieux formant la haie, désignaient toutes les notabilités de la paroisse : Jean Baptiste Colin, maire du ban de Fraize ; Augustin Gaillard, receveur royal ; Jean Georges Toussaint, notaire royal à Plainfaing : Dabert, Grossier, Salmon, Nicolas Cuny, commerçants, avec le plus huppé de tous, Jean Baptiste Flayeux de Pirozel ; Jean Baptiste Masson, chirurgien ; Enaux, tailleur ; Didiergeorges, écrivain public ; Jean Baptiste Barthélémy, maître d'école avec son père Charles, négociant à St.-Dié ; le cabaretier Urbain Olry ; des cultivateurs ayant foin dans leurs bottes : Jean Baptiste Flayeux des Aulnes, futur juge de paix ; Vincent de Clairgoutte ; Georges de la Graine ; Saint-Dizier et Perrotey du Mazeville ; Narré delà Costelle ; enfin les meuniers, gens considérables alors, Perrin de Fraize et Léonard des Aulnes, tous parents plus ou moins éloignés des deux familles. Car, en ce temps-là, les jeunes gens ne cherchaient femme que dans le pays, et les jeunes filles avaient la sagesse de préférer *In scobhan do leu è enne piainche de fû de leu*¹.

Comme pour les grandes occasions, les quatre cloches sonnaient en volée, l'orgue ronflait et le curé Vichard avait tenu à officier lui-même.

Le banquet eut lieu dans la grande salle de l'auberge *Aux trois Rois* à Demennemeix que tenait alors Jean Baptiste Cuny. Le repas fut plantureux et tel qu'il s'en faisait en ce temps de frugalité habituelle et même d'abstinence. Pour la circonstance, le boucher Humbert avait tué une vache et le père Voinquel sacrifié un porc et un veau ; depuis six mois on engraisait des volailles, et tous les réservoirs que chaque bourgeois qui se respectait possédait sur la Meurthe, avaient été vidés. Toutes ces viandes défilèrent sur les tables présentées sous toutes les formes, apprêtées à toutes les sauces avec *meurotes* et *migaines* les plus diverses. Comme dessert on servit des *miesses* au lait sucré de miel, puis des pâtisseries, des montagnes de pâtisserie, *koklehof*, *toté*, *chalandes* aux fruits et au *monjin*. Cependant le vin doré d'Alsace coulait à pleins verres. Puis

¹ Traduisez : *Une dosse du pays à une planche de l'étranger.*

de *rinçonnette* en *rinçonnette*, le marc d'outre-monts mit les convives dans une telle situation d'esprit que lorsqu'on chanta le refrain obligé : *Adieu fleur de jeunesse !* chacun y alla de sa larme et la mariée se trouva transformée en fontaine.

Enfin, lorsque le plus discrètement possible, les jeunes époux se furent retirés, ceux qui pouvaient encore se tenir debout organisèrent un bal : *Éprès lè panse, lè danse*. Le ménétrier Thomas, de la Costelle, monta sur une table avec son crinclin et en avant, pour la volte et le branle. Et on finit par un *rondi* auquel les vieux eux-mêmes tinrent à participer. Minuit finissait de sonner et les *goulous* suspendus aux *travures* ayant épuisé leur provision d'huile, ne jetaient plus à travers la poussière qu'une lueur confuse. C'était le moment de songer, avant de se séparer, à porter la poivrade accoutumée aux nouveaux époux. Les jeunes s'en chargèrent. Si vous le voulez bien, nous resterons avec les gens raisonnables et nous les accompagnerons lorsque, après force *benians* et *grand merci brôma*, ils se décidèrent à vider les lieux et, chancelant dans l'obscurité, s'éparpillèrent dans toutes les directions. Enfin le silence des nuits d'hiver tomba sur le village, et le sommeil visita les logis.

Seul Christophe Dabert, marchand-épiciier et locataire des halles, parce que plus ébriolé probablement que pas un, s'attardait à sa toilette de nuit. Il venait, après bien des efforts, de retirer sa belle culotte de nankin, lorsqu'un rayon du dehors vint frapper sa fenêtre qui donnait sur la rue de l'église. Il se frotta les yeux appréhendant un éblouissement consécutif aux vespérales libations. Mais la lueur grandit et ne lui laissa plus de doute sur sa nature : un incendie s'allumait par là. Et comme dans cette direction il n'y avait l'église et la maison des vicaires ou *vicariat*, Christophe n'eut pas une hésitation. Il se jeta dans la rue, en *panau* et gardant toujours sa culotte à la main, puis se mita courir dans la Costelle en criant : « Le feu est au vicariat ! » Des voix répondent, les portes s'ouvrent, une clameur monte, des sabots pressés sonnent dans la rue. Chacun accourt avec un seau et bientôt tous les habitants — les jeunes mariés exceptés — sont réunis sur le lieu du sinistre.

Mais ce n'était pas au vicariat que le feu avait pris ; c'était à l'église même. L'organiste qui avait joué à la messe de mariage avait emporté à l'orgue un *convot* plein de braise ardente. Dans sa presse de participer au banquet, il l'avait oublié en partant. Son imprudence allait causer un désastre.

Déjà l'incendie grondait dans la tour et gagnait la flèche ; toute la toiture de la nef fumait ; la neige dont elle était couverte fondait et l'eau tombait à flots des auvents ; les vitraux resplendissaient à l'intérieur et commençaient à éclater sous la chaleur et la poussée des flammes.

Le grand portail était fermé ; on cherchait la clef ; on ne la trouvait pas ; on eût dit que le sort avait combiné le coup. Le marguillier, après avoir, comme d'habitude, sonné la retraite à dix heures, avait mis la susdite clef dans sa poche, puis il était parti à Habaurupt avec le vicaire Thiébaud, porter les sacrements à un mourant. Alors, à coups de hache, on fit sauter un panneau et l'on put pénétrer dans le vestibule où pendaient les cordes des cloches. Mais quand on voulut les tirer, elles s'abattirent rongées par le feu. À travers la fumée on parvint à la porte de la grand'nef. Quand on l'eut ouverte, l'intérieur de l'église apparut comme un océan de flammes. Il fallut reculer ; que pouvaient ces pauvres gens, avec leurs seaux, contre le monstre dévorant ?

La flèche complètement embrasée portait haut dans la nue sa gerbe de flamme ; toutes les montagnes environnantes s'éclairaient à cette torche immense ; c'était d'une grandeur sinistre. Comme toutes les maisons de ce temps-là l'église était couverte en bois. Or les bardeaux enflammés, emportés par le courant d'air chaud, s'élevaient et s'en allaient, comme autant de langues de feu, se poser au loin. Catherine Claude, ma bisaïeule, de qui me viennent ces détails, avait alors onze ans. Elle se tenait aux Aulnes devant la maison de ses parents, lorsqu'une de ces terribles flammèches tomba sur elle et brûla son tablier. Heureusement les maisons étaient encore couvertes de neige. Sans cette circonstance, la Costelle, Demennemeix et tous les villages du *bas de l'église*, risquaient de flamber en cette nuit tragique.

Non seulement le sinistre avait envahi les trois nefs, ce qui rendait impossible toute intervention par les portes latérales, mais les transepts et la sacristie du midi dans laquelle s'ouvrait également une porte, s'emplissaient de flammes. Déjà les vitraux du chœur commençaient à sauter. « Sauvez les saintes espèces ! » C'est le curé Vichard qui se lamente. « Sauvez les saintes espèces ! » Les assistants se regardent interloqués. Qui osera se hasarder dans cette mer de feu jusqu'au tabernacle ? et par quel chemin ? Peut-être est-il encore possible d'y parvenir par la sacristie du nord qui étant voûtée

est encore indemne. Mais elle ne s'ouvre qu'à l'intérieur du chœur et sa fenêtre est défendue par d'énormes barreaux de fer. Le charpentier Dominique Fleurentdidier accourt avec sa grande hache et, à chaque coup de l'outil, un barreau tombe. La fenêtre enfoncée il saute dans la pièce ; le curé lui remet la clef du tabernacle ; il ouvre la porte du chœur ; une bouffée de chaleur et de fumée le rejette en arrière. Pourtant il n'y a pas de temps à perdre ; du dehors on aperçoit l'autel en bois doré qui commence à flamber et, symptôme plus alarmant, une pluie de braise tombe du plafond lambrissé. Alors le sauveteur s'avance de nouveau et soudain se jette dans la fournaise. Un moment — une éternité — se passe pendant lequel tous les cœurs sont étreints par l'angoisse ; le prêtre prie tout haut. Enfin, les cheveux grillés, Dominique reparaît à la fenêtre. Mais il n'a rien. Arrivé au tabernacle et l'ayant ouvert, il a ressenti un tel trouble en sa conscience de croyant, avec le sentiment qu'il allait commettre un sacrilège, qu'il n'a pas osé se saisir du ciboire. « Par où faut-il le prendre ? » demande-t-il dans une sorte d'égarement. « Par où et comme vous pourrez ! » répond le curé. Alors le brave homme rentre de nouveau dans les flammes. Cette fois il revient les vêtements fumants, mais tenant dans sa main qui tremble le précieux ciboire. Le curé s'en empare, le peuple tombe à genoux, et, pendant que le dieu fuit, comme dans un cratère, son temple s'effondre !

La bourse ou la vie !

Par une nuit froide d'un de ces hivers rigoureux du début du siècle dernier, Jean Baptiste Masson « maître en chirurgie » à Fraize, revenait de Corcieux où il avait été appelé pour l'exercice de son art. Car, de ce temps-là, c'était le seul praticien qui exerçât dans les deux cantons.

Nous ne croyons pas que, malgré la dureté des temps, on y mourût davantage qu'aujourd'hui. C'est tout à son honneur. En outre, s'il pouvait suffire à une clientèle aussi étendue, c'était sans doute parce qu'on n'avait pas l'habitude de l'appeler pour des bobos à la guérison desquels suffit la bonne nature. C'était peut-être aussi parce qu'on était plus réfractaire au mal et que la Faculté n'avait pas encore inventé cette foule de maladies dont il est de bon ton de mourir aujourd'hui. Malgré tout, son activité suffisait à peine à sa tâche et c'est pourquoi, à pareille heure, par un temps pareil, nous le trouvons si éloigné de sa demeure. Nous nous excusons auprès du lecteur de cette digression et nous nous hâtons de revenir à notre sujet.

Notre voyageur se pressait donc sur le chemin du retour. Il avait dépassé le col du Plafond et suivait la route qui descendait la gorge où s'égrenaient les misérables cabanes du hameau de Chalgoutte. C'était une de ces nuits d'hiver claires et limpides où le gel semble descendre du ciel sans nuages, où l'éclat des étoiles accroche des escarboucles au givre des buissons.

Parce qu'on est bon médecin, toujours prêt à accourir à l'appel du devoir, il ne s'en suit pas qu'on soit nécessairement dépourvu de passions. Aussi notre homme, aux vertus d'Esculape alliait-il les ardeurs de Nemrod. C'est pourquoi, profitant de ses courses à travers la montagne pour se livrer à son plaisir favori, il ne sortait guère sans son fusil. Rien ne nous dit non plus que cette précaution ne lui fût pas dictée par la crainte de rencontrer des loups encore fort nombreux en ce temps là et même certains bipèdes aussi dangereux.

Mais au moment où il descendait Chalgoutte, le froid et l'heure tarde ne lui laissaient d'autre souci que celui de rentrer au plus vite. Son fusil déchargé en bandoulière, la tête enfoncée dans un bonnet de peau de renard, les mains plongeant aux moufles qui pendaient à

son cou, il avançait rapidement. Il arrivait au pont qui franchit le ruisseau à l'endroit isolé où la route se relève pour gagner le flanc du coteau, lorsqu'une ombre sortit tout à coup de derrière le tronc d'un frêne où elle s'abritait se campa au milieu de la route et prononça plutôt qu'elle cria d'une voix sombre « La bourse ou la vie ! » Dans la pâle clarté, découpant sur la neige sa silhouette sinistre, le bandit maintenant apparaissait distinctement hirsute et dépenaillé tenant à la main une hache où la lune accrochait des lueurs bleues. Il ne bougeait pas. Le voyageur dans le premier moment de surprise s'était rejeté en arrière. Mais prompt à se remettre, payant d'audace, il avait saisi son fusil et, au moment où l'homme faisait enfin mine de s'avancer, il l'armait avec bruit et criait « Un pas déplus et tu es mort ! » Instantanément la situation se trouva changée. Une voix lamentable s'éleva : « Ne tirez pas ! Pardonnez-moi, Monsieur Masson, je ne savais pas que c'était vous ! » Et le misérable restait là tremblant de tous ses membres. Alors le médecin « Jette ta hache et approche ! » L'homme obéit et, quand il fut devant lui, le voyageur le reconnut : « Comment Bastien, lui dit-il, c'est toi qui fais un pareil métier ? — Hélas ! répondit l'autre, vous ne savez pas tout ce qu'il m'a fallu souffrir pour en arriver là. Je meurs de faim avec ma femme et mes six enfants et il n'y a plus à la maison ni pain ni pommes de terre. Nous avons une chèvre, nous l'avons mangée et à présent il ne nous reste rien, rien. Alors j'ai perdu la tête. Mais je ne voulais pas tuer, je voulais seulement manger et puis je ne vous avais pas reconnu. — Alors, si c'eût été un autre tu étais bien décidé à le dépouiller et même si je n'avais pas été armé... — Oh non ! je vous assure, je ne me serais pas montré et je vous aurais laissé passer. Vous avez été trop bon pour nous. Mais je vous ai pris pour un *corté* revenant de la foire. »

Pendant tout ce dialogue, le bandit apparaissait ce qu'il était réellement, un pauvre diable défaillant de besoin. Vêtu de loques, pieds nus dans ses sabots, ses dents claquaient autant de froid que de faim. Le médecin connaissait trop bien pour l'avoir vue de près, la profonde misère à laquelle cette année terrible condamnait tous ces foyers de *baraqués*. Profondément ému, il réfléchit un instant, puis subitement décidé « Marche devant moi ! — Vous n'allez pas me livrer au moins ! — Ceci c'est mon affaire ! Tu m'as attaqué, j'ai le droit de disposer de toi. Marche et surtout n'essaie pas de t'échapper, sans cela !... » Et d'un geste énergique il montrait son

fusil. L'autre, sans cesser de se lamenter, obéissait pourtant. Si les chemins n'eussent été déserts et les logis fermés on aurait pu voir, dans la nuit glaciale, cet étrange chasseur son arme vide au poing, poussant devant lui ce non moins étrange gibier. Celui-ci se demandait toujours quel sort lui était destiné. Son angoisse redoubla lorsqu'on arrivait à Anould, M. Masson frappa à l'huis du maire qui était en même temps l'unique cabaretier et boulanger du village. La maison était obscure, mais à son appel une lumière s'alluma et la porte s'ouvrit « Madame Brabant, dit-il, avez-vous quelque chose à manger ? — Les temps sont durs, Monsieur Masson ; mais pour vous il est encore possible de dénicher de quoi faire un modeste repas. — Ce n'est pas pour moi, mais pour ce pauvre homme. Restaurez-le et réchauffez-le. Puis vous lui remettrez une miche pour l'emporter. Chaque dimanche et tant que ces temps misérables dureront, vous lui en donnerez une autre. C'est moi qui vous paierai ». Disant cela il poussa son prisonnier dans la salle, referma la porte et reprit sa route.

Une émeute au village

Le narré de l'histoire que je me propose de servir aujourd'hui au lecteur, n'est pas des plus faciles. Le fait est si peu ordinaire, le souci de ménager le caractère de quelques personnages ainsi que le désir de ne pas froisser la susceptibilité des descendants de certains autres, tout concourt à rendre ma tâche des plus épineuses. Pourtant je m'y suis décidé estimant qu'il eût été dommage de laisser tomber dans l'oubli un événement local qui ouvre un jour inattendu sur les passions qui agitaient la société villageoise à une époque relativement récente. Si d'ailleurs, en cette affaire, la justice eut la main lourde, du moins aucun des héros de cette histoire n'y perdit l'honneur et il leur fut même permis d'en tirer une gloire particulière.

D'abord il ne faut point se figurer que les révolutions qui ont, au cours du siècle dernier, troublé la vie des cités, n'ont pas eu de répercussions dans nos campagnes et ont passé sans secouer la soi-disant apathie de pensée qu'on prête aux gens de la terre et sans susciter dans nos hameaux ces luttes d'opinions si vives par ailleurs. Il semble au contraire que plus le théâtre est réduit, plus les passions qui animent les acteurs gagnent en intensité.

On ne connaît pas encore dans nos villages cet émiettement des partis, caractère de la politique actuelle, où l'électeur des villes a déjà tant de peine à se reconnaître. Deux clans seulement se trouvent en présence dont les troupes se reforment et s'opposent à chaque élection : les rouges et les blancs.

Et quand la lutte est terminée autour des urnes, elle continue souterraine et sournoise dans tous les domaines de la vie publique. Elle prend parfois des aspects inattendus et se révèle à propos de sujets qui n'ont aucun rapport avec la politique. Il suffit notamment qu'un fonctionnaire, par ailleurs sans reproche, déplaise aux uns pour que, et sans autre motif, il soit défendu et porté au pinacle par les autres. C'est ce qui se produit lors de l'affaire que nous allons raconter et qui mit en effervescence pendant près d'une année une commune de la montagne.

Au fond d'un vallon reculé que dominant de hautes futaies de sapins, dans une véritable forêt d'arbres fruitiers, Mandray éparpille les maisons de ses trois *villes* ou villages. Ce paysage imprégné de

paix, l'éloignement des centres, l'aspect cossu des *héritages*, tout ferait croire qu'en ce cadre rustique les bruits fiévreux de la ville sont impuissants à éveiller leurs échos. Et, de fait, il est peu de régions où se conservent avec plus de fidélité les vieilles habitudes et où les modes nouvelles pénètrent plus tardivement. Une opinion courante, qui n'est peut-être qu'un préjugé, veut que la propension à l'économie, la rapacité du paysan ait, là moins qu'ailleurs, perdu, au contact du progrès, de son âpreté primitive. Le surnom de *loups*, sous lequel on désigne encore les Mandrésés, en dit long sur ce détail de caractère qu'on leur attribue.

Pourtant, par une anomalie singulière, il est peu d'endroits où l'effervescence causée par les luttes politiques ait atteint un tel degré d'acuité. En 1830, puis en 1848, la commune prit l'aspect d'une chaudière où bouillonnaient toutes les passions qui, à cette époque, soulevèrent les peuples et faillirent mettre le feu à l'Europe. L'Empire y fut toujours discuté. Le maire de Mandray, un simple paysan, se révéla alors comme un ardent et remarquable polémiste et fut même candidat aux élections législatives. N'est-ce pas là encore que, plus tard, Jules Ferry venait, le soir des consultations électorales, attendre, au milieu d'un cercle d'amis dévoués, les résultats d'où dépendait, avec le sort de sa fortune politique, celui de la République ?

Il m'a été donné de connaître des vieux qui avaient vécu ces temps héroïques. Ils tremblaient encore d'émotion et l'enthousiasme de leur jeunesse se réveillait en renouvelant l'ardeur des polémiques et la fièvre des scrutins de jadis.

En 1848 notamment, ce fut du délire. C'est drapeau déployé, musique en tête que ce peuple bruyant et joyeux s'en fut pour la première fois exercer ses droits souverains. Les infirmes mêmes tinrent à voter avant de mourir. Amenés en chariot, ils furent portés à bras ou à dos d'homme jusque dans la salle de la mairie. Ceux qui payèrent de leur vie cet excès de zèle moururent contents : ils avaient voté.

Cependant l'enthousiasme général n'est jamais parvenu à unifier l'opinion. On commença à s'en apercevoir en 1830. À cette époque le curé, l'abbé Dieudonné, qui se trouvait au mieux avec les blancs, s'avisait de demander son changement. À cette nouvelle, les rouges manifestèrent un contentement peut-être exagéré. Aussi leurs adversaires furieux résolurent de mettre tout en œuvre pour

empêcher le départ du curé. En cette circonstance ils trouvèrent une aide précieuse dans l'élément féminin. Les Mandresattes qui ne pouvaient se dépenser dans les débats politiques, furent tout heureuses, elles aussi, dans un mouvement quasi-séditieux, d'user leur activité. Ce besoin de révéler leur force et leur autorité était d'ailleurs soutenu par l'affection qu'elles avaient voué à un pasteur sans nul doute plein de vertu et de séduction. Il se trompe étrangement celui qui prétend qu'un curé est un homme comme un autre au regard du sexe faible. Il se distingue en effet du commun *de viris* en ce sens que, n'ayant pas de femme en propre, il possède, spirituellement s'entend, toutes les femmes. Aussi quand au plaisir de le défendre s'ajoute celui de cueillir à bon compte les palmes du martyre, laquelle résisterait à ce qu'elle croit l'appel du devoir ? C'est ce qui eut lieu à Mandray en l'an de grâce 1831. Les deux camps adverses s'étant donc reformés, la guerre se ralluma jusque dans les ménages au grand dam des rouges qui eurent à lutter non, seulement contre leurs adversaires, mais contre leurs propres épouses ; et quand un tel ennemi est dans la place...

Les ambassades se succédaient à la cure. Reproches, prières, flatteries, menaces avec afflux obligé de larmes, tout fut mis en œuvre pour faire revenir le pasteur sur sa détermination. Sous tant d'assauts divers il sembla fléchir, mais avec une si évidente mauvaise volonté qu'on se résolut à lui faire une douce violence. On ne perdit pas de temps en paroles et des mesures énergiques furent prises sur l'heure. Si on ne pouvait murer l'abbé avec Babette en son logis, il était du moins possible de l'empêcher de fuir et d'emporter ses meubles. Il suffisait de faire bonne garde à sa porte, de n'en laisser sortir personne et de n'en permettre l'entrée qu'à quiconque montrerait patte blanche. Les conjurés, eurent de la chance en une circonstance aussi grave : des caractères énergiques se révélèrent qui prirent incontinent la direction de l'entreprise.

Pendant que Jacquin et Gérard catéchisaient les hommes, une commère décidée se chargea d'enrégimenter les femmes. Enrégimenter est bien le mot, car ces dames se donnèrent le luxe de se nommer des chefs et s'équipèrent comme des amazones de comédie avec tout ce qui, dans le matériel aratoire peut présenter l'apparence d'une arme. Inutile de dire qu'à la Reinette fut confiée la direction suprême des opérations. Dès l'abord il fut décidé que les hommes se relaieraient pour monter la garde à la porte du

presbytère pendant la nuit, et que, le jour venu, ils passeraient la consigne aux femmes.

Aussi, à partir de ce moment, il n'y eut plus moyen de circuler autour de l'église ou de la cure sans qu'un gaillard nanti d'un gourdin ou une virago avec sa trique ne vous intimât d'un ton péremptoire l'ordre de passer au large. Et il ne fallait pas, je vous l'assure, badiner avec ces autorités de circonstance. Certains qui essayèrent se retirèrent fort mal en point.

Et le curé, direz-vous, que devenait-il en l'occurrence ? Il ne semble pas qu'il ait pris tout d'abord la chose au tragique. Dame ! tout curé soit-on, on éprouve toujours un petit chatouillement d'amour-propre en se sentant l'objet d'une telle manifestation d'attachement de la part de tout un peuple. On raconte même qu'il se tenait caché avec sa gouvernante dans la logette de son jardin pour, de là, surveiller les événements et se dilater la rate à chaque incident de la pièce héroï-comique qui semblait être donnée pour sa seule délectation. Le matin, à heure fixe, deux de ses gardes armées le prenaient à sa porte et l'accompagnaient jusqu'à l'église. L'office terminé, il était, avec le même appareil, reconduit chez lui et tenu de s'y enfermer. Babette seule était autorisée à sortir, mais dans le village seulement, pour ravitailler la place.

Le curé était sans doute convaincu que le siège ne durerait qu'un temps assez court et que, de guerre lasse, on finirait par le laisser partir. Mais quand il vit que la résistance ne fléchissait pas, que la farce menaçait de dégénérer en mélodrame et de le compromettre, il s'inquiéta et essaya de parlementer. Il produisit des lettres de son évêque lui ordonnant de vider la place et argua que c'était pour lui obligation étroite d'obéir à son supérieur. Cela ne parut pas démonter les conjurés. Qu'y avait-il à faire après tout ? Amener l'évêché à rapporter les ordres donnés. Pas un instant la chose ne parut impossible à des gens si profondément pénétrés de leur bon droit. Il fut donc décidé qu'une délégation se rendrait sans retard à Saint-Dié pour intervenir auprès de Monseigneur. Les hommes, moins emballés et ayant enfin quelque doute sur le succès de l'aventure, parvinrent, l'un pour un motif, l'autre pour un autre, à se défilier. La députation ne se composa donc que de femmes ayant la Reinette à leur tête. La tradition prétend qu'elles se rendirent armées de faux à l'évêché. Mais la tradition dont le rôle est d'exagérer, se trompe évidemment. D'ailleurs une exhibition aussi

carnavalesque n'eût pas manqué d'attirer l'attention de la police déodatienne et il n'en est fait mention nulle part. Tout au plus, le bataillon sacré, en défilant dans les rues de la ville obtint-il un succès de fou rire et de curiosité amusée. Quoi qu'il en fût, les déléguées se rendirent bien au palais épiscopal. Devant une démarche aussi étrange on hésitait à les laisser entrer. Un secrétaire d'abord, puis un chanoine s'en vinrent les entretenir de l'impossibilité où se trouvait Monseigneur de les recevoir. Mais elles n'étaient pas venues jusque-là pour s'en retourner bredouille. Aussi elles se montrèrent si tenaces, elles firent tant de bruit sur le parvis de l'évêché que, par crainte du scandale menaçant, on fut bien obligé de les laisser pénétrer jusqu'à l'évêque. Impressionnées malgré elles par le faste environnant et l'aspect imposant du personnage, elles perdirent de leur aplomb et c'est presque en suppliant qu'elles se présentèrent. La Reinette exposa fort bien, ma foi, la douleur profonde des cœurs et le trouble non moins grave que la décision de Sa Grandeur causait dans toute une population et l'adjura d'y avoir égard. Cet air de soumission laissa croire sans doute au pasteur qu'il lui suffirait d'user de son autorité pour ramener ces brebis égarées à la raison. Mais ce moyen n'eut pas le résultat attendu. La Reinette s'étant reprise se hérissait visiblement, usait copieusement sa salive et, de la prière, passait à la menace à peine dissimulée. Mieux valait alors tergiverser. On servit alors à ces dames de vagues promesses enveloppées de papier doré. Il leur fallut se contenter de cette demi-satisfaction et se retirer comme elles étaient venues.

Inutile de dire qu'après cet incident le blocus du presbytère continua de plus belle et se resserra même. Il durerait peut-être encore si l'événement fatal en gestation dans telle entreprise, n'avait précipité le dénouement. Le meunier de Saulcy était très lié avec le curé. Aussi ne manquait-il pas, chaque fois qu'il faisait, à Mandray, sa tournée avec ses chevaux et son chariot, pour lever et rendre les *fournées*, d'entrer à la cure pour le saluer. Ignorant ou feignant d'ignorer ce qui se passait, il s'y présenta donc un jour comme d'habitude. Les deux paroissiennes de garde à la porte, crurent sans doute, eu voyant cette voiture, qu'il venait pour charger le mobilier du curé, car aussitôt le branle-bas du combat fut sonné. Pendant que l'une, conformément au moyen dont on usait avec tous les suspects, aveuglait le malheureux meunier avec du poivre et de la cendre, l'autre courait à l'église et tintait une cloche. Ce signal

produisit l'effet d'un coup de pied dans une fourmilière : tous les conjurés sortent des maisons ou, abandonnant leurs travaux, dégringolent des côtes. Un rassemblement tumultueux se forme, le meunier, malgré ses gémissements et ses yeux larmoyants, est saisi et passé vigoureusement à tabac ; puis la fureur populaire se tourne vers l'équipage ; les chevaux sont dételés et le chariot, avec tout ce qu'il contenait de farine et de blé, est renversé dans le ruisseau. Rarement on vit tel levain. Une fuite rapide avait seule empêché le meunier d'aller rejoindre son chargement.

Pendant toute l'échauffourée le curé n'avait pas paru. Bien lui en prit ; il n'eût point manqué d'écoper à son tour. Car, avec l'inconséquence et la versatilité des foules, ces gens, mis en train par un premier exploit, ces gens, que l'affection qu'ils lui portaient, avaient d'abord soulevés, commençaient à se douter qu'il se moquait d'eux. Il leur fallait quelqu'un sur qui passer leur humeur, et le meunier s'était présenté à propos.

Dans la dépression qui suit les emballements, d'aucuns sans doute furent amenés à réfléchir et à regretter de s'être fourvoyés dans cette affaire. Ce fut pis encore quand la vue de certains tricornes vint rappeler à tous qu'il existe une autorité et des lois avec lesquelles il ne faut pas en prendre trop à son aise. Cependant dans l'enquête les chefs se montrèrent crânes ; la Reinette, Jacquin, Girard revendiquèrent toute responsabilité. Aussi payèrent-ils pour tous ; quelque temps après le tribunal, sans égard à leurs sentiments désintéressés et chevaleresques, les condamna tous trois à la prison et les poivra à leur tour d'une forte amende envers le meunier. Comme de juste la Reinette fut la mieux servie par ces juges sans galanterie.

Dans l'intervalle, profitant du désarroi causé par l'intervention intempestive de la police, le curé par une nuit bien noire, et avec le concours discret de quelques *rouges*, déménageait sans tambour ni trompette.

À cette nouvelle la fureur des conjurés se rallume. Plus encore qu'au déserteur, c'est à l'évêque qu'on en veut. On l'accuse hautement d'avoir trompé la députation des Mandresattes. Aussi, ne pouvant l'atteindre en personne, c'est en résistant à ses ordres qu'on se vengera de lui. Foin de l'excommunication, le curé nommé en remplacement de l'abbé Dieudonné n'entrera pas à Mandray ; la Reinette avec tous les irréductibles l'ont juré. Et les factions

recommencent à la porte du presbytère vide. Un mois, deux mois se passent, et pas d'autre soutane à l'horizon que celle du desservant voisin chargé d'assurer le service pendant la vacance. Alors enfin, la lassitude commence à se faire sentir. Les défections prêtes à se produire, indépendamment des mois de prison à récolter, n'ont, pour s'excuser, que le choix des motifs. Puisque le curé était parti malgré ses partisans, c'est qu'il ne tenait guère à eux, et puisqu'on ne pouvait s'en passer, à quoi bon s'opposer à l'installation d'un nouveau prêtre ? Et si, prenant au mot ces ouailles indisciplinées, l'évêque les privait définitivement de pasteur, qui finirait par se trouver quinaud ? Faudrait-il se résoudre à envoyer à Saint-Dié une nouvelle délégation pour essayer d'effacer la mauvaise impression laissée par la première ? Ah ! si les *rouges* de plus en plus dans la jubilation, consentaient à rentrer leur joie provocante et à taire leurs propos moqueurs, avec quel empressement on battrait en retraite !

L'évêché sans doute tenu au courant et estimant les esprits suffisamment apaisés, se décide enfin à nommer l'abbé Lhuillier desservant à Mandray. Le maire est requis en outre par l'autorité préfectorale pour l'installer et pourvoir, s'il est nécessaire, à sa sûreté. Il s'emploie donc de son mieux à vaincre les dernières résistances. Mais il compte parmi les *rouges* et cette tare est loin de faciliter sa tâche. Enfin si la phalange qui obéit encore aux ordres de la Reïnette est fort diminuée, elle n'en reste pas moins résolue, pour venger ses affronts, à tenir tête s'il le faut au Saint Père lui-même. Malheureusement la générale appelée à point à purger sa peine de prison, fut forcée de remettre son commandement à de moins déterminées. Dès lors le bataillon était condamné à s'effriter.

Pourtant quand l'abbé Lhuillier se montra sur la route, un reste du feu sacré parut se ranimer et les derniers débris de la vieille garde furent alertés. Une demi-douzaine de commères hardiment lui barrèrent la voie : « On ne passe pas ! » Il parvint cependant à gagner sa porte. Mais là encore il fallut batailler avec celle qui avait pris la faction : « Madame, laissez-moi entrer ; je suis chez moi ! — Chez toi ! quel toupet ! Est-ce pour toi que nos anciens ont bâti cette maison ? Elle n'est pas à toi ; elle est à nous et tu n'y entreras pas ! » cria-t-elle en croisant son arme. Il ne fallut pas moins que l'intervention du maire flanqué du garde-champêtre, pour forcer cette dernière bastille.

Enfin le nouveau curé put prendre possession de son domicile. Mais on conçoit qu'une réception si peu amène ait pu lui laisser en la bouche une saveur amère. On le vit bien le dimanche suivant lorsque s'inspirant de la parole rapportée par saint Luc, il commença son sermon en jetant aux échos de la vieille église cette phrase désenchantée : « Je suis venu ici comme un agneau envoyé au milieu des loups ! » Le malheureux ! il croyait user d'une métaphore, et il se trouvait, dans la circonstance, que les derniers mots gardaient leur signification propre. Parler des loups aux gens de Mandray, c'est causer de corde dans la maison d'un mal pendu. Un long murmure accueillit l'outrage, et les fronts se courbèrent humiliés. *Rouges* et *blancs* se trouvèrent également atteints et la réconciliation se fit sur le dos du pauvre « agneau. »

Comment ils le lui firent sentir, c'est une autre histoire qui déborderait du sujet que je me suis imposé. Ainsi se termina cette émeute pendant et après laquelle les loups copieusement mangèrent du curé.

Le Bouri

Vers 1848, un fléau terrible s'abattit sur la montagne. Les pommes de terre qui constituaient le fonds même de la nourriture de la population se mirent à pourrir. Sans que rien l'eût annoncé, la maladie s'étendit sur tous les champs à la fois. Devant un mal aussi rapide et aussi imprévu, les montagnards se trouvèrent pris au dépourvu. Les variétés anciennes qu'une longue culture avaient épuisées ne présentaient aucune résistance à l'infection et nul remède préventif n'était encore connu. La récolte rendait à peine la semence confiée à la terre et les tubercules pourris jonchaient le sol derrière les arracheurs. Qu'allait-on devenir ? Ce n'est pas avec les quelques sous que gagnaient péniblement les femmes à filer le chanvre ou à « *retordre* » le coton et les hommes à tisser la toile qu'on pouvait espérer pouvoir vivre. Par quoi d'ailleurs et comment remplacer l'aliment qui allait manquer ? La crise était générale, le blé atteignait les prix de 1817 et les transports étaient lents, pénibles et coûteux. On commençait, il est vrai, à parler des chemins de fer. Mais le peuple ignorant, dans un établissement coïncidant avec la crise dont il souffrait, ne devait pas manquer de leur attribuer tout le mal et de maudire d'abord ce qui, à la longue, devait améliorer son existence.

Les propriétaires ayant charrue et bétail nombreux purent, en économisant, atteindre, sans trop souffrir, des temps meilleurs. D'autres pour exister, épuisèrent toutes leurs économies et entamèrent leur patrimoine. Mais les manœuvres que leurs « vrattes » ne parvenaient plus à nourrir connurent une misère terrible. La dureté des temps, la crainte de l'avenir émoussèrent tous les sentiments d'entraide et de charité.

Aussi quand, de leurs longues tournées, les malheureux, qui s'étaient faits mendiants, rentrèrent la besace vide, il y eut dans ces cabanes qui s'égrènent au flanc des montagnes des scènes affreuses de désespoir.

Pour exister, on dévora les charognes, on recourut à des mixtures innommables. Ne vit-on pas des malheureux parcourir au printemps les champs à la recherche des pommes de terre pourries depuis longtemps abandonnées sur le sol lors de l'arrachage. Le temps avait achevé de les décomposer, mais il restait dans

l'enveloppe des traces de fécule qu'ils recueillaient avec soin. Ils en faisaient des sortes de beignets et s'en nourrissaient. Les résultats d'un tel régime ne tardèrent pas à se faire sentir : les maladies s'abattirent sur les chaumières et les habitants, épuisés par les privations, moururent comme des mouches aux premières atteintes de l'hiver. Les enfants surtout payaient un lourd tribut à la faim et aux épidémies. Leur ventre enflait et les pauvres petits, après avoir, pendant tant de jours, demandé à manger, étonnés d'avoir faim et de souffrir, se trouvaient tout à coup dans l'impossibilité de rien avaler. Ma grand'mère m'a dit maintes fois la pitié de ces agonies d'anges. Leurs yeux ouverts sur ce monde de mystère et de douleur, semblaient demander grâce au destin aveugle qui les torturait ils ne savaient pour quels crimes qu'ils n'avaient pas commis. Et ils s'en allaient les uns après les autres. Et les parents connaissaient cette étrange torture : la poignante angoisse de la mort de leur chair où il y avait presque la satisfaction d'avoir des bouches de moins à nourrir et de voir le sort réparer leur erreur d'appeler à la vie trop de créatures condamnées à la souffrance.

Si vous en avez le cœur, pénétrez à ma suite dans le poêle enfumé où l'une de ces familles, prise au hasard, prend son repas du soir. Celle des Guenaille se compose du père, de la mère, de trois garçons dont l'aîné Titis a dix-sept ans et d'une fille idiote qu'on n'appelle pas autrement que le Bourri. On pourra d'abord juger de l'indigence et de la précarité des ressources du ménage par cette parole de la mère se plaignant à l'une de ses voisines « Mes hommes sont friands ; ils ne réclament que des pommes de terre ».

Elle vient sur la nappe bise étendue sur la table et dont les enfants soulèvent les coins, de renverser le *bob*, pauvre plat de résistance que la misère réduit à sa plus simple expression et qui ne tardera pas encore à manquer.

Les yeux pleins de convoitise et de fringale, toute la marmaille couvait les tubercules crevassés ou rissolés dont la vapeur en volutes s'élevait vers le plafond où pendaient les *poutils* du fenil.

Pour empêcher les plus gloutons de dévorer le tout au détriment des plus faibles, le père doit tous les soirs faire le partage. Et chaque enfant surveille l'opération, attentif à ce que cette répartition soit faite avec justice et égalité. La faim faisant taire toute générosité, ce sont des criailleries sans fin lorsqu'une pomme de

terre plus grosse dans l'attribution d'une part par le père donnait aux yeux de tous un caractère d'évidente partialité.

Ce soir, quand chacun eut reçu deux patates, il en restait une. Peut-être était-ce avec intention que la mère composant sa *homée* avait ajouté ce supplément non pour en faire une pomme de discorde, mais pour la réserver au père. Celui-ci l'avait compris ainsi et il se l'était adjudgé. Mais la voix de Titis s'éleva gouailleuse et renfrognée :

— Oh ! tu te sers bien, toi !

Le père ne s'offusqua point de ce manque de respect et, honteux plutôt d'avoir obéi aux tiraillements de son estomac, sans mot dire, il prit son couteau et coupa la pomme en six morceaux. Quand chacun eut reçu sa *léchelte* sur la nappe ratissée des moindres miettes, la mère posa un pot de *fresôle*.

Depuis que l'hiver avait sevré le lait des chèvres qui aidait à déglutition des pommes de terre mangées, par économie, avec leurs épluchures, on tirait et on remplaçait tous les soirs l'eau qui baignait la choucroute. C'est ce breuvage vaguement salé et auquel le chou fermenté donnait une saveur aigrelette qu'on appel la *fresôle*.

Chacun plongeait sa cuiller dans le pot et vite, vite, pour prendre le plus possible, avalait, avec ses pommes de terre, l'étrange mixture.

Quand c'était fini, le Bouri, la pauvre idiote, ne manquait jamais de pleurer :

— J'ai co faim !

La mère avait bien essayé de lui réserver quelques miettes sur sa part. Mais les récriminations des autres avaient mis un holà à ces errements de la tendresse maternelle.

Le Bouri donc, comme tous, devait se coucher avec la faim. Mai elle avait des ressources que son infirmité même interdisaient ses frères. Levée de bonne heure, elle faisait le tour du hameau. C'était le moment où les fermières cossues emplissaient avec sollicitude le *béchat* des poules de la provende du jour : son, pomme de terre et lait caillé. Quelle aubaine pour le Bouri !

À plat ventre, la tête dans l'augette et la figure affreusement barbouillée, elle engouffrait, tel un porc, n'entendant pas les cris,

sentant pas les coups dont on la chargeait, toute à la satisfaction animale où elle se plongeait.

Les fermières en vinrent à se garder d'elle comme d'un chien errant, et les béchats disparurent derrière la porte protectrice d granges.

Dès lors on vit le pauvre Bouri errer autour des fermes, hâve, le nez morveux, la bave aux lèvres, vermineuse et dépenaillée, friande d'épluchures et de trognons de choux. Les maigres aumônes qu'elle finissait toujours par arracher aux gens, ne parvenaient jamais à dompter la fringale incurable et douloureuse qui la torturait.

Ils furent bien coupables ceux dont je tairai les noms, et qui, pour se distraire, exposèrent un jour à la tentation de la famélique idiote un cuveau ras de la pâture préparée pour les porcs. À leur grande délectation, elle s'y vautra littéralement.

Pour la première fois l'estomac du pauvre être, plein à éclater, se résigna à faire un reste. La bouche encore pleine, le Bouri se traîna jusqu'au tas de fumier voisin, s'y étendit et mourut ou plutôt creva après une agonie ignoble et cruelle, comme un animal misérable.

La Truanderie dans les Vosges

Jusqu'à une époque assez rapprochée de la nôtre, la mendicité a été une plaie pour cette partie montagneuse des Vosges dont le sol indigent était vraiment incapable de nourrir sa nombreuse population. C'était une ombre, heureusement effacée, à ce tableau par ailleurs charmant qu'offre notre pays. Certains hameaux aujourd'hui prospères, d'autres que l'éloignement des centres industriels a dépeuplés, n'étaient alors composés que de misérables cabanes où s'abritait tout un peuple de meurt de faim. Ce caractère est même resté marqué dans la dénomination de quelques lieux. Le nom de Baraques et de Huttes que portent encore plusieurs de nos hameaux, rappelle assez que les habitations primitives qui composaient ces agglomérations n'avaient qu'une parenté très lointaine avec les chalets de plaisance qu'on y élève aujourd'hui. Quand les collecteurs de la dîme opéraient dans l'un des cantons du ban de Fraize, ils faisaient de si sèches tournées que ce nom : Sèches-Tournées, lui est resté. Généralement la misère n'est pas une école de vertu et de belles manières. C'est pourquoi le voyageur attardé dans la haute vallée de la Meurthe, risquait fort de rencontrer sur sa route certains quidams qui, en guise de salutation, le fouillaient scrupuleusement, puis, sans doute pour l'empêcher de trop parler, l'empoignaient dextrement et « Hap ! au rupt ! ». Cette phrase abrégative et combien suggestive du traitement sommaire auquel était soumis celui qu'on venait d'alléger de sa bourse, est devenue Habarupt d'abord, puis Habaurupt. Faut-il qu'un nom aussi peu esthétique et aussi rébarbatif ait été donné à l'un des coins les plus pittoresques et aujourd'hui les plus hospitaliers de la montagne !

N'ayant point de métier avoué et avouable, les malheureux attachés à ce sol de misère, faisaient de la mendicité leur principale industrie. Ils étaient *camands* ou *frodés* comme d'autres étaient bûcherons ou schlitteurs. Et il ne semble pas que nos anciens aient attaché à ces termes le sens péjoratif qu'ils revêtent de nos jours. C'était si l'on veut le degré inférieur de l'échelle sociale ; mais cette situation n'entraînait pas, comme pour le paria, l'impossibilité de s'élever. Nous en avons la preuve par ce fait que nombre de nos bourgeois actuels auraient de bonnes raisons d'arborer dans leurs armes la hotte symbolique.

À côté de ceux-là dont c'était le métier ordinaire, il y avait les mendiants occasionnels. Quand l'hiver revenu empêchait de se livrer aux travaux des champs ou de la forêt ; quand la vieillesse ne permettait plus de gagner son pain, la dite hotte au dos ou le bis-sac en bandoulière, les gens des hameaux descendaient vers les villages moins pauvres de la vallée. Dans les années de disette — et elles ne furent pas rares autrefois — cet exode revêtait alors l'aspect d'une véritable invasion. Les maisons renommées pour leur générosité ou leur aisance, étaient littéralement assiégées par des bandes geignardes et loqueteuses. En vain les pouvoirs publics secondés par les municipalités prenaient-ils des mesures pour endiguer le fléau ; les communautés n'étaient pas assez riches pour parer aux premiers besoins de leurs membres deshérités ; ceux-ci étaient trop nombreux, la misère était trop grande et le flot débordait les ordonnances et arrêtés de police. *La mendicité est interdite en cette Commune*, ne nous est-il pas encore donné de voir cette inscription désuète, oubliée comme un témoin d'une époque révolue s'étaler à l'entrée des villages. Ils s'en moquaient bien alors les ventre creux et traîne-misère ; leur nombre ne les garantissait-il pas contre toute répression ?

Ne pouvant se garder tout à fait du flux débordant, quelques localités essayèrent tout au moins de le canaliser en lui faisant sa part. En permettant à la mendicité de s'exercer certains jours seulement, on avait des chances de vivre tranquille le reste de la semaine. À Fraize cette mesure avait pris le caractère d'un véritable usage. Nombreux sont encore ceux qui ont été témoins de cette coutume et qui se souviennent de ces longues théories de mendigots accourues de tout le canton et qui, chaque samedi, assiégeaient les portes. La localité présentait alors l'aspect d'une véritable Cour des Miracles. Malheur au passant bien mis qui paraissait alors dans la rue ! Il était aussitôt assailli par cette gueusaille et ne recouvrait sa liberté un moment qu'en s'acquittant d'un vrai droit de péage. On cite à ce sujet le cas du brave curé Miche, dont l'inépuisable charité a rendu le souvenir si populaire. Un jour, étant tombé au milieu du guêpier, il vida sa bourse, donna jusqu'à son mouchoir et, dépouillé de tout, fut contraint de s'enfuir devant le flot de plus en plus dense des assaillants. Il est vrai qu'ils se rabattaient sur sa porte et que pour satisfaire à toutes les sollicitations il pillait lui-même sa maison. Vainement sa gouvernante levait les bras au ciel, cave, potager, armoires se

vidaient, et à tel point que lorsque le saint homme mourut on ne trouva pas dans toute sa garde-robe une seule chemise pour l'ensevelir.

À la fin les temps étant devenus moins durs, et les industries installées dans les vallées ayant fourni du travail à tant de bras jusqu'alors inoccupés, ce n'était pas toujours la nécessité qui pourvoyait au recrutement de cette armée de loqueteux. Sans parler des paresseux invétérés, beaucoup avaient une vache à l'étable et ne voyaient plus dans l'exploitation de la charité publique qu'une source de profits ou de satisfactions peu avouables. Les uns nourrissaient leur porc du pain qu'ils avaient quêté, les autres le vendaient à vil prix pour, en outre, s'enivrer honteusement. Mais quoi, le pli était trop bien pris pour s'effacer ainsi tout d'un coup.

Pour mettre une bonne fois fin à ces abus, pour soulager la véritable misère et sauvegarder la dignité humaine, il était temps que le législateur intervint sérieusement. Ce sera un titre d'honneur pour la troisième République d'avoir, par ses diverses lois d'assistance, supprimé la mendicité en haillons. Que, dans l'application de ces lois, d'autres abus soient nés dont les pauvres honteux sont seuls à ne pas profiter, le fait n'est pas douteux. Il n'en est pas moins vrai que le spectacle de la misère humaine a cessé à peu près de s'étaler dans la rue.

Certes je n'irai pas jusqu'à nier que la mendicité n'existe plus. Elle durera, hélas ! tant qu'il y aura des paresseux et des êtres sans dignité pour exploiter le plus noble des sentiments humains : la charité, c'est-à-dire autant que le monde. Mais elle s'est grimée, et le progrès, sur elle aussi, a mis sa marque ; elle se présente maintenant le plus souvent en habit. Le terme même s'est modifié : « taper » a plus de tenue que mendier et vous a un certain air désinvolte qui dissimule son caractère humiliant. Le « teneur », qui a cent cordes à son arc pour faire chanter le contribuable, est souvent aujourd'hui un monsieur qui, sa journée faite, dîne et couche à l'hôtel ou rentre le soir dans un logis confortable. De nos jours toutes les couches sociales en fournissent, et il n'est pas rare de rencontrer dans la confrérie d'authentiques gentlemen tombés dans la dèche.

Dans nos Vosges il n'en était pas de même à l'origine ; tous les mendiants étaient alors de vrais miséreux sachant se contenter des seules aumônes rares et modestes que permettait l'époque. Le moyen classique de *câmander* était la prière débitée de porte en porte.

Généralement nos aïeux très religieux se seraient fait scrupule de renvoyer les mains vides celui qui se présentait ainsi au nom de Dieu. Certains, au lieu d'une patenôtre, débitaient de longues litanies qui avaient surtout le don d'émouvoir les âmes pieuses. Nous avons encore connu l'un d'eux, nommé Jeanjean, dont l'oraison, qu'il appelait la *Robe du Bon Dieu* prenait un bon quart d'heure à réciter en entier. Ce Jeanjean, justement surnommé l'Amoureux, mourut à près de quatre vingt dix ans. Jovial et bon enfant, il ne dédaignait pas le mot pour rire, et si l'on préférait les calembredaines à la *Robe du Bon Dieu*, il en avait un sac inépuisable. À quatre vingts ans, comme il se remariait pour la troisième fois, quelqu'un lui dit : « Cette fois, Jeanjean, c'est bien la dernière ! »

— Qu'en savez vous ? répondit-il.

L'espérance que trahissait cette réponse, faillit en effet se réaliser, car la mort le prit, au moment où il se proposait de conduire à l'autel sa quatrième dulcinée. C'est une preuve que le beau sexe n'avait pas de répulsion pour une profession qui, en nourrissant son homme, lui laissait encore des loisirs pour conter fleurette.

Il nous reste ainsi dans la mémoire le souvenir d'un certain nombre de ces pauvres diables qui demandaient à la mendicité le plus clair de leurs ressources. Ces gens étaient fixés dans le pays et s'ils étendaient parfois très loin le rayon de leurs « tournées », ils revenaient régulièrement au nid. Ce n'étaient donc pas des nomades au sens étroit du mot. Mais il y en avait d'autres, sortant on ne savait d'où, des vagabonds sans feu ni lieu, qui apparaissaient de temps à autre, surtout au retour des fêtes. Ils avaient des maisons hospitalières repérées d'avance où ils gâtaient la nuit dans les écuries ou les fenils. Vermineux, également experts à vider les pondoirs et à décrocher les jambons des cheminées, la plupart n'inspiraient qu'une confiance très limitée. On les recevait pourtant. En ces temps où le journal était presque inconnu, où la poste était organisée d'une façon très rudimentaire, ils étaient la gazette vivante à l'aide de laquelle les nouvelles plus ou moins déformées qu'ils recueillaient en traînant leurs grègues sur tous les chemins, pénétraient jusqu'au fond des hameaux.

Pour d'autres motifs cependant quelques-uns étaient sympathiques, Joson Mélat, un simple d'esprit, ne pouvait apercevoir une jeune fille sans qu'aussitôt il lui proposât de

l'épouser. Comme argument irrésistible à son avis, il montrait une pièce de vingt francs, son unique fortune, à son gré suffisante pour se mettre en ménage et faire régner l'abondance au logis. Aussi nos jeunes gens ne se faisaient-ils pas faute d'exploiter ce travers et de se payer, au détriment de Joson, des pintes de bon sang. À celui-là s'apparentait Copé Dansé, drôle de type, semblant toujours animé de la danse des fakirs, qui, au lieu de prières, faisait des pirouettes sur les portes en imitant la sonnerie des cloches. Heureux les pauvres d'esprit ! ceux-là promènèrent leurs illusions dans tous les coins de la montagne jusqu'au jour d'hiver où on les trouva morts frappés de congestion, l'un dans une grange, l'autre sur le grand chemin.

Toinon des Plumes, autre illustration de la truanderie, ainsi nommé à cause du plumet qu'il arborait à son chapeau crasseux, mérite aussi une mention particulière. Mystique et solennel, il ne parlait que par sentences et paraboles. Il semblait barbouillé de toutes sortes de connaissances, coupait du secret, combattait les maléfices et possédait des remèdes pour toutes les maladies des bêtes et des gens. Mais ce qui le rendait surtout intéressant, c'était l'esprit prophétique dont il paraissait animé. On n'a pas encore oublié chez nous cette prédiction que, vers 1850, il faisait à qui voulait l'entendre : « Il viendra un temps où se fera une si grande guerre que, pour y prendre part, des peuples passeront la mer. On se battra sur la terre et les eaux et il pleuvra du sang des nues. Après ce désastre, les hommes seront si rares que sur trois filles, deux seront condamnées au célibat éternel ». Cette prédiction n'a pas été inventée après coup comme tant d'autres. Nous l'avons recueillie de la bouche d'anciens, morts avant de l'avoir vue se réaliser. D'ailleurs ils n'y croyaient aucunement et ne la citaient que pour appuyer cette affirmation qui résumait leur opinion sur ce prophète de malheur : « C'était un fou ! »

En-voici un autre dont l'origine était moins mystérieuse mais dont la présence à la ville n'aurait pas déparé la bohème de l'époque. C'était un de ces demi savants de village que les municipalités louaient alors pour un salaire dérisoire, afin de tenir, pendant l'hiver, les écoles de section. Peut être même avait-il rempli les fonctions de sous-maître ou de « clerc » comme on disait alors dans une école plus importante. Aussi ne l'avons-nous jamais entendu désigner autrement que par ces noms : le « petit clerc », le « vieux clerc », ou plus souvent le « clerc ».

Le beau temps revenu et rendu à la liberté, comme il avait les côtes en long, il roulait de ferme en ferme, de village en village, rendant, au prix de l'écuellée, ces petits services que lui permettaient ses lumières, écrivant une lettre, rédigeant un sous-seing privé ou débrouillant un compte. Aux jours de soleil il rêvait sous les haies et couchait à la belle étoile. C'était un philosophe dans le genre de Diogène, méprisant l'effort, revenu de toutes ces vanités qui compliquent la vie, et préférant un bain de lézard à des jouissances âprement disputées. De Diogène, s'il n'avait même pas le tonneau, il possédait tout au moins le cynisme amer et le franc parler, et, comme il n'était pas bête, il pinçait durement ceux à qui il en avait. Rarement il avait occupé le même poste deux hivers de suite, se brouillant invariablement avec les autorités, maire ou curé. La vieillesse accentuant les aspérités du caractère de ce mauvais coucheur, il avait fini par ne plus trouver emploi. Et, dès lors, ç'avait été la déchéance, la chute dans la mendicité vulgaire et sa sordidité. Malgré tout, il n'admettait pas d'être traité comme le dernier des va-nu-pieds, et, jusque dans sa manière de solliciter l'aumône, il avait un je ne sais quoi de fier qui empêchait de le confondre en effet avec le *vulgum pecus* des grands chemins. Ainsi il se faisait scrupule, quand il allait de porte en porte, de ne prier qu'en latin. Or certain jour, un mien grand-oncle l'ayant écouté lui dit : « Que diable nous racontez-vous là ? Nous savons à peine le français ; le latin ne nous dit rien du tout ; vous pouvez tout aussi bien nous adresser des injures que des oraisons. Parlez-nous donc au moins une langue que nous comprenions ! » C'est bien, Claudon, se contenta de répondre le Vieux Clerc, une autre fois vous serez satisfait. » On-n'y pensait plus. Mais à quelque temps de là, Claudon fut bien étonné d'entendre à sa porte, réciter en patois, la paraphrase du pater. C'était son client. Quand celui-ci eut fini. « Avez-vous compris, cette fois, mauvais chrétien ? » lui dit-il. Mon oncle lui fit répéter sa prière tant et si bien qu'elle resta dans sa mémoire et qu'elle m'est ainsi parvenue. Voici, pour finir, et à titre de curiosité ce *pater du pauvre homme*. On jugera s'il est toujours d'actualité. À ceux qui, pour une prière, pourraient en trouver les termes un peu « accentués », je ferai observer que le patois n'a pas, dans le choix de ses mots, le même souci d'idéalisme que le français, et que, d'après ce que j'ai dit de l'auteur, la soumission aux décrets de la Providence ne pouvait pas aller sans cette protestation qui, si voilée qu'elle soit, apparaît dans son oraison. Si du reste un reflet de

la pensée de Voltaire s'y découvre, c'est qu'il était bien capable de l'avoir lu et de s'en être inspiré.

Pater do pore hamme

*Dû do cil qu'a dit mo père,
De t'n'êfant prads piti
E lo tirant dè misère ;
Que çals que praquat poti
Ne pràcheunssent pus lè guire
Et tortus te piàïrot ;
Bote au cil et su lè tire
Lè justice tot pouatet ;
Que tè velatè sôt faite,
Mais je vourâis biin savou
Poquè toutes lis refaîtes
N'allât is mêmes tocou ;
E çals qu'ot piènes lûs panses
Fais dener pouâ de lû pain ;
Ne prads d'éaume is offenses
D'in pore cravant de faim ;
Si lo diable tant me cobbe,
Ç'a pasque tortot me faut ;
E lo chessant de mè bobbe,
Deuscorpe me de mis maux.*

Dina sôt-il !

Pater du pauvre homme

*Dieu du ciel qu'on dit mon père,
De ton enfant prends pitié
En le tirant de la misère ;
Que ceux qui causent pour toi
Ne prêchent plus la guerre
Et tous t'honoreront ;
Mets au ciel et sur la terre
La justice partout ;
Que ta volonté soit faite,
Mais je voudrais bien savoir
Pourquoi toutes les ressources de la terre
Vont aux mêmes toujours ;
À ceux qui ont pleines leurs panses,
Fais donner part de leur pain ;
Ne prend point garde aux offenses
D'un pauvre crevant de faim ;
Si le diable tant me pourchasse,
C'est parce que tout me manque ;
En le chassant de ma bourse,
Délivre-moi de mes maux.*

Ainsi soit-il !

À propos d'une baraque

Lorsque, quittant la plaine, le train s'enfonce dans un des longs couloirs que forment nos vallées vosgiennes, ce qui, aux yeux de l'étranger, caractérise surtout le paysage, ce sont ces cabanes multiples s'éparpillant au flanc des coteaux.

Toutes ces habitations se ressemblent invariablement : un rectangle de maçonnerie blanchi à la chaux, flanqué d'un four en saillie et surmonté d'une *ramée* triangulaire en *essandres*. Des baies étroites percent les murs comme des yeux ouverts sur la vallée. Et c'est un des charmes de la montagne de voir, par les soirs obscurs, toutes ces fenêtres s'illuminer au creux des combes, au penchant des *rains*. On dirait des milliers d'escarboucles jetées par la nuit sur le manteau uniformément sombre des monts silencieux.

Et les âmes délicates qui passent dans la vie, souffrant des hommes et des choses en nos cités trop pleines, se plaisent à rêver là-haut, d'une existence paisible et pure, loin des vallées où, dans son limon, croupit l'humanité, plus près du ciel où elles placent leur ultime espoir.

On a peine à se figurer, en contemplant ces calmes hameaux si bien entrés dans les habitudes de la terre, que depuis deux siècles à peine a commencé la lente ascension des monts par les populations des vallées.

Et je me suis plu souvent, sous l'impression que m'avaient laissée les récits des anciens, à me représenter l'aspect primitif de ces lieux et la façon originale, consacrée par la coutume dont chaque pionnier prenait possession d'un coin de cette lande.

Alors, au penchant des collines, la bruyère mettait ses tons roses ; le genêt, montant en touffes pressées, déroulait selon la saison, un îlot aux coulées d'or ou une nappe verte et moutonnante. De ci, de là, dans le moindre creux, une source morte plaquait un coin de marécage et regagnait par une ornière verdoyante, le thalweg ombragé d'aulnes où se drainaient les eaux.

À l'arête des plissements, au flanc des ravins, des quartiers énormes de blocs erratiques saillaient de la verdure. Et les dos arrondis et lavés par les eaux de ces « moutons de Gérardmer », apparaissaient ainsi de loin comme des croupes de bêtes.

Tel était l'aspect des coteaux formant pour ainsi dire l'avant-scène du vaste panorama vosgien. Mais plus haut, au flanc des grandes cimes, la vaste sylve séculaire noire, profonde, commençait. Et ses longs plis drapaient la vaste ossature de la chaîne jusqu'aux faites lointains et perdus dans la brume où les *hautes chaumes* étendaient leur tapis.

Au pied des monts, dans l'étroit sillon des vallées, de pauvres villages s'élevaient. Leurs maisons semblaient se serrer apeurées les unes contre les autres comme pour se protéger mutuellement contre les dangers continuels des brigandages et des guerres.

Mais quand le règne du duc Léopold vint apporter au pays un peu plus de sécurité, les populations se développèrent rapidement et furent bientôt à l'étroit dans leurs bourgades.

La crise du logement ne date pas d'hier ; c'est alors que commença vers les coteaux hospitaliers l'exode des pauvres gens. Ceux qui en avaient les moyens achetaient à la Commune le morceau de gazon où s'élevait leur petite maison. Les moins fortunés dressaient sans plus de façon, dans le coin choisi, un toit de *scobhands* (cochards) et y portaient leurs misérables pénates.

Ces constructions rudimentaires s'édifiaient ordinairement pendant la nuit et le plus discrètement possible. Les municipalités en effet interdisaient ces prises de possession de ce qui était considéré comme propriété communale. Et si, à l'aube, un *bangard* apercevait au flanc des côtes, une de ces misérables *chézattes* poussée là, pendant la nuit, comme un champignon, il s'empressait d'accourir : Si la construction n'était qu'ébauchée, il en ordonnait la démolition et s'emparait des matériaux. Mais si, sous le toit levé, le prolétaire avait eu le temps d'allumer du feu, le foyer était constitué et inviolable.

La nécessité étant plus forte que la loi, il fallut plus tard se résigner à organiser cette prise de possession du domaine public. Dès lors celui qui voulait « lever des *scobhands* » devait s'adresser au maire qui lui indiquait le gazon où il pouvait s'installer.

Sa cabane debout, le *baraqué* montait sur la côte avec un fosseuil et traçait dans les bruyères les limites du lapin ou de la *vratte* qu'il se réservait. Tant que les marques ainsi faites pouvaient se distinguer, nul autre ne se serait permis de prendre là sa part.

Les gazons, les bruyères et les genêts enlevés étaient brûlés et leurs cendres servaient d'engrais. Dans ce sol vierge la pomme de terre prospérait. Ensuite la *vratte* était ensemencée de seigle ; après la récolte on l'abandonnait généralement, et la nature reprenait ses droits. Puis on recommençait toujours un peu plus loin, un peu plus haut, dans les sols neufs dont l'ample provision de vieil humus ne demandait pour produire qu'un semblant de culture.

Puis les pauvres gens se faisaient maçon et l'humble hutte construite avec des déchets de scierie, se transformait à la longue en une modeste ferme. Bientôt les *damessis* (guigniers) aux fruits aigres, les pruniers sauvages et les noyers plantureux l'habillaient de verdure et prêtaient leur charme à sa rusticité.

Les maisons, terrées dans les ravins résistaient bien aux longues froidures des hivers vosgiens. D'ailleurs la nature providence n'avait-elle pas mis à proximité la grande forêt avec ses ressources inépuisables de combustible. Le sapin, après avoir fourni le toit, remplaçait par ses claires flambées, le soleil qui trop souvent boude à nos climats.

L'ascension a cessé des vallées vers les « hauts lieux ». Et, par, une sorte de choc en retour, ce sont les *baraqués* qui descendent maintenant vers les vallées, apportant à l'usine, cette goule, leurs forces neuves ou aux cités épuisées un sang plus riche et les vastes appétits aiguisés par deux siècles de privations. Mais j'entame ici un chapitre qui m'entraînerait hors des limites que je me suis tracées.

C'est d'ailleurs le moment d'agrémenter cet aperçu trop peu intéressant d'une anecdote qui donnera une idée des mœurs des primitifs habitants des *chezreaux*.

Les premiers occupants de la friche, voyant avec inquiétude diminuer l'étendue libre autour de leurs cabanes, se substituaient parfois à la municipalité pour empêcher les nouveaux colons de s'établir. Alors, pendant la nuit et avant que le foyer fût installé, ses modestes éléments s'enlevaient subrepticement et se dispersaient.

Un jour donc, le grand Daniel, de réputation plutôt douteuse, avait amené, dans une intention par trop marquée, des matériaux au flanc de la *basse* de Mandramont. Quelques poutres assemblées formaient déjà l'ébauche du futur palais.

Le soir venu, et comme il se doutait du tour qu'on allait lui jouer, il s'était, dans un proche fourré, dissimulé avec deux compères.

En effet l'acte de bon voisinage s'accomplit ainsi qu'il s'y attendait. Et, comme on le croyait loin, l'opération se faisait même bruyamment avec rires et lazzis : « Moi, j'emmène la *keîtzze* (la chèvre), disait l'un. — Moi, j'emporte le *jan* (le coq), disait l'autre. — Moi, la poule ! » le tout comme s'il se fût agi d'un vrai déménagement.

Rien ne troubla cette joyeuse veillée ; mais le lendemain les voisins tout surpris étaient appelés aux Aulnes devant le juge de paix. Et là, sous peine de poursuites plus sérieuses, ils furent mis en demeure de restituer à Daniel sa bique, son coq et ses poules, sans compter un hypothétique cochon. Les témoins étaient là affirmant avoir entendu les coupables s'accuser eux-mêmes.

Après avoir bien piaillé, on s'arrangea pourtant. Le propriétaire, amplement arrosé de brandevin, consentit à retirer sa plainte. Les cochards furent rapportés, et ceux-là mêmes qui avaient démoli la baraque aidèrent à la reconstruire. Que l'on dise encore après cela qu'il n'y a pas de justice !...

L'invasion dans un coin des Vosges

Je n'avais que six ans : mais le souvenir de l'invasion est resté aussi vivant dans ma pensée que si l'événement s'était produit hier. D'abord je vois toujours la bonne Sœur Euphrasie qui nous gardait pleurer devant nous à l'école et nous faire réciter d'interminables prières pour nos soldats. Dans l'intervalle, nous mîmes tout le vieux linge du couvent en charpie. Je ne savais encore pas parler français, mais je sentais vaguement que quelque part une chose terrible avait lieu et qu'un danger nous menaçait.

Je vois encore nos jeunes gens sur le point de partir embrassant les voisines qui s'essuyaient les yeux du coin du tablier. Je vois l'inquiétude peinte sur tous les visages, les allées et venues des femmes colportant les nouvelles, les longs conciliabules des hommes discutant nos chances de salut.

Puis, tout à coup, au loin, les détonations sourdes du canon de Neuf-Brisach venant à nous par-dessus la chaîne, nuit et jour et sans arrêt, se répercutant de sommet en sommet.

Une bande de francs-tireurs passa un jour enchantant. Je les vois encore avec leur longue blouse serrée à la taille par une ceinture, sanglés de courroies, marchant en débandade et s'arrêtant à chaque porte pour plaisanter avec les jeunes filles ou accepter le verre et les provisions qu'on leur offrait. Nous avons reconnu parmi eux un de nos voisins : Prosper du Grand Baptiste et nous apprîmes par lui qu'ils allaient attendre les Prussiens à la Barrière d'Anould.

En cet endroit la vallée se resserre et la route vient longer les bosquets qui couvrent les derniers coteaux. Bonne place pour une embuscade ! Pendant trois jours les francs-tireurs campèrent dans les hags du Chêneau où les gens du Belrepaire venaient les ravitailler.

Enfin, un matin une fusillade nourrie monte jusqu'à nous : les femmes affolées se précipitent chez nous en pleurant et je m'empresse de faire chorus. On cache dans les caves, sur les greniers, ce qu'on croit qui pourra exciter la cupidité des ennemis ; on descend des grandes cheminées jambons et bandes de lard ; les gens de Venchères passent devant chez nous chassant devant eux leur bétail.

Mais tout à coup la fusillade s'est tue dans la vallée. Les francs-tireurs surpris par derrière abandonnent les bois, traversent la rivière et la route sous les balles prussiennes et escaladent la côte des Vesprées en face de Clefçy. Dans la fumée qui se dissipe on les aperçoit grim pant la côte ; leur clairon sonne joyeusement et semble narguer l'ennemi.

Alors nous pouvons voir la Prusse entrer chez nous ! Des éclaireurs à cheval voltigent au devant de la colonne. Les casques à pointe et les baïonnettes scintillent au soleil ; à la distance où nous sommes on ne distingue pas les mouvements, on dirait une coulée de lave qui rutil et pousse sa marche inexorable et lente dans la vallée. Avant Clairegoutte une alerte : un homme en blouse monte la côte de l'Épine. Les éclaireurs poussent des cris : « Halte ! Arrête ! » L'homme se met à fuir. Un coup de feu. Il vole. Une salve ! Il s'étale...

Ce drame se passe sous nos yeux de l'autre côté de la vallée. J'entends mon cœur battre à grands coups ; les femmes pleurent maintenant en silence, les hommes jurent. Mais déjà les Prussiens courent sus à leur victime. Et nous avons su depuis que leur déception fut grande en relevant non un franc-tireur comme ils l'avaient cru mais l'espion qui venait, une heure auparavant, de les avertir de la présence des francs-tireurs, ce qui leur permit de tourner la position par Venchères

Ce misérable, qui habitait la Roche, était connu dans le pays sous le nom de Guiaudat, il avait failli causer la perte des nôtres. Nul ne pleura donc cette unique victime des Prussiens.

Un franc-tireur blessé en traversant la Meurthe, se cacha sous une caisse derrière la brasserie de la Barrière. Et cette chose, à peine croyable se produisit : les ennemis passèrent et repassèrent auprès de sa cachette ; plusieurs même s'assirent sur la caisse et aucun n'eut l'idée de la soulever. Transporté discrètement dans la nuit au presbytère d'Anould, il y fut soigné en cachette et guérit de sa blessure. Un qui, certes, put se vanter de l'avoir échappé belle !

« Mon Dieu ! qu'il y en a ! encore plus qu'au temps des Alliés ! » C'est ma pauvre Grand'mère qui, voyant là une troisième invasion, poussait cette exclamation...

La vallée maintenant en était pleine : d'Anould à Fraize, de Fraize à Plainfaing ; la route était noire et la colonne montait,

montait toujours ! Et vers Clefcy, vers le Plafond, d'autres colonnes s'en allaient également couvrant tout le pays comme un réseau.

En avant de Fraize, les Prussiens tombent sur un autre homme en blouse. On l'arrête, on le fouille, on le rudoie. « Je suis le Maire » dit-il tranquillement. Mais on ne le croit pas ! On l'encadre de baïonnettes et on l'emmène à l'Hôtel de Ville. Là, les officiers allemands furent bien obligés de se rendre à l'évidence. C'était le Maire en effet, M. Voinesson, que je n'ai jamais vu qu'en blouse et dont la bonhomie et la simplicité sont restées légendaires.

Mais au moment où tous nos regards étaient distraits par en qui se passait dans la vallée, nous entendons derrière nous, vers Mandramont plusieurs coups de fusil.

Puis, comme s'ils sortaient de terre, une nuée d'ennemis s'exhalent des bois et s'abattent sur le hameau. En un instant, il y en eut partout. Ils allaient deux par deux, entrant dans les maisons et demandant impérieusement après les « Kamaraden », fouillant partout et réclamant encore du « Schnapz » avant de s'en aller.

Pendant ce temps une autre colonne dissimulée à nos yeux par la côte de Mandramont, montait par le Souche et Venchères, vers Mandramont. Le gros de la troupe était précédé de tirailleurs qui s'éparpillaient sur les deux flancs de la vallée, battant les bosquets et les haies, entrant dans les maisons. Mais à quoi bon tant insister sur la façon de faire de ces gens-là, nous les connaissons hélas trop !

Toujours à me rappeler leur fourmilière dévalant dans notre vallée en septante, j'éprouve une certaine satisfaction en pensant à l'unique estafette boche qui se risqua jusqu'à proximité de Fraize en 1914 et qui n'eut point d'imitateurs, grâce à l'héroïsme de nos alpins... Mais, avec cette maudite race, sait-on jamais ? il leur prend un besoin périodique de se répandre chez nous, aussi n'est-on jamais assuré qu'à l'avenir ils ne tenteront pas encore de nous rendre une indésirable visite !... C'est hélas ! le tribut que paye aux invasions notre pays vosgien !

Misère Vosgienne

Si l'indigence dans laquelle nous vivions jadis semblait ne pas nous peser, c'est que nous avions autour de nous l'exemple de misères telles que notre sort nous paraissait alors des plus enviables.

Les maisons, comme les individus et les familles ont un destin. Ce qui s'est passé pour celles de notre humble hameau en est un exemple. Toutes, à l'origine, ont été de pauvres cabanes bâties, souvent en dépit des lois, sur un lopin de communal qu'arrosait une source. Ainsi, au flanc dos monts, se sont élevées ces modestes habitations qui donnent au paysage une originalité particulière. Quand la chance favorisait le prolétaire, il s'empressait d'agrandir et même d'embellir sa première installation : la chaux et la pierre remplaçaient la terre glaise et les *dosseaux* ; la tuile, les essandres ; souvent même un étage s'ajoutait au rez-de-chaussée qui, à l'origine constituait toute l'habitation. Un à un les lopins, acquis à force de travail et d'économie, s'ajoutaient au domaine primitif : la cabane devenait une ferme. Pendant ce temps, quel était le sort des logis où la misère continuait à habiter ? Manquant d'entretien, ils présentaient bientôt un aspect lamentable, les murs en surplomb s'étaient de longues perches et le vent à chaque saison emportait un morceau du toit. Il devenait à ce point inhospitalier ou la situation des hôtes devenait tellement précaire qu'il fallait vendre et abandonner la mesure. Le voisin plus favorisé achetait pour s'agrandir et la baraque était rasée. Il en est pour les maisons comme pour les êtres animés : les gros mangent les petits. C'est pourquoi le jour prochain verra disparaître tous ces logis suant la misère, ces verrues qui, à l'origine, caractérisaient nos hameaux. On n'y verra plus que les maisons propres et confortables de ceux qui ont pu s'y maintenir. Les déshérités et les vaincus, aspirés par la ville, seront allés grossir le troupeau qui s'entasse dans les cités où la grande industrie gîte ses esclaves.

Il existait ainsi près de chez nous deux cabanes qui, depuis, selon la loi énoncée ci-dessus, s'en sont allées en ruines. L'une était habitée par un ménage de pauvres gens : Tintin, Madelon sa femme et Marie leur fille. Dans l'autre, habitait Bakawé, un vieux garçon ivrogne, farceur, cynique et incorrigible, mais rude travailleur et obligeant à ses heures.

Tintin, d'une famille autrefois à l'aise et considérée, était un petit homme boiteux et râpé. Bonne pâte, peu d'énergie, d'intelligence sans être cependant dépourvu de cet esprit caustique particulier aux anciens de chez nous. La Madelon était une grande déhanchée, borgne et maigre, sans méchanceté, mais que la misère avait rendue hargneuse, Marie était déjà, à douze ans, une de ces filles solides et bien plantées, fleurs des logis sordides et qu'on est étonné d'y rencontrer.

Malgré le plaisir que Bakawé éprouvait à exciter l'humeur acrimonieuse de Madelon et à jouer toutes sortes de tours à Tintin, tout ce petit monde, dont notre maison était le centre, vivait eu assez bonne harmonie. L'été durant, Tintin et Madelon grattaient leurs vrattes pour en tirer la maigre provision de pommes de terre et quelques gerbes de seigle qui les faisaient vivre plutôt mal que bien. L'hiver Tintin devenait *cherpignon* et fabriquait des *cherpagnes* pour le quartier. Une vache efflanquée donnait, pendant cinq mois de l'année, assez de lait pour permettre non d'engraisser, mais de mettre en chair un cochon. La vente de celui-ci et celle du veau, devait suffire pour couvrir toutes les dépenses du ménage. Tintin n'ayant point d'habit convenable ne connaissait ni fêtes ni dimanches. Madelon, à certains jours et pour *sortir* la petite, quittait sa cotte crasseuse et son justaucorps ciré pour arborer une robe rouge qui la faisait ressembler à un cardinal de pacotille. Cette exhibition avait le don de mettre Bakawé en verve, et railleries salées se croisant avec des répliques également salées, mettaient en joie tout le quartier.

Or, une année de rude hiver la déveine, un guignon noir s'abattit sur le pauvre logis. Le cochon dont la rang était devant la porte, fut trouvé gelé un matin ; la vache qui avait jeté son veau, eut une mammite à la suite de laquelle elle perdit la moitié du pis et fut sevrée pour une année. Enfin, dans son poêle sans feu, la Madelon contracta un rhume opiniâtre qui la força à s'aliter. Point de médecin, point de médicaments qu'on ne pourrait payer ; cela passera comme c'est venu. Mais cela ne se passa pas et un soir, ainsi que s'éteint une lampe dont la dernière goutte d'huile est usée, la pauvre femme trépassa.

Les voisines la lavèrent, la peignirent et la vêtirent de la robe rouge. Mais quand on chercha vainement des bas pour la chausser, Tintin interrogé avoua qu'elle n'en avait plus. Et se tournant vers sa

filles : « Déchausse-toi ! » dit-il. Alors une pitié profonde fit fondre le cœur des assistants « N. de D. ! » cria Bakawé avec un sanglot, est-il possible de voir chose pareille ! » Inutile de dire qu'on obligea la petite à remettre ses bas et qu'une voisine compatissante fournit tout ce qui était nécessaire pour achever la toilette de la morte.

Depuis là des jours ont coulé. Après Madelon, Tintin est mort, Marie les a rejoints ; de leur pauvre foyer il n'existe plus trace ; de ces humbles, quand je ne serai plus, ne restera que ce souvenir que j'ai voulu confier à ces pages après l'avoir porté en mon cœur pendant cinquante ans.

L'Orage

Il fait froid dehors ; les vents sont déchaînés. Le soir venu, le besoin instinctif vous saisit de chercher un coin chaud pour s'y pelotonner et dormir. Mais malgré le lit confortable où l'on s'étend, la nostalgie vous visite d'un abri plus généreux en douce quiétude. Et l'on se prend à rêver au nid heureux d'où l'on est sorti, et où, en de telles heures, le cœur aussi bien que les membres se réchauffait.

C'était là-haut, au flanc de la montagne, où s'égrènent aujourd'hui les fermes prospères. Le hameau, alors en plein développement, avait encore cet aspect agreste qu'il a perdu si vite. De ci, de là par la côte, derrière les *murgers*, des chaumières à peine crépies dressaient timidement la tête.

Le vent était l'ennemi contre lequel chacune de son mieux se défendait. La nôtre, en avant sur un éperon, était la plus exposée. Et on eût dit qu'à chacun de ses débordements, la tempête se fût donné comme mission spéciale de l'ébranler et de la pousser à la vallée. Mais la maison avec ses murs massifs, présentait, ainsi qu'un taureau acculé au ravin, son front puissant à l'ouragan rageur. Pendant que celui-ci, avec des rugissements qui tenaient du cri du porc et du grincement des essieux, s'appuyait de toutes ses forces à l'obstacle, le toit, sous l'essandre où crépitait la mitraille de l'averse ou de la grêle, craquait dans toutes ses membrures, mais tenait bon.

Dans les accalmies on entendait au loin comme un roulement de chars : c'était l'ouragan qui accourait pour une nouvelle ruée. Puis le bosquet voisin pliait le dos ; les sapins affolés relevaient et secouaient désespérément leur chevelure ; sur leur nappe agitée courait comme un bruissement de torrent déchaîné ; les chênes et noyers arc-boutaient et tendaient en avant leurs bras noueux ; les herbes des *fourrières* et les genêts des friches se couchaient comme au passage d'un faucheur monstrueux ; seule, la maison placide ne bougeait pas.

Les êtres qu'elle abritait, confiants dans sa vigueur et sa fidélité, écoutaient paisibles, le ruissellement des flots et le grondement des démons de l'air. La nuit, notre bien-être, à nous, petits, dans nos lits de paille, sous nos hautes couettes, se renforçait de la sensation d'être, comme des marins en leur hamac, bercés par la tempête.

Il ne se manifestait quelque inquiétude dans la demeure qu'aux moments où le tonnerre mêlait sa voix de basse à ce concert diabolique. En effet, la foudre, fléau des hauts sommets, trop souvent sur son passage frappait les toits qui s'y étageaient. Alors, dans la nuit que déchirait la lame de feu, notre modeste chambre s'illuminait tout à coup comme fait le jour dans un cillement de paupière. Puis un ébranlement sourd ou un craquement formidable et bref, secouait le logis. Nous nous cachions la tête pour échapper au cauchemar, et, dans l'étable proche, les bêtes bramaient d'effroi. Alors le dieu tutélaire de la maison, le père, se levait prêt à tout événement. À sa voix les animaux se rassuraient. Avec sa lanterne, il montait ensuite vers nous, et, pendant que nous faisons semblant de dormir, il nous jetait un regard plein de chaude sollicitude et s'en allait sans bruit comme il était venu. Et si nos cœurs battaient alors, ce n'était plus de crainte, mais d'une douce tendresse filiale.

Malgré notre pauvreté, comme nous étions heureux et comme nous aimions chez nous ! C'est pourquoi, au seuil de la vieillesse, je sens encore aux soirs d'orage, la nostalgie du toit rustique que heurtaient les vents, du nid paisible et quiet d'où nous sommes partis.

Une noce au village

Il y a quelque quarante ans, par un beau jour ensoleillé de mai, la Mélie convolait, c'était grand émoi dans le village !

En élans débridés, en envolées joyeuses, les cloches du vieux moustier répandaient leurs ondes et la vallée s'emplissait et débordait de leur bruyante harmonie.

De temps à autre une décharge d'artillerie couvrait la voix du bronze, s'étendant comme une vague en larges nappes, frappait les monts d'alentour et allait mourir en échos de loin en loin amortis.

Et ces bruits familiers à l'aide desquels depuis des siècles, la robuste gaité du peuple vosgien se manifestait prêtaient tout leur prestige aux antiques symboles. Hommage à la vertu grandie à l'ombre des vieux foyers, à la pureté gardée pour s'offrir blanche sur l'autel de l'hyménée, réparation donnée aux obscurs dévouements et aux privations consenties par la jeunesse pour l'amour des siens, chant d'espérance de la race, naïve manifestation de sa croyance en son immortelle destinée : c'était tout cela que contenait la vibrante symphonie qui imposait jusqu'au fond des demeures un silence plein de pensée. Et voilà pourquoi les simples qui l'écoutaient sentaient passer en leurs cheveux le souffle des grandes émotions et se penchaient attentifs sur la voie que devait suivre un blanc cortège.

Au bras d'un vieillard s'avancait la Mélie heureuse épousée. C'était une modeste fille des champs grandie sous l'aile maternelle, qui n'avait jamais connu que les humbles travaux et les joies étroites du foyer, et pour qui ce jour unique résumerait tout ce que la vie peut contenir de bonheur et d'espérance.

Dans cette toilette immaculée dont la Mélie a rêvé si longtemps en secret et sans laquelle aucune paysanne, si pauvre fût-elle, ne veut aujourd'hui se marier mais qui, à cette époque, constituait une exception luxueuse que seules les riches héritières pouvaient se permettre, toute sa beauté robuste, et jusque-là discrète, se révélait comme celle d'une fleur au soleil. Ses mains rougies par les rudes besognes étaient gantées de blanc et ses pieds, d'ordinaire si libres en ses sabots, étaient emprisonnés dans des mules de satin. Et, dans ses cheveux rebelles contenus par un diadème, se piquait fièrement la fleur d'oranger. Le papillon était

sorti de sa chrysalide, et, devant cette transformation où avec un peu de bonne volonté on pouvait découvrir prétention et vanité, nul pourtant ne songeait à rire. Le respect attendri qu'imposait cette jeune fille parée comme la victime pour le sacrifice s'imposait aux cœurs les moins sensibles.

Gauche en cet attirail auquel elle n'était point habituée, n'ayant jamais eu l'occasion de faire toilette, mais rayonnante de contentement intérieur, elle s'avancait comme une reine au milieu de sa cour. Reine elle l'était vraiment en ce lieu. Sa mère et ses sœurs s'était affairées à la parer : autour d'elle des jeunes gens s'étaient empressés, toute la famille était réunie pour lui faire fête, et tous ceux qui tenaient une place en son cœur, de près ou de loin, étaient accourus pour assister à son triomphe, car, à cette époque les noces rassemblaient des légions de convives !...

C'est pour elle qu'en cette maison, cœur de son humble village, un personnage important ceint de soie tricolore, a lu un grimoire qu'elle a écouté sans comprendre, car à cette époque le code restait obscur pour les jeunes filles, lui a posé une solennelle question à laquelle elle a répondu comme dans un rêve et l'a fait signer de sa main malhabile, car elle savait tout juste écrire, au livre de la loi.

C'est pour la voir passer que le long du chemin toutes les commères du village émues et impatientes se pressent avec leurs marmots dans les jupes et que ses compagnes, un tantinet jalouses, lèvent leurs yeux pleins de rêve et d'admiration.

C'est pour elle aussi que les cloches chantaient dans le vieux clocher, et que le bruit de la poudre ébranlait les monts et que l'humble église avait allumé tous ses cierges, et que cette symphonie discordante et nasillarde des deux musiciens du village avait, en tête du cortège, répandu ses harmonies.

Et voici que dans cette église où, paroissienne effacée, elle s'était glissée discrètement, pour la fêter l'orgue avait résonné, les chants avaient éclaté. Puis le prêtre en grand appareil, en avait appelé aux dieux pour rendre éternelle cette félicité d'un jour et, en les consacrant, avait donné aux accords conclus l'intangibilité des décrets divins.

Maintenant qu'elle s'en allait rougissante au bras de l'écu de son cœur, qu'elle attendait tremblante d'être initiée aux mystères de la vie, peu lui importait que ce jour finisse. Ne lui avait-il pas procuré

l'enivrement d'une victoire, la récompense de sa vertu et l'espérance de voir se réaliser les rêves modestes des jeunes filles d'alors, rêves qui avaient ensoleillé sa jeunesse obscure et laborieuse. Demain son front sera découronné et ce charme mystérieux que l'on accorde à la jeune fille aura disparu. N'importe.

Les cloches joyeuses sonnaient, un nouveau foyer était fondé, une goutte de l'huile la plus pure était tombée dans la lampe où s'alimente la flamme humaine et la terre de France ne manquerait pas de bras pour la féconder ; tout portait à croire qu'en ce foyer allaient s'irradier en longs bonheurs les espoirs que les jeunes mariés avaient bercés. Le temps passera. Puisse l'épouse, reprise par les dures nécessités de sa condition, les charges accablantes de la maternité, les désillusions qui parfois lui viendront du compagnon de sa destinée, ne point lui faire trop souvent donner un souvenir amer à cette journée où elle fut reine, à cette oasis dans son désert ! Puissiez-vous, cloches pieuses, ne jamais vous réveiller pour pleurer sur un berceau !

Repas de Funérailles

Le Sébastien vient de subir le sort commun. Dans la tour du vieux moustier, la cloche achève de pleurer sur celui que la terre va reprendre, et, dans le proche cimetière, se perçoit déjà le bruit sourd des cailloux croulant sur une bière. La plupart de ceux qui l'ont conduit jusque là, sont heureux de se débarrasser d'une tristesse de commande et sentent mieux, ayant hantée la mort, combien la vie est bonne. À part soi, chacun se réjouit en pensant : « Ce n'est pas encore mon tour ! » En outre, la perspective des félicités que promet le repas des funérailles est bien faite pour rasséréner les âmes les plus chagrines.

Mais il importe d'abord de se faire inviter. C'est donc autour du Thanase, chargé, pour la circonstance, de rassembler le ban et l'arrière ban des parents et connaissances du défunt, un empressement de gens qui, avec une feinte indifférence, s'excitent à parler haut pour attirer sur eux l'attention. Chaque invité se croit d'abord tenu de refuser et n'accepte qu'après les cérémonies protocolaires. Mais une fois dans la salle du débit où ont lieu les agapes, les élus ont des tressaillements heureux en contemplant le régiment *d'anglaises* et pièces de résistance promises au sacrifice. Chacun se prépare à faire honneur à un frichti d'autant meilleur qu'il ne coûtera rien. On se met à l'aise : les femmes se débarrassent de leurs voiles de deuil et les gibus antiques et hirsutes des vieux avec les chapeaux à la mode des jeunes se suspendent aux murs ou s'entassent derrière les glaces.

Quand enfin paraît la Norine, la veuve, qui vient de « régler avec M. le Curé », le vin blanc a préparé les voies et tous les convives sont à leur poste de combat. Dès l'abord, le silence relatif qui, vu les circonstances, paraît de rigueur, n'est guère troublé que par les cuillers raclant les assiettes et le cliquetis des verres qu'on heurte à chaque rasade. Mais peu à peu, sous la magique influence qu'exercent sur les cœurs et les esprits les fumets des viandes et les fumées du vin, le ton des conversations s'élève et se fond dans un brouhaha qui va crescendo. Les langues gardent d'abord quelque retenue, mais l'ivresse insidieuse libère bientôt le naturel de sa contrainte, et la malice villageoise rude, mais joviale et bon enfant, se donne libre cours. Il y a alors des accalmies dans le tumulte, pendant lesquelles les hommes, la mine affriandée, et les femmes,

avec un air faussement effarouché, écoutent conter quelque gauloiserie saluée, à la fin, par un large éclat de rire.

Au café, et surtout au *gloria*, dans le brouillard des pipes et la béatitude des heureuses digestions, une propension à l'attendrissement se manifeste cependant dans l'assemblée. Le vague que les dames ont dans l'âme se traduit par quelques larmes à l'adresse de ce pauvre Sébastien. Chez les hommes, la reconnaissance du ventre prime plutôt par l'intérêt qu'ils se découvrent pour la veuve et les conseils qu'ils lui prodiguent. Sans doute, c'est un malheur d'avoir perdu un si bon mari, mais on ne vit pas avec les morts ; il faut savoir se faire une raison. Et quand on a un tel *butin* en *gouvernation*, le plus simple, pour y suffire, c'est de se remarier. Avec un bien aussi *conséquent* et un *tempérament* à ce point agréable, la Norine ne manquera pas d'amateurs. On en cite dont « ça ferait l'affaire » et qui seraient heureux de chausser les sabots du mort. On hasarde même quelques plaisanteries plus ou moins lourdes dont tels discours s'assaisonnent ordinairement. Est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer la rougeur qui colore le visage de la Norine et qui, bien qu'elle reste hermétique et muette, fait supposer qu'elle n'en pense pas moins ?

Enfin, après force *benians*, compliments, promesse de se revoir, la dislocation a lieu. Dans la nuit qui tombe, des couples ébriolés s'éloignent en chancelant. Puis au loin, dans la campagne silencieuse, quelques brides de refrain s'élèvent, d'une voix chevrotante, vers le ciel étoilé. Et là-haut, dans le vieux cimetière, le Sébastien, qui a cessé d'intéresser âme qui vive, prend sa garde pour l'éternité.

La Mère Gilbert

Robécourt ! De toutes les localités dans lesquelles ma vie vagabonde m'a conduit, il n'en est point dont j'aie gardé un meilleur souvenir. Est-ce parce que j'y suis resté trop peu de temps pour découvrir les inconvénients du milieu ? est-ce à cause des déboires que m'a valus mon passage dans d'autres centres moins hospitaliers ? Je pourrais le croire si je n'avais d'autres raisons tirées d'un examen plus approfondi des choses et des êtres et qui m'ont rendu ce coin de terre si sympathique.

Ne cherchez point ce nom dans la carte des centres fameux. C'est un village, un tout petit village caché dans les replis de ce pays de collines qu'on nomme le Bassigny et qui sépare la verte Lorraine de l'aride Champagne. Point de chemin de fer, point de grande voie pour le traverser et cette situation même n'a pas peu contribué à lui conserver ce cachet ancien que se plaisent à rechercher ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans les transformations architecturales amenées par le progrès. Ne croyez point cependant que ce caractère particulier se traduise par l'air minable qu'ont pris ces pauvres hameaux de la plaine d'où la vie se retire peu à peu. Non point : les rues larges et propres, le long desquelles s'alignent les fermes profondes et les logis cossus témoignent chez les générations qui s'y sont succédé du souci de leur bien-être et du renom d'hospitalité et de bon goût dont se targuent à bon droit les gens de Robécourt. Placé dans la boucle que fait le Mouzon avant de s'engager dans l'étroite vallée qui le conduit à la Meuse, le village est abrité des vents du Nord par les bois profonds qui couronnent de ce côté les derniers contreforts des Faucilles. De vertes prairies et des bosquets le ceignent et dans les eaux lentes se mirent des vergers opulents. Faut-il s'étonner qu'ayant découvert ce coin fortuné, attirés d'ailleurs par l'aménité des habitants, des bourgeois rentés y aient établi leur résidence de prédilection et contribué ainsi à accentuer ce cachet de distinction qui frappe l'étranger ?

Mais l'originalité de ce village réside surtout ailleurs. Presque seul en France, il fond des cloches pour le monde entier. Cette industrie qui, autrefois, s'étendait sur tout le Bassigny et dont les maîtres portaient au loin la renommée s'est toute concentrée en effet à Robécourt. Aussi quand la voix du bronze descend du haut des tours, son charme se double-t-il pour moi de l'agréable souvenir

du modeste village où ses savantes harmonies furent accordées. Je ne céderai pas à la tentation de commettre un calembour facile en rapprochant cette harmonie de celle qui règne entre les habitants. Car j'ai rarement vu, en effet, un coin de terre où le heurt inévitable des opinions et des idées divise moins les citoyens, où la tolérance est entrée à ce point dans les mœurs. Et ce résultat, je l'attribue encore à une situation certainement unique : Robécourt, pour sa population de moins de 300 habitants, possède une bibliothèque municipale de 2.000 volumes dont le fonds sans cesse renouvelé, comprend la plupart des nouveautés qui paraissent en librairie, une bibliothèque où le lecteur trouve en outre des publications périodiques propres à satisfaire tous les goûts. Et ces ouvrages divers reflètent toutes les opinions. Celui qui veut se documenter sur une question a ainsi tous les matériaux sous la main. Aussi tout le monde lit ; l'instruction est en honneur, et ces habitudes, jointes à l'esprit pondéré qui caractérise l'habitant des montagnes, ont donné aux mœurs une douceur qu'on rencontre rarement ailleurs. Sans doute, cette institution n'est pas due à l'initiative d'un conseil municipal amateur de progrès. Elle fut fondée et dotée généreusement par un riche proscrit, M. Berthereau qui, ayant trouvé un refuge discret dans cette commune, tint à lui témoigner ainsi sa reconnaissance. Mais il n'en faut pas moins louer les municipalités successives d'avoir su respecter les intentions du fondateur en résistant à certaines tentatives faites, surtout au début, pour détourner l'aubaine vers un but qui était loin de répondre à celui que visait l'auteur.

Que de bon temps passé dans cette bibliothèque de Robécourt lorsque j'avais le plaisir d'en être bibliothécaire ! Les bonnes gens qui la fréquentaient m'intéressaient tous d'ailleurs par les remarques et les réflexions que leur inspiraient leurs lectures. Et je ne me rappelle jamais sans émotion mes conversations avec la mère Gilbert, une bonne vieille, pauvre et délaissée, qui remplissait les fonctions de balayeuse. À voir le soin qu'elle prenait de sa personne et de sa tenue, à l'entendre disserter sur le roman à la mode, vous n'eussiez jamais pu croire à quelles privations elle était obligée de s'astreindre pour parvenir à exister. Dans la journée, quand ses occupations et ses chèvres lui laissaient un instant, elle lisait ; elle aurait lu toute la nuit si le pétrole n'avait pas coûté si cher. De ce commerce assidu avec les auteurs, elle avait gagné une tournure d'esprit et une affectation de langage devenue naturelle mais qui

détonnait néanmoins avec l'allure de la personne. Si on n'avait pas la cruauté de s'en moquer, c'est que c'était par ailleurs la créature la meilleure et la plus naïve qui fut au monde. Le champ de ses préférences en littérature était assez réduit ; il commençait à Zénaïde Fleuriot pour finir à George Sand. Elle faisait sa délectation de tous ces romans où l'amour délicat et tendre se présente avec tant de séduction qu'il dissimule l'instinct brutal de la passion. Les productions vitrioliques qui font aujourd'hui les délices de nos snobs et de nos hystériques ne lui causaient que dégoût.

Sa vie, sa pauvre vie, s'était écoulée dans l'attente indéfinie, dans l'espérance jamais rebutée de goûter un jour à ces amours mignardes telles qu'on les décrit dans ses livres de prédilection. Mariée à un rustre, par ailleurs brave homme, elle avait vécu pendant trente cinq ans sans parvenir à faire passer dans l'âme fruste de son mari cette mièvrerie sentimentale dont la sienne était pleine. Rentrant de sa journée de cantonnier il n'avait jamais cherché auprès de sa femme que la satisfaction rapide et impérieuse d'un appétit viril qui ne s'embarrassait point des bagatelles de la porte et ne savait jamais récompenser par une caresse la passivité obéissante et résignée de l'épouser. Une honnêteté scrupuleuse avait toujours empêché celle-ci de nourrir l'idée qu'elle pouvait peut-être trouver ailleurs l'aliment délicat que réclamait sa nature ; l'adultère n'entre point dans la manière dont ses auteurs favoris dénouent les situations critiques. N'ayant pas d'enfants et ne pouvant trouver dans l'amour maternel un exutoire à ce besoin d'aimer qui tyrannisait son cœur, elle continuait à lire, se créant ainsi aux marges de son existence vulgaire une sorte de vie idéale pleine d'effusion où elle se complaisait. La terre avare était dure à ses pieds, le pain, pénible à gagner, avait meurtri ses mains, mais son ciel restait bleu.

Quand, sans phrases vaines, comme il avait vécu le rude compagnon de sa pâle jeunesse et de son inféconde maturité, s'en fut allé pour jamais, rien ne pouvait plus, vers une autre voie, aiguiller son destin. Elle avait soixante ans et, s'il lui avait pris fantaisie de consulter son miroir, une constatation pénible se fût imposée. Un goitre lui était venu qui déformait sa gorge et, dans sa face ridée, les yeux seuls, limpides et profonds, restaient beaux. Il ne semble pas qu'elle ait cherché alors à donner à son rêve l'élément qu'il réclamait depuis si longtemps. Elle le trompa en lisant ; cette flamme qu'elle entretenait devait toujours brûler dans le vide ; cette affamée d'amour ne devait jamais goûter au fruit sacré. Mais au seuil

de la vieillesse elle avait gardé ses illusions et malgré sa dure et vulgaire expérience du mariage c'est avec des pudeurs de communiantes qu'elle me conta sa vie.

Ce fut un soir, en déplaçant la poussière d'une salle de classe qu'emplissaient des relents de remugle que mise en confiance, elle laissa échapper son secret. Comme si elle parlait d'une étrangère, la voix était restée égale, sans plainte et sans acrimonie et c'est du même ton qu'elle conclut : « Gilbert ne m'a jamais comprise ! »

Le cœur ému, je contemple la pauvre vieille remuant au milieu des poussières tombées des pas des enfants, les poussières du passé. Nous nous sommes tus, son front penché, son geste machinal disent la contention de l'esprit repris par sa chimère. Et je me dis tout bas : « Pauvre mère Gilbert, vous qui n'avez jamais, dans tout votre entourage cherché un confident, quel instinct vous a fait, devant un étranger, ouvrir, ainsi qu'un livre, votre âme si longtemps fermée. Avez-vous pressenti combien nos destinées sont sœurs ? Moi aussi j'ai passé poursuivant un rêve et parmi tous ceux que j'ai coudoyés dans la vie, nul non plus ne m'a compris !

Le Bacu

Épinal et Rambervillers marquent la limite entre la Montagne, domaine du sapin, et la Plaine où dominant, sur les hauteurs, le hêtre et le chêne. Car si un nom fut usurpé, c'est bien celui de plaine donné à ce pays. Coupé de vallées, couvert de plissements, qui partagent la contrée entre quatre bassins dont les eaux s'écoulent vers trois mers, c'est plutôt avec des reliefs plus accentués, la continuation vers le sud du plateau lorrain. Et sur ces collines aux flancs parfois abrupts, sur ces plateaux, s'étendent à l'infini les futaies somptueuses sous lesquelles s'abritent les taillis profonds. De Bulgnéville à Lamarche notamment, on peut marcher une journée entière sans sortir du bois. À travers les méandres de cette forêt touffue l'étranger vainement chercherait à se reconnaître.

C'est pourquoi aux époques troubles de brigandage et de guerre les populations voisines y cherchèrent toujours un refuge. Depuis les partisans lorrains dont le rendez-vous était au pied du chêne fameux qui porte leur nom, et qui partaient de là pour tomber sur les Français bloquant La Mothe, jusqu'aux francs-tireurs du camp de la Délivrance qui, en 1870, firent sauter le pont de Fontenoy et jusqu'à la fin de la guerre gardèrent inviolé ce coin de territoire, la forêt du Creuchot a servi d'asile aux derniers défenseurs des causes désespérées.

C'est dans cette forêt, mais à une époque plus calme, que nous voulons conduire le lecteur. Ce territoire boisé, partagé entre les communes environnantes, est divisé en coupes séparées par des tailles ou tranchées. Tous les ans, à l'automne et pendant l'hiver, l'une de ces parties est exploitée, pour fournir leur bois de chauffage aux habitants.

Donc cette année-là, au fond d'une combe forestière qu'animait le bruit des eaux, les bûcherons de Chatibois se hâtaient de mettre en état de réception les produits de la coupe affouagère. Comme l'ouvrage était avancé, le sol rasé se découpait dans l'immense étendue de la forêt. Sur l'espace ainsi dégagé, où ne restaient debout que les maigres baliveaux destinés à reconstituer la futaie, les grands chênes étaient couchés ainsi que des lutteurs vaincus, les bûches et les quartiers formaient des rôles bien alignés et des amoncellements de fagots s'élevaient de distance en distance.

Plus loin, et tout autour du chantier, les bois rameux levaient vers le ciel pâle leurs sommets hérissés qui commençaient à rougir sous la montée des sèves.

L'hiver avait été long et rigoureux et les travaux de la coupe en avaient été ralentis et attardés. Maintenant que le temps était venu de délivrer l'affouage, chaque ouvrier s'activait à mettre en ordre et à terminer son *ordon*. Les uns avec le passe-partout débitaient les troncs ; d'autres fendaient les billes ou émondaient les cimes ; d'autres encore débitaient les branches, les entassaient sur la chèvre, puis, les ayant serrées, les liaient aux deux bouts avec du fil de fer ou des harts de chêne.

Seul, au bout de la coupe, un vieillard, à genoux au pied d'un chêne encore debout, continuait à le frapper de sa lourde cognée. À chaque coup, de larges copeaux volaient au loin, pendant que répondant à l'ahan de l'ouvrier, une sorte de gémissement semblait sortir du tronc et se répercutait en frisson dans la chevelure de l'arbre. De temps à autre le vieux bûcheron s'arrêtait, essuyait la sueur en passant sa manche sur son front ; puis, d'un air de plus en plus las, il reprenait son travail. C'est que, depuis soixante ans qu'il abattait des chênes, le père Gékot commençait ressentir durement les atteintes de l'âge. En vain se raidissait-il : la hache devenait singulièrement lourde à ses vieux bras. Ce soir surtout, en constatant que, malgré ses efforts, son *ordon* seul restait encore debout. L'arbre semblait animé comme d'une volonté de maintenir sous l'attaque du fer, bien déployé dans le ciel profond, l'immense parasol dont il couvrait, depuis un siècle, la terre nourricière. Ces deux vieillesses s'affrontaient. Mais tandis que l'âge diminuait chez l'homme la force d'attaque, il fortifiait d'autant la résistance que l'arbre lui opposait. Cependant, si longue que fût la lutte, le résultat n'était pas douteux. Dans un dernier effort le vieillard a précipité ses coups, et, soudain, un craquement dont l'arbre tressaille dans toutes ses fibres, se prolonge en arrachement. Il se penche lentement comme s'il cherchait un appui ; puis tout à coup, balayant le ciel de sa cime immense et broussailleuse, il s'abat avec fracas. Le sol de la forêt tremble ; les bras noueux du colosse labourent la terre ; ses branches écrasées par le choc, se relèvent en cinglant l'air ; un spasme étrange semble courir dans tout le corps de l'arbre, puis tout s'apaise.

Le vieux coupeur de chêne s'est relevé péniblement et contemple le géant étendu. L'habitude chez lui n'a pas émoussé ce sentiment fait de vague pitié et d'orgueil que procure au bûcheron la chute d'un de ces vétérans de la forêt au milieu desquels il vit et auxquels il n'est pas loin de prêter une âme et une pensée.

Ses voisins accourus jettent sur l'arbre des regards admiratifs. « Père Gékot, en voilà un qui vous a donné bien du mal ; mais c'est de *la belle ouvrage*. — Ah ! On peut le dire ! » C'est toute la réponse du vieux qui, maintenant écroulé sur l'écorce rugueuse, sent une fatigue immense l'envahir. Oui, c'est de *la belle ouvrage*, car-nul ne sait mieux que le père Gékot couper l'arbre au ras du sol pour laisser le moins possible du meilleur bois sur la souche. Tout le monde peut abattre un arbre, mais seul un vrai bûcheron possède cette maîtrise.

« Vous l'ébrancherez demain, lui disent encore les camarades. Voici la nuit. Ramassez vos outils et rentrez avec nous. — Non, les jambes me font trop mal et refusent de me porter. Prévenez ma femme que, ce soir encore, je vais coucher sous le *bacu*. »

Comme ce n'était pas la première fois qu'il leur tenait ce propos, ses camarades ne s'en étonnèrent pas. Ils lui souhaitèrent donc bonne nuit et s'éloignèrent, le laissant seul dans la grande forêt. D'un œil d'envie et désolé, il les regarda partir. Ils vont rentrer au village où chacun trouvera à son foyer la soupe fumante pour retremper ses forces, et un bon lit pour délasser ses membres. Il imagine sa vieille guettant le retour des bûcherons, et, ne l'apercevant pas, rentrant tristement au logis. Tristement elle mangera avec les deux enfants qui lui sont tombés sur les bras à la mort de l'une de ses filles. Puis elle les couchera, et, après avoir préparé la *marande* que ses camarades lui apporteront demain, elle s'assoira seule aussi au coin de son feu, songeant à lui, et dépitée de la nécessité qui oblige le pauvre monde à travailler jusqu'à extinction des forces, et à coucher dans les bois comme les bêtes.

Jamais le pauvre vieux n'a ressenti comme ce soir, le désir de rentrer et de revoir les siens ; et il se demande pourquoi ces pensées l'assaillent avec une telle persistance. Jamais non plus sa misère ne lui pesa autant, et il reste là accablé, affalé sur le tronc du chêne dont l'abatage semble avoir pris ses dernières forces. Mais la nuit est tombée tout à fait ; le vent s'élève et fraîchit, et le malheureux sent des frissons lui courir dans le dos sous sa chemise trempée de

sueur. Il se relève avec effort et, à pas traînants se dirige vers la partie de la coupe où s'élève le *bacu*.

C'est une hutte misérable mussée dans un repli de terrain. Des perches appuyées à la butte, forment appentis et sont recouvertes d'un paillis. Point de fenêtre, point de porte, un trou dans le toit pour la fumée ; un fagot de brindilles ferme l'entrée. C'est le gîte où les bûcherons s'abritent de la pluie et prennent leur repas lorsque la froidure se fait trop sentir. C'est là que le vieillard, allongé sur un lit de feuilles et enveloppé d'une mince couverture, passe ses nuits, lorsque, comme ce soir, il ne se sent pas la force de regagner le village.

D'habitude, après avoir ranimé le feu qui couve toujours au milieu de la hutte, il fait cuire sous la cendre les pommes de terre qui, avec un morceau de fromage, composent tout son menu. Puis avant de s'endormir, et lorsque le temps est doux, il va s'asseoir sur la porte et tire sa vieille pipe de terre. Un bien-être relatif fait ce moment le moins triste de sa journée. Les rayons veloutés de la lune ou la lueur laiteuse qui descend des étoiles donnent à l'aspect des choses des contours indécis ; une sorte de mystère plane sous les ramures ; dans la grande forêt silencieuse et recueillie, pas un souffle ne passe. Les bruits les plus faibles que le jour étouffe, se révèlent alors avec intensité : le clair murmure de la source monte du ravin ; une bête rampante, d'un froufrou soyeux, agite les feuilles ; le grelot du rouge-gorge tremble au fond de la combe ; et le rossignol parfois, aux lisières lointaines, débite ses arpèges. L'âme fruste du prolétaire semble alors, dans ces moments, échapper à l'emprise des nécessités matérielles ; il oublie son existence misérable, et ce qui lui reste de divin se manifeste embellissant ce théâtre où sa vie se dépense en des tâches vulgaires et harassantes. Enfin le rêve, ainsi qu'un insecte qui s'élève d'un vol lumineux du sillon où il rampe, arrache un moment sa pensée aux angoisses de l'heure, aux vulgarités du présent. Et pendant que la fumée du tabac monte et s'étire on volutes bleues, le tâcheron infime oublie le monde qui, là-bas aux limites de la forêt, continue à vivre dans l'inquiétude des tâches journalières ; il oublie le pauvre foyer où son existence a tenu ; les douleurs passées, les jours sans pain, les tâches écrasantes s'estompent dans son souvenir. Il se plaît à penser que tant de liens douloureux qui le rivent à son esclavage, se sont enfin rompus, qu'il est seul désormais, que le temps arrête son cours et que l'instant de détente qu'il vit n'aura de fin jamais, jamais.

Ainsi s'écoulaient d'habitude ses soirées solitaires jusqu'au moment où sa pipe refroidie sous ses doigts lui rappelle la fuite rapide de l'heure apaisante, où il secoue, comme un souvenir de folie ou de mauvaise action, la fantaisie de son rêve, pour se glisser sous son abri de branches afin d'étendre sur son lit de feuilles mortes, ses membres où la fatigue se réveille avec la douleur.

Mais ce soir même, la lassitude mortelle qui l'étreint ne lui fait souhaiter qu'une chose en rentrant dans sa hutte : se coucher et dormir. La force lui manque pour ranimer le feu et cuire ses pommes de terre. D'ailleurs il n'a pas faim... Puis, à la fatigue, viennent tout à coup se joindre une oppression pénible, des douleurs lancinantes dans les côtes, des frissons incoercibles de tous ses membres avec des étourdissements qui le font chanceler comme un homme ivre. Maintenant, recroquevillé sur sa couche, sous sa mince couverture, il essaie vainement de se réchauffer.

Pendant qu'il souffre ainsi tout seul, le vent au dehors se met à souffler en tempête. Puis l'ouragan, avec des roulements de tonnerre, se rue dans la combe et courbe tout autour les cimes de la forêt frémissante. Enfin la pluie, en larges ondées, se déverse des nues, et la nature entière semble entrer en convulsion.

La hutte tremble et ne protège plus le malheureux qui s'y abrite. L'eau coule du toit dont le vent emporte les débris ; celle du ruisseau qui déborde, envahit le sol et monte jusqu'au lit de feuilles. Pendant ce temps, la violence du mal achève de terrasser le malade, paralyse sa raison et lui enlève toute initiative qui pourrait le sauver.

Comment d'ailleurs résister à tant de forces mauvaises conjurées ? Aussi, les yeux grands ouverts dans la ténèbre hostile, le pauvre bûcheron sent venir la mort. Il a trop souffert en sa vie pour la craindre ; mais le destin cruel n'aggrave-t-il pas encore son injustice en le faisant mourir, sans secours humain, ainsi qu'un chien perdu au fond des bois ? Mais, oubliant sa propre misère, ce qui lui reste libre en l'esprit se concentre dans la pensée de sa vieille et des deux orphelins dont il est le seul soutien. Ce qui lui reste de courage et de résignation s'effondre et, de sa poitrine oppressée, avec ses râles, s'exhale un appel désespéré vers la pauvre compagne de ses jours.

Longtemps encore dans la nuit tourmentée le malheureux se débat ainsi contre la mort dont l'étreinte, de minute en minute, se resserre. Maintenant pour le sauver, il faudrait un miracle. Et ce

miracle est-il seulement en gestation dans les forces obscures de la nature ? Il faut le croire, car tout à coup dans cette nuit qui oppresse le mourant, un rayon de lumière vient de surgir ; puis un cri que lui apporte la tempête réveille ses énergies défaillantes : « Grand-père!! » Mais non, il s'est mépris : ce qu'il croit voir et entendre n'est que l'effet du délire avant-coureur de la fin. Pourtant la voix réitère son appel ; elle se fait plus distincte et semble se rapprocher. Des bruits de pas parviennent enfin jusqu'à lui et une lueur d'espérance fait palpiter son cœur. Deux ombres enfin pénètrent dans la hutte ; une lanterne protégée du vent sous un tablier, se découvre et il reconnaît sa vieille et son petit fils qui, à travers l'obscurité et la tempête sont accourus à son appel. Quel sentiment obscur autant qu'impérieux a, par delà cette forêt tourmentée, averti la pauvre femme du danger que courait son mari, l'a fait se lever dans la nuit, réveiller l'enfant, et l'a poussée sur les sentiers ténébreux des bois ? Comment l'expliquer autrement que par une manifestation de ce sens mystérieux qui, chez quelques tempéraments d'une particulière sensibilité, se révèle comme un récepteur merveilleux de la pensée lointaine de ceux qui leur sont chers ?

Mais en ce moment, les malheureux ont d'autres soucis que de s'étonner des mystères de la télévision et de la télépathie. La pauvre femme à genoux dans la boue, couvre de son corps l'être pitoyable et haletant dont les paroles entrecoupées lui disent la souffrance. Que peut-elle pour l'apaiser ? Il faudrait le réchauffer, et ses propres vêtements dont elle se dépouille, sont chargés de pluie ; le feu que l'enfant essaie de rallumer, refuse de mordre au bois humide. Le malade dévoré de fièvre demande à boire, et elle n'a que l'eau glacée du *rapt* à lui offrir. Et, vaincue à son tour, elle s'affale sur la terre et se met à gémir.

Chez l'enfant seul, la douleur n'a pas anéanti la réflexion. C'est un garçon de neuf ans, un être de misère, pâle et chétif, mais un fils de la vieille race vosgienne, dont, avant l'âge, la rude école delà vie a mûri la raison sans porter atteinte à la délicatesse des sentiments. Puisque les secours qui peuvent sauver son grand-père ne peuvent venir que du dehors, il ira les chercher. Et, soudain résolu, il essuie ses larmes, et, avant que la grand'mère ait pu intervenir pour l'empêcher, il s'élance dans la nuit.

Il va refaire seul dans le noir cette route parcourue déjà non sans peine, avec sa grand'mère, à la lueur vacillante de la lanterne. La tempête continue à faire rage, la pluie lui cingle la figure et colle ses pauvres hardes à la peau. N'importe, à travers les amoncellements de la coupe, sur le sol glissant sous ses sabots, il avance à tâtons, cherchant dans la barrière du taillis, l'ouverture de la tranchée par laquelle il regagnera le chemin du village. Il la découvre enfin, et, dans la nuit de plus en plus noire sous les ramures pressées, il se hâte tant qu'il peut, le pauvre petit.

Son pied heurte les souches, s'enfonce aux ornières ; il tombe, se relève et repart. Enfin ses pas sonnent sur le sol ferme : c'est la route qui traverse la forêt. Mais il n'est pas encore au bout de ses peines. Les souffles profonds de l'ouragan dans la cime des chênes passent comme un roulement de tonnerre ; les rameaux qui s'entrechoquent et craquent éveillent l'idée de quelque combat de géants furieux. Parfois la vague roulant dans les sous-bois donne l'illusion d'une infernale sarabande. Ou bien, dans l'ombre mauvaise, la blancheur imprécise d'un tronc d'arbre apparaît comme un spectre menaçant ; la tension de la vue lui fait apercevoir partout des monstres qui s'agitent ; et malgré lui, remonte horribles en sa pensée, le souvenir de ces contes des *couarails*, dont le fonds s'alimente des exploits de brigands ténébreux, de sangliers féroces, de loups dévoreurs d'enfants. Ses dents claquent ; est-ce la peur ? est-ce le froid ? Il voudrait s'arrêter, se blottir en quelque creux afin d'échapper au cauchemar. Mais la pensée de son grand père agonisant la-bas-dans l'horreur de cette nuit, le redresse aussitôt et le pousse en avant.

Enfin l'obscurité se fait moins intense ; les rumeurs de la tempête changent de ton ; la pluie avec une fureur redoublée le frappe au visage : le bois est franchi. L'enfant respire et son pas s'accélère.

Voici le village ; tout est clos ; pas une lumière ; tassées dans l'ombre, sous l'orage déchaîné, les maisons dorment. L'enfant, emporté par sa généreuse témérité, n'a pas prévu ce contre-temps. Il ne peut même pas rentrer dans son logis dont sa grand'mère a oublié de lui remettre la clef. À quelle porte frapper ? Il hésite un instant ; mais une idée soudaine le décide ; c'est vers l'école qu'il se dirige.

Il était autrefois, dans chacun de ces hameaux perdus de la montagne ou de la plaine, une maison, l'école, où chacun, en cas d'embarras ou de danger, venait chercher conseil ou secours. Le maître d'école, tour à tour éducateur, conseiller des familles, arpenteur, notaire, juge de paix, faisait encore, dans les cas pressants, l'office de médecin. Depuis le progrès a changé bien des choses. Le téléphone installé dans les moindres hameaux, permet notamment de demander rapidement secours au centre voisin. Il n'empêche que nos paysans n'ont pas vu sans mécontentement et regret les instituteurs remplacés presque partout à la tête des écoles mixtes, par des institutrices. Malgré tout leur zèle, celles-ci n'auront jamais sur les populations l'ascendant d'un maître et ne peuvent le remplacer dans toutes les fonctions adventives que, bénévolement, il acceptait de remplir.

Notre jeune héros a d'ailleurs un autre motif de s'adresser à l'école. L'instituteur n'est-il pas la seule personne qui, en dehors de ses parents et dans ce pauvre village où chacun a assez de ses peines, ait témoigné de l'intérêt et de l'affection au pauvre orphelin ? Aussi est-ce à lui qu'il va comme à la seule puissance tutélaire capable de le tirer de souci.

Il frappe d'abord timidement à la porte fermée. Puis, comme rien ne bouge, ses coups se font plus lourds et plus pressants, et il s'enhardit jusqu'à appeler : « Monsieur Germain ! » Enfin une fenêtre s'ouvre dans la façade obscure et une voix se fait entendre : « Qui m'appelle ? — C'est moi, Monsieur, répond l'enfant tremblant. Je viens vous chercher. C'est pour mon grand-père qui est malade dans la coupe. — Comment, c'est toi, Pierre, à cette heure et par un temps pareil ? ... Attends, je vais t'ouvrir. »

Dans la clarté de la lampe en hâte allumée, l'enfant apparaît pitoyable. Ses longs cheveux sont collés aux tempes, sa figure est blême ; derrière lui un ruisseau coule de ses vêtements trempés. Et, en phrases hachées par des frissons, il raconte la lamentable aventure, pendant que sur ses joues pâles, les larmes longtemps contenues commencent à rouler.

La femme de l'instituteur est accourue, et, à cette vue, sa pitié éclate : « Le pauvre enfant ! les pauvres gens ! » Mais le maître n'a pas perdu de temps ; il est déjà prêt à partir : « Console-toi, petit. Je cours au village organiser les secours. Dans une demi-heure tout sera prêt. Pendant ce temps, va te changer ; puis reviens ici où

Madame Germain préparera de quoi te réchauffer — Je ne puis me changer, dit l'enfant ; je n'ai pas la clef, et puis ... je n'ai que ces vêtements-là. Mais la pluie ne me trempera pas davantage, et je veux aller avec vous. »

Les regards apitoyés de l'instituteur et ceux de sa femme se sont croisés ; ces braves gens se sont compris. « En ce cas, reprend le maître, tu prendras les vêtements de notre Paul. Ils seront peut-être un peu amples pour toi, mais à la guerre comme à la guerre. Dépêche-toi de changer de hardes, tiens-toi prêt et descends quand on t'appellera. »

Pendant que son mari est sorti, la femme s'empresse autour de l'enfant, l'habille, lui fait prendre une boisson chaude et le console. Il voudrait s'abandonner à ces bons soins, mais l'impatience le torture et son oreille anxieuse se tend aux bruits de la rue.

« Pierre, es-tu prêt ? » À cet appel il s'élançait et, sur la porte, il devine plutôt qu'il n'aperçoit un long chariot attelé. Le maire est assis sur le devant tenant les guides. Des hommes sont debout appuyés aux ridelles. L'instituteur hisse l'enfant, s'assied auprès de lui sur des bottes de paille, et le chariot aussitôt s'ébranle aux pas rapides et retentissants d'un cheval vigoureux.

Le maître d'école tient l'enfant abrité sous un pan de sa longue pèlerine. Dans le petit corps qui se colle avec confiance contre lui, des sanglots contenus font passer des frissons. Alors, ému, il se penche, et, paternellement il murmure : « Courage, petit, nous arrivons ! » Le chariot en effet a traversé le village où les lueurs timides qui tremblent derrière les vitres indiquent que la nouvelle vient de mettre les foyers en émoi. Puis c'est la campagne, puis la forêt dont les ombres épaisses mettent sur l'équipage un manteau de nuit. Les hommes, hardis bûcherons habitués cependant aux rigueurs de la vie forestière, se tiennent silencieux, impressionnés malgré eux autant par les mugissements de la tempête dans cette obscurité que par l'imprévu de l'aventure. Le conducteur a mis pied à terre et marche à la tête de son cheval. Quand le bruit d'un ruisseau prochain lui indique le voisinage de la grande tranchée, il s'arrête. L'attelage ne peut aller plus loin sans risquer de s'embourber ; le maire restera là pour le garder, pendant que les sauveteurs s'en iront vers la coupe. Hâtons-nous avec eux, à travers les obstacles, les fondrières et les borborygmes d'arriver à la hutte misérable où le vieillard agonise. Une plainte lamentable passe dans

la tempête. C'est celle de la bûcheronne qui, affalée sur le sol, essaie vainement de réchauffer celui que le froid de la mort semble déjà glacer. Un reste de connaissance flotte encore dans les yeux du malade. Ils se raniment au bruit des voix et se tournent suppliants vers ce secours providentiel qui lui arrive. Mais il essaie vainement de parler, et quelques gouttes de cordial que l'instituteur lui verse sur les lèvres, refusent de passer. La situation est angoissante. Le laisser là une heure de plus, sans ressources pour le soigner, c'est le condamner à mort. Et le transporter dans cet état et dans de telles conditions, n'est-ce pas aussi dangereux ? C'est cependant la seule chance qui reste de le sauver. Aussi, malgré tous ses risques, c'est à cette décision qu'on s'arrête.

Sur un brancard de fortune aussitôt préparé et un matelas qu'on a apporté, le moribond est étendu ; on le couvre aussi chaudement que possible ; quatre hommes vigoureux le hissent sur leurs épaules ; et en avant de nouveau à travers la forêt profonde, la nuit traîtresse, la tempête meurtrière.

Mais pressons-nous d'arriver à la dernière station de ce pénible calvaire. Contrairement aux prévisions de ses sauveteurs, le transport si accidenté du père Gékot de la coupe au village ne lui avait pas été fatal. Les cahots et les mouvements violents qui l'avaient secoué et qui, pour tout autre, eussent été mortels, semblaient, au contraire, en ramenant la circulation dans les membres, avoir décongestionné la poitrine. De tels hommes ont l'âme chevillée au corps. Les soins qui lui furent donnés toute la nuit sous la direction de l'instituteur contribuèrent en outre à écarter tout danger immédiat.

Quand le médecin du centre voisin qu'on fit venir le lendemain, apprit toutes les circonstances de ce sauvetage peu commun, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement de trouver le malade encore en vie. Se tournant alors vers le petit Pierre, qui n'avait pas quitté le chevet du vieillard, il lui dit avec émotion : « Mon enfant, réjouissez-vous, votre grand-père vivra, et cette vie c'est à votre dévouement qu'il la devra. Ou je me trompe fort, ou plus tard vous serez un homme. »

Être un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui suit inflexible la ligne du devoir, et qui, en toute circonstance, quand le bien l'exige, fait preuve de volonté, tel a été en effet le but que, dès ce jour, petit Pierre a poursuivi - car ce que je viens de vous conter a été vécu et

n'est pas du roman -. Vous étonnerai-je en vous apprenant que, conseillé et aidé par l'instituteur qui l'avait pris en affection, il est parvenu à frayer son chemin dans cette société pourtant si dure au pauvre monde ? Il est lui-même aujourd'hui instituteur dans un de ces villages perdus de la plaine vosgienne où, à son tour il essaie de mettre en pratique les exemples de son maître bien aimé et à forger les caractères des enfants de notre vieille race.

La Main d'Enfant

C'était un soir, à la fin de l'automne 1917. La nuit tombait tristement sur un village de l'arrière front. Dans la salle de la mairie, où se répercutait l'écho de la canonnade lointaine, le maire et l'instituteur-secrétaire venaient de prendre connaissance des nouvelles de la journée. Or ces nouvelles étaient loin d'être rassurantes. Aussi l'esprit absent expédiaient-ils en hâte les affaires courantes.

À ce moment, un homme entra, l'air sombre, et, jetant sur la table un objet enveloppé dans un morceau de journal, « Voilà, dit-il, ce que mes enfants ont trouvé à la cuisine en feurguenant dans un trou du mur. » Le paquet déballé, un ensemble d'osselets présentant la forme d'un squelette de petite main apparut. De vagues téguments retenaient encore ce qui paraissait être le métacarpe et les premières phalanges. Mais l'extrémité des doigts manquait. Péremptoire, l'homme dit « C'est une main d'enfant ! » Jetée dans une telle ambiance, cette parole imposa aussitôt à l'esprit l'idée d'un drame. Un infanticide, avec suppression du cadavre, avait été commis, que ces restes par hasard rendus à la lumière venaient de dénoncer. Après examen de l'objet, l'instituteur cependant manifesta quelques doutes sur sa provenance. Mais l'homme et le maire lui-même paraissaient si convaincus, l'affaire et la responsabilité à prendre étaient si graves, qu'il consentit à envisager avec eux les dispositions à prendre. Comme on ne parlait de rien moins que de prévenir immédiatement soit la gendarmerie, soit le procureur, il obtint cependant qu'au préalable des fouilles fussent faites sur les lieux afin de recueillir, s'il était possible, tous les éléments nécessaires pour justifier une plainte.

Cela apparaissait d'autant plus utile qu'on ne savait trop sur qui faire peser des soupçons.

La maison où avait eu lieu la découverte était une habitation délabrée que le propriétaire avait laissée inoccupée. Le locataire actuel, celui même qui venait de faire sa déclaration ne l'avait louée que depuis peu. Mais on se souvenait qu'elle avait été habitée quelques années avant par une veuve dont le mari avait été tué au début des hostilités.

Certes la Sophie n'était pas une perle, sa langue acérée lui avait même créé plus d'un ennemi ; mais sous le rapport des mœurs, rien jusqu'alors n'avait donné lieu à des remarques désobligeantes. Cependant au milieu des désordres inévitables que causait le séjour des troupes dans les villages de l'arrière, quand des milliers d'hommes libérés du frein moralisateur de la famille cherchaient dans la débauche l'oubli des souffrances passées et des appréhensions de l'avenir, lorsque dans ce débordement d'appétits masculins, tant de malheureuses jusque-là irréprochables et mieux défendues oublièrent leur devoir, pouvait-on assurer que la Sophie malgré son abord farouche, mais demeurée seule, n'eût pas succombé à son tour ?

N'était-il pas possible alors que, pour cacher sa faute, elle eût supprimé et enfoui dans sa cuisine le fruit de ses amours coupables ? Telle était finalement l'idée à laquelle on devait s'arrêter.

Un maçon fut donc réquisitionné, et, discrètement, nos hommes allèrent dans la nuit visiter la cuisine. On leur désigna l'endroit où avait eu lieu la découverte des ossements suspects.

C'était ce trou de muraille, voisinant la cheminée où, dans les vieilles maisons de campagne on avait pour habitude de placer la boîte à feu. Le mur s'étant disjoint, il présentait alors une crevasse assez profonde.

Mais c'est en vain qu'on explora l'anfractuosité, en vain qu'on élargit la brèche, on n'y découvrit rien. Nos gens s'en retournèrent donc, sinon désappointés, du moins aussi embarrassés sur la conduite à tenir. L'instituteur suscita alors l'idée d'attendre et de soumettre, avant toute décision, la pièce anatomique à l'examen d'un médecin.

C'est pourquoi, dès le lendemain matin, le sarde-champêtre, le mystérieux paquet en poche, prenait le chemin du chef-lieu. Mais dans l'intervalle la nouvelle avait filtré et dans la nuit même, jusque dans les fermes les plus éloignées du centre de la commune, des gens empressés l'avaient colportée. Même on n'insinuait plus, on affirmait que la Sophie était coupable. La malheureuse allait subir cette angoisse de celui que la calomnie étreint de ses filets et qui, tel le moucheron tombé dans la toile, s'empêtre d'autant plus qu'il met plus d'énergie à se dégager.

Maintenant sur la table du médecin, le garde-champêtre vient d'étaler la pièce à conviction. Le praticien ajuste ses lunettes, tâte et retourne l'objet, puis, tout-à-coup, partant d'un éclat de rire, il le saisit et le jette au feu en disant : « C'est une patte de lapin ! »

HISTOIRES VOSGIENNES

PRÉFACE

Voici quelques histoires vosgiennes dont douze sont inédites. La huitième : « La Panique », a été publiée jadis dans le journal « Le Vosgien » et la quatorzième : « L'Injure » a paru autrefois dans « Le Pays lorrain » et dans le journal « Les Hautes-Vosges agricoles ».

L'ensemble débute par « La Douleur », récit poignant où le désespoir d'un enfant de chez nous est d'autant plus émouvant que son appel déchirant est lancé en patois des Hautes-Vosges. L'attachement de l'auteur durant toute sa vie à la cause des pauvres qui souffrent, a trouvé ici un thème pathétique...

« Le Remords » est une autre histoire qui s'inspire aussi d'une teinte profonde de mélancolie, voire même de déprimante tristesse ; de l'ensemble se dégage sans doute une philosophie morale, mais à coup sûr, un tantinet pessimiste...

« La Mélancolie », le nom l'exige ! est également ombrée de grisaille. Elle nous montre la puissance éternelle et aveugle de la Nature, qui se soucie, combien peu ! des désirs et des volontés des hommes...

« Le Mensonge » étire, en son récit, les vicissitudes d'un pauvre qui, par sa volonté, s'élève et élève jusqu'à lui, une âme et un cœur qui ne semblaient pas, durant longtemps, devoir mériter un tel honneur. Après avoir paru sombrer dans la peine, le rêve, tel un beau conte prend une réalité.

« La Fatalité » fera perdre certainement à quelques lecteurs leur confiance dans la science des tireuses de cartes, à moins que certaines âmes timorées, ou par trop impressionnables, ne voient,

dans le jeu malheureux du hasard, la confirmation du pouvoir de mainte pythonisse.

« La Peur », malgré le cadre macabre dans lequel l'action prend naissance, puis se déroule, évoluant jusqu'au paroxysme, la peur nous apparaîtra un enchaînement de faits inattendus, à moins que certains, une fois de plus, n'y découvrent le doigt du Destin, avec un D majuscule !

« La Panique » s'insinue dans une ambiance de mystère et de revenants et, d'une maison gagne tout le village... Elle meurt en la révélation d'une bonne plaisanterie d'un joyeux luron !

« Une belle frousse » ne manquera pas de réveiller les foudres des paroissiens de certaines « Petites Paroisses' » ; mais pourquoi au fait se vexeraient-ils ? puisqu'après leur avoir prêté un moment des instincts sanguinaires, on les retrouve inoffensifs !

« La Tendresse » sera jugée par beaucoup une simple œuvre d'imagination et pourtant j'ai de sérieuses raisons de la croire vérité... Elle traduit une de ces manies désaxées dont peut souffrir la bête humaine, quand certain désir ou appétit n'a point connu une suffisante satisfaction... mais passons !

« La Patience » est ici un peu poussée, le lecteur voudra bien pardonner aux gens en question, de vouloir battre un record pour nous forcer à articuler le mot... sottise !

« La Mystification » est une de ces multiples farces si communes dans tout village qui se respecte, c'est-à-dire où le rire garde des droits. On s'arrange donc pour distraire tout le monde, sauf bien entendu, car ce serait un miracle ! la Victime...

« La Crédulité », bien qu'elle semble ici atteindre le summum, ne me paraît pourtant point inconvenable, ni dépasser la dose de niaiserie dont on peut bénéficier avec le consentement tacite de la Providence.

« La Foi », car le sujet gravite autour d'un Saint, et quel Saint distingué ! ne sera je l'espère, que raison de sourire de façon intelligente et supérieure pour nos voisins si toutefois ils estiment être en cause...

Quant à « L'Injure », elle est de ces robustes farces, vieilles comme la langue des hommes, et des femmes plus encore !, farces

qui font toujours rire à peu de frais, en utilisant l'ignorance ou le quiproquo...

J'ai fini la revue de ce recueil ; il ne vous reste, amis lecteurs, qu'à juger par vous-même, chaque histoire. À mon humble avis, le plus grand mérite de cet ensemble est de demeurer toujours dans le cadre régional et de fleurir bon la terre et l'humour de notre beau pays !

(6-12-48) René MATHIS

I

La Douleur

(«Popâ ! mo popâ »)

Par un jour brumeux d'arrière saison, nous avions pris, ma femme et moi, place dans un wagon de troisième du train qui, de Nancy, dessert par Saint-Dié, les hautes vallées de la Meurthe. L'esprit lourd des soucis que la vieillesse traîne à sa suite, nous n'avions d'abord prêté nulle attention aux voyageurs que le hasard nous donnait pour compagnons de voyage. Par exception, il ne se trouvait là aucun commis voyageur bonimenteur et loquace ni aucune commère dont le haut parleur semble se donner pour mission, sous prétexte de les intéresser, d'exercer la résignation des malheureux condamnés à ce fâcheux tête à tête.

Ce fait extraordinaire qu'on faisait silence autour de nous me disposa, plus que l'habituelle agitation d'un départ, à examiner avec quelque intérêt ceux dont notre arrivée avait sans doute troublé les méditations. En face, un couple de jeunes gens, des fiancés sans doute, dont notre présence bridait à peine les expansions, se serraient l'un contre l'autre, nouant leurs mains, échangeant des regards chargés de fièvre et de passion. Les cartons à chapeaux, les nombreux paquets avec adresse des magasins qui remplissaient les filets, tout révélait la préoccupation de jeunes campagnards sur le point de se mettre en ménage.

Du même côté que nous et contre la portière, une femme en deuil était assise. Elle paraissait jeune encore, mais ses traits tirés, ses yeux cernés portaient la marque d'une détresse morale profonde, tandis que son voile fripé, sa robe au noir déteint et ses souliers fatigués disaient en outre une de ces misères cachées qu'un événement inattendu tire soudain de l'ombre pour les jeter lamentables dans la crue lumière du jour.

Une petite fille de cinq à six ans, également habillée de deuil, lui faisait face. Mais les vêtements étaient propres et les chaussures neuves. Habituellement à cet âge, l'enfant qui voyage s'agite et s'intéresse à tout ce qui est nouveau pour elle. Mais notre petite voisine pâle et souffreteuse, avec cet étonnement douloureux que le

malheur met sur le visage des petits, restait bien sage et pensive dans son coin.

Le train qui avait été long à partir, venait enfin de s'ébranler. Après le lent défilé des hangars et des rames de wagons garées sur toutes les voies, le convoi s'était dégagé du noir encaissement de la gare de Nancy. Il allait s'élaner à travers la verte banlieue et longeait alors le mur au dessus duquel apparaissent les croix des hauts monuments du cimetière du Sud. À ce moment, la mère se pencha vers l'enfant, et, désignant le cimetière, lui dit quelques mots à l'oreille. La scène qui se déroula alors fut subite, violente et pénible. Comme mue par un ressort soudain détendu, la petite s'était levée, et, tendant ses faibles mains vers le funèbre enclos, elle appelait d'un ton déchirant : « Popâ ! mo popâ ! » En vain la mère sanglotant à son tour, essaie de calmer son enfant, le mur fatal est dépassé que la frêle voix continue à lancer au vent son appel désespéré : « Popâ ! mo popâ ! »

En entendant cette petite grande détresse se traduire en patois de mon pays, mon vieux cœur s'émeut et un nœud me serre la gorge. Ma femme pleure silencieusement ; en face de nous les amoureux ont détendu l'étreinte de leurs mains, et dans leur regard effrayé, une vision des possibilités que l'avenir leur réserve, a éteinte la passion.

Enfin l'enfant s'est tue. Pendant que, la poitrine encore soulevée par des soupirs pénibles, elle repose exténuée sur les genoux de sa mère, les larmes de celle-ci arrosent la petite robe noire.

Avant que la malheureuse ait pu répondre à nos questions apitoyées, les déductions tirées de la scène lamentable à laquelle nous venons d'assister, nous ont suffisamment renseignés sur le drame douloureux auquel ont participé les deux pauvres créatures.

C'est là-bas, au pays des monts bleus, dans l'un de ces hameaux suspendus à l'orée de la grande forêt. Un jeune ménage ayant pour toute fortune sa robuste santé et mettant son espérance dans le cours fécond des saisons, s'est installé dans un de ces pauvres logis qui s'apparentent si bien à la terre avare de la montagne. Pendant des années de labeur déprimant, le mari et la femme se sont exténués dans la lutte contre la mauvaise fortune et la nature ingrate. À ce régime, l'homme n'a pu résister et un mal insidieux a ruiné peu à peu sa robuste santé. Il faudrait des remèdes

du repos surtout, mais l'argent manque et le travail commande comme disent nos gens de la campagne. Et on va, on va tant qu'on peut jusqu'au jour où il faut bien se résoudre à consulter le médecin. Mais déjà les remèdes sont insuffisants ; c'est une opération qu'il faut tenter. Une opération ! comprenez-vous ce que ce seul mot représente d'appréhension, d'inconnu redoutable avec l'obligation de s'arracher à son milieu et la dépense en perspective ! Aussi on tergiverse : peut-être la guérison surviendra-t-elle sans qu'il soit nécessaire de recourir à cette extrémité. On fait donc ce qui, dans la plupart des cas, rend l'intervention chirurgicale hasardeuse sinon impossible, on attend. Quand enfin le mal apparaît à ce point menaçant qu'il n'y a plus moyen de s'en dissimuler la gravité, on se décide tout à coup. Et, par la pensée, j'assiste au départ pour la lointaine Faculté de l'époux malade. On voudrait l'accompagner, mais le voyage coûte cher et il y a longtemps que les pauvres économies du ménage ont fondu. Dans la chaumière silencieuse la femme et l'enfant attendent seules et dans l'angoisse la nouvelle qui doit leur apporter soit l'espérance, soit la douleur.

La dépêche attendue est arrivée, et c'est la mort que, brutalement elle annonce. Alors la veuve, le désespoir dans l'âme, a réuni ses dernières ressources afin de vêtir convenablement l'enfant gardant pour elle ses vêtements de pauvre, et, avec sa fille, elle a pris le train de Nancy.

Pour la malheureuse qui n'a jamais quitté son coin de montagne, la ville c'est l'inconnu.

Débarquée dans ce monde nouveau, elle obéit hébétée à ceux qui veulent bien s'intéresser à sa douleur. Et comme la pitié se mesure à la fortune, elle devra se contenter du minimum concédé par une Administration formaliste et froide. On la bouscule parce qu'elle arrive en retard pour la mise en bière de celui auquel, de si loin, elle apporte son dernier adieu et que son indigence lui interdit de ramener là-bas. Et vite, vers le coin des pauvres du vaste cimetière, ce champ des oublis définitifs, seule avec l'enfant, elle suit le pauvre cercueil. Puis vite encore, à peine la dernière prière tombée des lèvres du prêtre, la terre en pelletées pressées, comble la fosse.

Maintenant abandonnée dans ce cimetière où viennent de naufrager ses modestes rêves et ses pauvres espérances de jeunesse, elle n'a même pas le temps de s'attarder pour prier et pleurer. Le

train qui doit la ramener là-bas n'attend pas ; son calvaire gravi elle doit refaire en sens contraire son chemin de croix. Elle court et l'enfant suit hébétée, harassée, ne comprenant pas.

Maintenant le convoi est en marche, et les croix par-dessus un mur signalent aux vivants qui passent l'aboutissement inéluctable de leur course. Derrière ce mur dort pour toujours l'être aimé qu'on abandonne à la terre étrangère. Et le cœur dolent, la mère invite l'enfant à dire au père infortuné un dernier adieu. C'est alors que ce définitif abandon, la raison sommeillante de l'enfant se réveilla douloureuse et lui arracha ce cri monté du fond des entrailles : « Popâ ! mo popâ ! ». Si, à tel appel, rien ne répond, c'est que rien de nous ne survit à l'ultime épreuve.

Pauvres âmes blessées, la mère et la fille vont rester là-bas au foyer dévasté. Les durs soucis de l'existence vont accaparer leurs jours, mais la nuit, et longtemps encore, une pauvre petite voix montera lamentable du berceau : « Popâ ! mo popâ ! ». Et, dans le silence des ténèbres, les sanglots de la mère répondront seuls à l'appel angoissé de l'enfant.

II

Le Remords

Pierre Desrains venait de prendre sa retraite. Pendant toute sa carrière, passée derrière un guichet, la perspective des loisirs et des délices que devait lui procurer cet aboutissement d'une vie pénible et obscure avait été son seul soutien. Non seulement, il n'avait trouvé aucune de ces satisfactions d'ambition que le plus humble nourrit à vingt ans, mais dans son ménage même il n'avait éprouvé que des déceptions. Une femme acariâtre et geignarde lui avait fait des jours sans joie. Ses enfants avaient trompé ses espérances et payé d'ingratitude les sacrifices qu'il s'était imposés pour eux. La mise à la retraite achevait de le délivrer de toutes les obligations qui avaient pris son temps et entravé sa liberté. Si elles avaient épuisé presque toutes ses forces, il s'en découvrait encore assez pour goûter pleinement au repos.

D'ailleurs dans la joie de retourner au pays, de revoir ces lieux où son enfance s'était écoulée ne trouverait-il pas un regain de jeunesse. Car, comme bien d'autres, il obéissait à cet appel de la terre natale qui devient d'autant plus impérieux que se rapproche davantage le moment où chacun choisit sur la route qu'il a parcourue, le coin privilégié où il s'étendra pour dormir. Il revenait donc dans son village gardant l'illusion que sa longue absence n'avait pas modifié l'aspect des choses, et que la vie s'était arrêtée au point où il l'avait laissée. Pensant aux amitiés d'autrefois, aux doux témoignages d'affection qu'il avait reçus de sa famille, il se berçait de l'espoir qu'on aurait à le revoir le plaisir qu'il se promettait à lui-même.

Hélas ! que de déceptions l'attendaient. Dans la vaste forêt de ses souvenirs, le temps, comme l'ouragan sur les cimes, avait multiplié les ruines. La plupart de ceux qu'il avait connus et qu'il avait aimés étaient morts ou dispersés. Dans ceux qui étaient restés, il hésitait à reconnaître, tellement la vieillesse les avait marqués, les compagnons de sa libre jeunesse.

Et faisant un retour sur lui-même il fut bien obligé de s'avouer qu'à sa vue, les mêmes réflexions devaient troubler ceux qui s'étonnaient presque de le revoir. Les liens de l'amitié et de l'affection s'étaient depuis longtemps rompus ; on le recevait avec cette indifférence qui s'efforce d'être bienveillante et qu'on accorde à l'étranger. Étranger, il l'était plus encore pour les nouvelles générations qui, en son absence, étaient montées au jour et se montraient peu empressées de rendre sa place à ce revenant.

Le vide qui l'entourait et celui qui désolait son cœur lui firent comprendre combien était folle l'illusion qui l'avait bercé. Les chères images du passé semblaient le fuir même dans la solitude où il s'obstinait à les poursuivre. Car le paysage, l'aspect du village, les intérieurs des foyers, ce cadre qu'il leur conservait dans sa mémoire s'étaient également modifiés. La poésie dont l'imagination revêt, le plus pauvre berceau s'en était allée au souille décevant de la réalité. L'uniformité des lignes et des usages imposée par le progrès, le bien être même qui avait transformé jusqu'à la chaumière achevaient de dissiper la vision enchantée qu'il avait emportée dans son éveil, de ce coin de terre auquel il tenait par le sang et par le cœur.

Les ombres de son passé lui tiendraient donc seules compagnie dans la solitude à laquelle il se sentait condamné. Aussi

est-ce pour mieux s'y plonger que la poitrine lourde de cette désespérance connue des nostalgiques et des désespérés il se dirigeait vers le vieux cimetière du village. S'il devait rester ne fut-ce qu'un souvenir de ce qui avait été sa vie, c'était là qu'il devait le retrouver !

Penché sur la tombe où tour à tour les anciens puis les parents auxquels il devait la vie, après leur existence obscure et douloureuse, étaient venus se coucher et où ils l'attendaient, il resta longtemps absorbé. Un monde de pensées l'assiégeaient. Amour des siens, lutttes soutenues en commun, chagrins, tegrets, espoirs, enthousiasmes de son adolescence revivaient avec le souvenir des êtres aimés. Son âme, en communion intime avec les leurs, vibrail de cette émotion intense qui ne l'étreint que sur les tombes ouvertes. Et de son cœur que n'avait pas desséché la vie, des larmes montaient à ses paupières.

« Ta destinée sans joie, disaient leurs voix, fut semblable aux nôtres. Penchés jusqu'à la mort sur une glèbe indigente nous n'avons connu le repos que dans la mort. Or nous ne nous sommes pas plaints ! A notre exemple tu as rempli, dans le travail et la douleur, tous les devoirs que t'imposait la vie et tu n'as plus que souffrance à en espérer. Ces considérations t'aideront à la quitter sans regret. Ne laisse donc pas ton esprit s'égarer par le souci d'une pâle résurrection de ce qui fut. Du jour où tu as cessé de travailler tu as déjà cessé de vivre. Ton passé depuis longtemps est avec ceux qui sont descendus dans la tombe. Accepte ton sort avec résignation en pensant que, plus heureux que nous, il t'est accordé quelques jours pour vivre de souvenirs ! ».

Pierre, encore ému, mais maintenant rasséréiné, s'en allait lentement à travers le cimetière, cherchant les tombes de ceux qu'il avait connus, étonné de se retrouver vivant au milieu de tant d'autres dont il avait partagé les débuts et que la mort avait pris. Quelle force à certains jours dirige nos pas ? Derrière ce que nous appelons hasard, n'y a-t-il pas une divinité agissant dans le mystère sur les ressorts cachés qui commandent aux événements dont le jeu, à point marqué nous surprend par sa précision ? À ces questions troublantes, il allait être donné à Pierre de répondre par l'affirmative. Dans son âme remuée par tant d'émotions dont la mélancolie n'avait pourtant rien de poignant, un coin d'ombre était resté d'où subitement devait se lever la figure hideuse du remords.

Le destin mystérieux l'avait ainsi décidé ; il avait tout préparé pour prêter à ce réveil toute son intensité et l'amenait comme par la main, devant la mise en scène qu'il avait conçue !

Au détour d'une allée, Pierre se heurta à un amas de terre remuée. Le fossoyeur avait quitté son travail après avoir ouvert un caveau.

L'entrée dégagée béait au soleil et la lumière pénétrait jusqu'au fond chassant les ténèbres tassées dans ce séjour de la mort. Il ne put se tenir d'y jeter un coup d'œil. Au milieu, face à l'ouverture, un cercueil, dont les ais disjoints s'étaient effondrés, laissait apparaître un squelette. Les débris d'une robe qui avait dû être blanche dissimulaient le corps. Mais des mains croisées sur la poitrine les phalanges s'étaient éparpillées. Les maxillaires aux dents blanches s'ouvraient en un rictus effrayant. Et dans la tête complètement décharnée et qu'avaient couronnée des fleurs artificielles, les orbites, sous un front tout blanc mettaient deux trous sombres. Pierre s'arrêta, saisi devant ce que Bossuet a si justement qualifié « un je ne sais quoi sans nom dans aucune langue » et qui, apparemment, avait été le corps d'une jeune fille. En vain essayait-il de s'arracher à ce spectacle macabre, il restait là fasciné par ces deux trous sans regard, et qui cependant semblaient le fixer. Mal à l'aise, il détourna les yeux et les porta, sans autrement penser, sur la pierre du tombeau : « Clotilde Reynier morte à vingt ans », portait la dalle. Il chancela sous le coup d'une émotion profonde et fut sur le point de se trouver mal. Devant lui venait de sortir de l'ombre toute une tranche de sa vie réveillant et portant à son paroxysme un de ces remords que le temps, s'il ne les a pas effacés, a du moins endormis suffisamment pour que semblables au plomb qui dort dans la blessure, on les porte sans en plus souffrir. Il comprenait maintenant la pensée qui semblait encore flotter dans ces orbites vides ! « Malheureux, c'est pour t'obliger à contempler ton œuvre que j'ai soulevé sur ton passage la pierre du tombeau où le désespoir m'a couchée dans l'épanouissement de ma jeunesse ! ».

Et Pierre, le dos voûté, sentant soudain la vieillesse s'abattre sur ses épaules, fuyait devant cette voix qui semblait venir d'outre-tombe, mais qui montait de sa conscience dans le bouleversement de tout son être.

Il revivait maintenant avec une intensité poignante cette époque de sa vie qu'avait illuminée le premier amour. Celle dont les

restes lamentables venaient de lui apparaître était alors une adorable jeune fille au teint de lis et au front de laquelle une chevelure blonde joliment ébouriffée mettait sa vaporeuse auréole. Un moins blasé que le pauvre paysan qu'il était alors eût été séduit par tout l'attrait de grâce et de tendresse confiante qui rayonnait de sa personne. Tous les jours en allant à son travail il se détournait pour passer devant la vitrine du magasin où elle était employée. Ce manège n'échappa point à la jeune fille qui, par son plus gracieux sourire, le récompensa bientôt de ses marques non équivoques d'admiration. Comme ils étaient tous deux des novices dans un art qui cesse d'être sincère du jour où on le pratique avec perfection, ces travaux d'approche eussent pu durer longtemps. Mais un ami commun qui avait surpris le secret de l'amour brûlant au cœur des deux enfants s'était interposé pour accélérer les choses. Des billets doux exprimant, mais bien timidement, leurs sentiments s'étaient échangés par ses soins. Puis il y avait eu des entrevues entre deux portes où le cœur battant, on avait à peine osé échanger un baiser. Enfin, comme un feu longtemps comprimé un amour comme en connaissent seuls les jeunes gens chastes et les vierges pudiques les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Et l'éternelle histoire avait commencé de ces transports passionnés qu'on se figure l'existence impuissante à épuiser...

Pour ces deux cœurs que la vie n'avait pas encore corrompus, le mariage ne pouvait être que l'aboutissement auquel devait tendre leur affection réciproque. De toute son âme elle avait engagé sa foi. Et elle était de ces natures d'élite que l'idée même d'un parjure ne peut effleurer et qui restent fidèles, jusque dans la mort et par delà la trahison même, à l'objet de leur amour. Lui aussi était sincère, mais son caractère sans grande énergie aurait eu besoin d'être constamment retenu par la présence de son idole. Le contraire malheureusement devait se produire.

Appelé par ses fonctions à la ville prochaine, il connut la vie de dissolution qu'y menaient ses camarades. S'il ne s'y trouva jamais mêlé directement, du moins leurs propos blaguant l'amour, leur scepticisme à l'endroit de tout ce qui donne à ce sentiment un caractère sacré, déteignirent funestement sur son âme. Pour cette génération de jeunes gens, telle que nous l'a façonnée le progrès, la seule chose à considérer dans le mariage est la dot. La santé physique et morale de l'épouse n'entre en ligne de compte que pour mémoire.

Ces conseils déprimants ne tardèrent pas à porter leurs fruits. La prudence du paysan qui compte et ne s'engage qu'à bon escient et qu'un long atavisme avait déposée en lui dut à leur influence de se réveiller et d'étouffer peu à peu son bel enthousiasme. Il en vint à considérer que Clotilde étant aussi pauvre que lui même, malgré sa vertu et ses beaux yeux ne lui apporterait en mariage que la perspective d'une existence étriquée. Dès lors son amour, comme un oiseau blessé, battit de l'aile, Les lettres que la pauvre Clotilde attendait avec tant d'impatience, ces lettres qui étaient maintenant toute sa vie, se firent de plus en plus rares et embarrassées. Elle ne s'y trompa point. La mort dans l'âme elle y répondait exhalant toute sa souffrance, livrant le fond de son cœur. Vaine tentative ! Bientôt même des amies complaisantes lui firent part de certains bruits recueillis en ville.

Pierre l'inconstant avait porté ailleurs ses feux... Il était même question d'un prochain mariage. La malheureuse délaissée, aussi énergique et fière qu'elle était fidèle, ne fit rien paraître mais, de la blessure qu'il venait de recevoir, son cœur ne devait jamais guérir.

Elle prit toutes les lettres qu'elle avait reçues de Pierre et les lui renvoya sans un mot. Il comprit ce que ce geste signifiait. Il se réjouit, car au vague remords qu'il ressentait, il pouvait maintenant opposer une excuse : c'est elle qui avait rompu. Cette mauvaise raison lui parut suffisante pour violer ses serments et endormir sa conscience. D'ailleurs pour l'étourdir, vinrent à point les apprêts nécessités par son mariage. Aussi, sans plus s'inquiéter de ce que son procédé avait de cavalier, il fit aussi un paquet des lettres de l'abandonnée et, sans un mot, les lui renvoya.

Jusqu'au dernier moment la pauvre fille avait espéré un revirement, se refusant de croire, après les promesses solennelles qu'il lui avait faites, à un aussi lâche abandon.

Quand elle reçut, sans une excuse, l'envoi de celui qui avait été son fiancé, elle comprit, avec l'étendue de son malheur, à quel être indigne elle avait donné son cœur. Bien d'autres à sa place, se fussent reprises, et, confiantes en leur jeunesse, eussent, dans l'espérance d'un amour plus fidèle, repris goût à la vie. Mais nous l'avons dit, Clotilde était une de ces natures d'élite qui sont incapables de se donner deux fois.

Le coup qui la frappait était mortel et la seule espérance qui lui fût permise était de voir la mort abrégier sa peine.

À l'ami qui avait servi d'intermédiaire à leurs amours, l'infidèle écrivit, ne pouvant moins faire, une lettre assez embarrassée pour lui faire part de son mariage et l'inviter à la noce. Par retour du courrier il reçut cette réponse :

« Lorsque, autrefois, je faisais part à une jeune fille honnête de tes sentiments à son égard, je croyais parler au nom d'un honnête homme. Tu m'as trompé, ce qui est indigne de la part d'un ami. Tu as leurré et tu as compromis une naïve enfant qui avait foi en toi ; cela est le fait, d'un mufle ! C'est tout ce que j'ai à répondre à ton invitation. Adieu ! »

Cette lettre lui fit l'effet d'un soufflet. Elle venait d'éveiller dans toute son acuité le sourd remords qu'il sentait en lui. Partagé entre la honte et la colère, il fut un moment à se demander ce qu'il allait faire. En temps ordinaire, il eût longtemps tergiversé, mais son orgueil froissé lui donna l'énergie d'une résolution subite et la colère l'emporta, n'était-il pas trop tard aussi pour reculer ? Et que diraient ses nouveaux amis ?

Il froissa la lettre et la jeta au feu.

Il croyait rompre ainsi définitivement avec son passé. Mais il devait bientôt s'apercevoir que toute faute porte en gestation les événements dont sortira l'expiation. Par son caractère exécration la femme qu'il épousa fit de son intérieur un enfer. Il aurait pu trouver une compensation dans la fortune qu'il escomptait. Là encore il ne rencontra que des déceptions. Il s'était laissé éblouir par un luxe de façade derrière lequel ses beaux-parents avaient eu le talent de dissimuler une situation qui confinait à la ruine.

Les héritages qu'il escomptait étaient échus à d'autres. Bref, cette pauvreté qu'il redoutait et dont la peur lui avait fait commettre sa lâcheté, allait être la compagne de toute son existence.

Un an ne s'était pas écoulé depuis son mariage qu'il apprit, dans une visite qu'il fit au pays, la mort de Clotilde. La pauvre fille avait succombé à une maladie de langueur dont la cause pour tous était demeurée inexplicable. Pour tous ? non pas ! Pierre pressentit quelle secrète douleur l'avait couchée dans la tombe. À cette nouvelle toute la gravité de sa faute lui apparut et ce qui est plus terrible, l'impossibilité de la réparer. Un de ces regrets, lourds comme une pierre, s'appesantit sur sa poitrine. Il devait rester

plusieurs jours et il partit le soir même fuyant plutôt ces lieux témoins de son amour et de sa criminelle infidélité

Mais le temps avait coulé et, peu à peu s'était dans la mémoire et le cœur de Pierre estompée l'image de l'abandonnée.

Le remords ne marque profondément son empreinte que dans les âmes fortement trempées. Dans ce caractère sans consistance, comme une vieille trace qu'efface la jeune neige, cette empreinte ne devait pas tarder à s'effacer. Le souvenir de ce drame de sa jeunesse avait laissé si peu de place dans ses préoccupations que c'est sans hésiter que répondant à l'appel du pays natal il avait décidé de venir y prendre sa retraite.

Mais le Destin vengeur veillait. Sa main implacable en l'amenant devant cette tombe rouverte comme par une fatalité consciente, venait de rouvrir aussi une blessure qui, cette fois, ne se cicatriserait plus. Le vent venait de balayer la jeune neige et l'ancienne empreinte apparaissait plus large et plus profonde. À quoi bon s'éloigner maintenant ! l'épouvantable vision devait rester rivée devant ses yeux jusqu'au jour où lui-même descendrait à son tour dans cette ombre où l'amour, la haine, la douleur, le remords, aussi bien que la gloire, toutes ces flammes qu'allume la vie viennent s'éteindre.

Et il connut que, jusque-là s'il n'avait plus à travailler, il avait encore à souffrir, à expier !

III

La Mélancolie

(Sur une ruine !)

À l'orée de la forêt vosgienne une vaste habitation en ruines dressait ses murs lézardés. Les cintres des portes cochères avaient cédé et les moellons roulant au hasard couvraient le pavé de leurs débris. Les portes avaient disparu ; les fenêtres privées de châssis et de vitres s'ouvraient sur cette façade décrépite comme des yeux d'aveugle. Par là on apercevait à l'intérieur des bouts de poutres tels des moignons noircis saillant des murs, des cloisons effondrées, un

amoncellement de matériaux. Sur le tout la nature s'empressait de reprendre ses droits : ses fourriers, l'ortie et la ronce s'accrochaient aux crevasses, s'élançaient d'entre les blocs éparpillés, retombaient, s'enchevêtraient, couvrant déjà le tout de leur toison envahissante. La vieille bâtisse en vain luttait contre cette lèpre et contre les lentes déprédations des jours et des antans. Elle était condamnée ! Encore quelques saisons et, de la ferme opulente, il ne resterait que ce monticule informe où les plantes rudérales, les buissons d'érable et de frêne dressent leurs écrues et qui indiquent au voyageur qu'une famille humaine eut là son nid.

Dans le jardin précédant la maison, ce parterre jadis ratissé et peigné avec tant d'amour, l'emprise de la friche marquait déjà un stade plus avancé.

Dans les gras terreaux, les sureaux gourmands et heureux, les groseilliers échevelés et les framboisiers émancipés poussaient dru et couvraient le sol de touffes impénétrables.

Devant cette ruine, un homme déjà blanchi et qui venait de rentrer au pays après une longue absence, s'était arrêté et méditait ! Le désordre n'était pas tel qu'il n'y pût reconnaître l'emplacement que chaque chose disparue avait occupé. Et un désir lui vint de rechercher dans ce chaos l'endroit où il avait vécu l'heure la plus inoubliable de sa vie.

Voici au bout du long corridor, la vaste cuisine sur laquelle donnait, à droite la porte du poêle. Et c'était dans cette chambre, là, en face de la fenêtre, qu'il avait un jour d'avril senti l'amour, ainsi qu'un bouton de rose à la rosée du matin, s'épanouir en son cœur.

Malgré les années, l'impression a été si forte que, repris par le souvenir, il reste là, haletant, comme frappé d'immobilité. Et dans sa pensée fidèle et vibrante, la scène repasse avec tous ses détails. Ils étaient seuls. Par les fenêtres ouvertes les jeunes soleils entraient à flots ; dans le jardin les abeilles bourdonnaient et la première fauvette s'essayait à chanter ; de la campagne avoisinante et de la forêt prochaine les brises, par bouffées, apportaient les parfums des chatons et les fraîches haleines des sources. Tout était à la joie et dans cette douceur enivrante et cette solitude complice, lui, qui était venu tant de fois s'asseoir à cette place sans avoir jamais osé lui dire un mot de son amour, soudain, avec une de ces audaces comme en ont les timides, il l'avait saisie au moment où elle passait près de lui. Puis, sans qu'elle eût résisté comme si elle avait paru attendre cette

minute il l'avait assise sur ses genoux et, frissonnant de tout son être, mettant sa vie dans sa voix, il lui avait murmuré à l'oreille « Voulez-vous être mon épouse adorée ? » Or, elle, se serrant sur ce cœur qu'elle sentait battre à se rompre et penchant confiante sa tête sur son épaule, avait, avec un « oui ! » heureux engagé l'avenir. Un baiser fervent comme une prière avait scellé ce serment et cette union de leurs âmes.

Il y avait trente ans ! C'était là en face de cette fenêtre ouverte sur le vide ! En face de ce jardin en friche ! C'était là à cette place que les éboulements avaient recouverte... Quel symbole navrant pour ce cœur qu'il rapportait ici après trente ans ! C'était bien le même qui, à cet endroit, avait palpité du premier amour... Mais là aussi que de ruines ! La guerre et l'incendie avaient passé sur la maison... la trahison sur son cœur !

IV

Le Mensonge

Au moment où je vous le présente, Louis Morel, dit Zizi, héros aux pieds nus, tignasse ébouriffée, nez morveux, vêtu seulement d'une chemise maculée de tous les jus des haies et d'un pantalon rapiécé qu'une ficelle retient à l'épaule, c'est un bel échantillon de nature libre et d'humanité primitive.

Au fond du hameau de la montagne où s'élève ce sauvageon les apports du dehors qui, sous prétexte d'embellir l'existence ne font que la compliquer, n'avaient pas encore pénétré. N'ayant jamais quitté son trou, il ignorait encore que là-bas dans les vallées où se pressent les villages opulents, la vie revêtait des aspects autrement séduisants que ceux au milieu desquels il évoluait. Ses facultés d'imagination n'ayant pas à s'exercer, sa petite vie animale se développait librement et il était heureux.

Telle était la situation lorsque l'intuition d'un monde éloigné, plein de mystère et de merveilles, lui fut révélée par un fait insignifiant, mais qui prit à ses yeux l'importance d'un événement. Vous ai-je dit qu'il était le fils, jusque-là unique, d'un pauvre ménage

de bûcherons et que, dans ce hameau que la misère dépeuplait, il composait avec deux ou trois produits de son âge et de son sexe, la seule espérance de l'espèce ?

Une veuve encore alerte, la Toinette, habitait une cabane auprès de celle de ses parents. C'était là toute sa société et à toute heure il allait la visiter.

Quel ne fut pas son étonnement d'apercevoir un jour, au milieu du poêle de Toinette, un berceau blanc avec un poupon rose. C'était une petite fille à peine sevrée et que ses parents, gros bourgeois et commerçants de la ville, avaient confiée à la bonne femme pour l'élever. Devant cette apparition Zizi demeura médusé !

Les rubans, dentelles et fanfreluches dont elle était enveloppée, le charme d'exotisme qui s'en exhalait, ouvrirent du coup, dans l'esprit de ce sauvage, des perspectives inconnues. Que devait être différent du sien, le monde d'où sortait une telle merveille. Et lorsque Toinette eut démailloté l'enfant et qu'elle apparut dans sa nudité rose, il ne douta plus qu'elle fût d'une autre essence que la sienne propre à la vue de certains détails anatomiques qu'il constatait pour la première fois !

Dès lors, oubliant les libres randonnées dans les bois et les friches, il ne quitta plus le poêle de Toinette, ne se lassant pas d'admirer les faits et gestes de l'étrangère jusque dans ce qu'ils présentaient de moins poétique. La petite Sylvia — jusqu'à ce nom qui détonnait étrangement dans ce milieu rustique — touchée par tant d'égards, et ne s'embarrassant pas encore des conventions sociales qui interdisent à aune demoiselle bien née de se lier avec un rustre. Sylvia, dis-je, ne resta pas indifférente aux avances de Zizi. Elle le prit résolument pour chevalier servant. Et dès lors vous eussiez vu ce haillonneux guidant les pas chancelants de la fillette fanfreluchée dans les sentiers raboteux du hameau et l'initiant peu à peu à tous les attraits de la vie en liberté.

C'est ainsi que, pleinement satisfaits, ils grandirent côte à côte pendant quelques années. Mais jaloux de leur, bonheur, le destin veillait.

L'école, assez éloignée, avait d'abord ravi Zizi à son délicieux farniente et disputait maintenant à Sylvia tous ces moments que, jusqu'alors, il avait consacré à son unique félicité. Puis vint le jour

imprévu et fatal où les parents de la jeune personne, jugeant le moment venu de lui donner une éducation plus soignée, l'enlevèrent à sa nourrice sèche pour lui faire réintégrer leur foyer bourgeois. Ce changement ne se fit pas sans causer quelque chagrin à l'une et à laisser une vague nostalgie au cœur de l'autre.

Puis l'oubli vint ; chacun, suivit sa destinée et les années passèrent.

Sylvia avait quinze ans. C'était pour son âge, une grande et forte fille, ayant conservé sa peau rose avec une superbe chevelure blonde dont les nattes qu'elle laissait pendre avec orgueil lui battaient les reins. Comme elle avait des dents magnifiques, elle riait facilement et, dans ces moments d'expansion libre ou simulée, ses lèvres tendaient sur l'ivoire éclatant deux traits de carmin.

Cette beauté, autant pour se faire voir que pour aider ses parents, consentait à trôner derrière un comptoir pesant des épices, mesurant du ruban, et faisant dans ses mains blanches tinter l'argent de la clientèle. Elle n'eût pas été la digne héritière de maintes générations de trafiquants si, en maniant cet argent elle n'eût pas ressenti dans les doigts un frisson de volupté. Et cette sensation n'était pas sans affecter ses jeunes rêves. Le prince charmant qu'elle attendait non seulement devait réunir en lui toutes les séductions mais il lui apporterait la fortune et la considération. La femme du notaire, Madame Aubert, et celle du maire, Madame Baland n'avaient pas dû être plus jolies qu'elle dans leur jeunesse. Il n'y avait donc nulle présomption de sa part de prétendre s'élever jusqu'à elles et de prendre place un jour dans cette société fermée prétentieuse et hautaine qui formait comme l'aristocratie du modeste chef-lieu qui l'avait vue naître. En attendant, aucun des jeunes gens qu'elle connaissait et passait en revue dans son esprit ne paraissait réunir les qualités requises pour mériter sa main.

Mais l'oiseau rare se révélerait, elle n'en doutait pas, lorsque viendrait l'âge où l'on a pour accoutumé de marier les filles. Il est vrai qu'elle se sentait toute disposée à devancer l'époque, mais elle pouvait attendre encore.

C'est à ce moment que Maître Aubert s'avisa de prendre pour saute-ruisseau un jeune paysan que l'instituteur lui avait recommandé pour son intelligence. Certes on s'attendait bien, dans le voisinage, à ne pas voir arriver un gandin musqué et tiré à quatre épingles. Pourtant, quand le jeune homme se présenta, l'air

malingre, en casquette, en blouse et en sabots, il y eut à l'étude un peu d'étonnement et dans la rue où il passait des manifestations non équivoques d'une curiosité amusée.

Si Sylvia n'eût pas été prévenue elle n'aurait pas reconnu ce garçon si mal attifé et aux allures si gauches le hardi compagnon de son enfance et après avoir participé à la curiosité générale, il lui fût resté parfaitement indifférent. Mais comme cette apparition réveillait en elle le souvenir de tout son passé, elle ne put se tenir de l'étudier plus attentivement. Elle eût rougi de honte si on avait pu la surprendre dissimulée derrière les bords de la vitrine à guetter le passage de ce rustre. Car elle le jugeait maintenant trop au-dessous d'elle pour mériter qu'on y prêtât attention. Et même elle pensa prudent d'interrompre son manège lorsqu'elle crut s'apercevoir que Zizi ne manquait jamais en passant, de jeter de longs regards vers le magasin. Lui aussi était renseigné sur la demeure de Sylvia et n'eût pas été mécontent de connaître de quels changements les années avaient marqué sa petite idole.

Quant à se présenter dans le magasin où elle trônait comme une reine, pour renouer connaissance, l'idée ne lui en vint même pas, tant il avait conscience de son indignité.

Le hasard, qui fait parfois si bien les choses, devait, cette fois encore, servir le jeune homme en lui fournissant une occasion qu'il n'aurait jamais su provoquer lui-même. Chargé par son patron de recouvrer une créance chez les parents de Sylvia, il entra un jour dans le fameux magasin. La jeune fille qui ne l'attendait guère, se trouvait seule. Ils restèrent muets de surprise, l'un en face de l'autre. Zizi avait peine à croire que cette majestueuse beauté eût quelque chose de commun avec la petite compagne, qu'il avait promenée autrefois dans toutes les sentes de la montagne. Et le charme qui l'avait saisi un jour devant un berceau dans le poêle de la Toinette, le reprenait et le tenait, sa casquette à la main, cloué sur la porte.

L'air d'admiration avec lequel il la regardait, flatta la jeune fille et la décida à se départir de la réserve où elle avait cru devoir se tenir. Elle vint à lui en souriant et daigna lui tendre la main en lui disant :

« Ne me reconnaissez-vous pas ? » Oh si, il la reconnaissait. Mais ses yeux pleins d'admiration ne lui disaient-ils pas, mieux que les mots qui ne pouvaient sortir, que ce qu'il retrouvait d'elle dépassait toutes ses prévisions.

Il est des moments dans la vie où tout ce qu'on pourrait dire ne vaut pas le silence. Mais quand ce silence devient pénible, c'est trop souvent par des banalités détonant avec le sentiment intérieur qu'on s'acharne à le rompre. Comme il ne causait toujours pas, Sylvia, en personne rompue aux usages, se mit à parler d'abondance, de ses occupations, des distractions que présentait le séjour de la ville. Aucun de ces mots n'entraîna jusqu'à l'entendement du jeune homme, mais c'était comme une musique qui réjouissait son âme. Il avait oublié pourquoi il était venu. Mais un incident imprévu vint rompre le charme. La porte de nouveau s'ouvrit et une cliente entra. Ce fut de la part de Sylvia, un changement à vue. Prenant un air de souveraine indifférence, elle prit le papier qu'il tenait à la main, y jeta un coup d'œil entendu, régla la note et congédia le jeune homme d'un sec « Au revoir Monsieur ! »

Ces mots, comme un poids pesant, lui tombèrent sur le cœur et il sortit tout abasourdi. Avec l'amour, qui venait de s'y révéler, la honte et la colère se disputèrent son âme. Car, conscient de sa valeur, le jeune homme, sous ses dehors frustes, nourrissait une grande fierté. Elle rougissait de lui, eh bien soit ! il se garderait désormais de se retrouver devant elle. Mais un jour viendrait peut-être...

Et un désir furieux lui vint de violenter la fortune et de faire se repentir Sylvia de son dédain. Au fond n'était-ce pas plutôt son amour qu'il était résolu de conquérir ? Il n'en savait rien, n'ayant pas pour habitude de s'analyser et pour le moment il s'en moquait. Mais sa résolution était bien prise et désormais toute son énergie de montagnard allait se tendre vers ce but.

Dès l'abord, le sort parut peu favorable à ses projets. Au bout d'un mois de présence à l'étude de Maître Aubert, le patron le renvoya. Il ne pouvait que rendre justice à ses aptitudes et à son application au travail. Mais il craignait que la présence d'un employé aussi aussi peu séduisant d'apparence ne lui nuisît dans l'esprit de la clientèle. Il avait d'ailleurs à caser à la place de notre héros le fils d'un gros propriétaire. Dans ces conditions on conçoit que la crainte de desservir un pauvre diable n'avait pas dû peser un instant sur sa résolution.

Zizi mis à la rue n'eut pas un instant l'idée de retourner là-haut manger le pain noir de ses parents et ranimer journalièrement leur déception par sa présence. Il ferait n'importe quoi, il serait

manœuvre s'il le fallait, mais il était bien résolu à rester en ville pour s'y frayer un chemin dans la première direction qui se présenterait. Il avait été élevé trop durement pour s'effrayer devant la rigueur de certaines tâches et son bel optimisme se trouvait à peine atteint par son premier insuccès. À force de se démener il trouva une place de domestique chez le gérant de la succursale de la banque Dauszat et Cie. J'ai dit domestique ; la nature des diverses fonctions dont il se trouva chargé lui aurait plutôt mérité le titre de serviteur omnibus. Qu'on l'employât au jardin, à l'écurie, à l'office il se montrait également empressé et apte atout faire.

Un jour de presse son patron eut même l'idée de lui faire une place dans un coin du bureau et de lui confier quelques copies. Au lieu d'exécuter son travail machinalement le jeune homme chercha à le comprendre. Le résultat de ses réflexions fut la découverte d'une erreur. Quand il en eut fait part à son maître, celui-ci fut émerveillé. Il eut conscience d'avoir mis la main sur un sujet précieux et il se hâta de s'en servir. Zizi, habillé de neuf, eut dès lois sa place attirée dans les bureaux.

Tout cela lui donna de l'assurance et trempa encore sa volonté de fer. Levé dès la première heure, veillant tard, dormant à peine, tout le temps que lui laissait son emploi était rempli par l'étude. Il avait pris pension dans le plus modeste restaurant de la ville et logeait dans une mansarde ouverte à tous les vents d'hiver mais que l'été transformait en fournaise. Tout autre eût succombé à ce régime. La dure existence qu'il avait menée le lui faisait trouver léger. Si la nostalgie des grands, bois et des libres randonnées venait parfois l'attrister, il la secouait comme un souvenir importun, et, l'énergie tendue, il repartait vers le but qu'il s'était assigné.

Assis à sa place au bureau, toujours silencieux, il paraissait s'absorber dans sa tâche mais ne perdait rien de ce qui se disait et se passait autour de lui, glanant sans cesse pour la moisson qu'il avait en vue

Un jour vint où le directeur se trouva fort embarrassé. L'employé aux comptes courants était parti et aucun des premiers commis ne s'était trouvé capable de le remplacer. Et la fin du mois approchant il allait être impossible de fournir aux clients l'état des provisions en caisse.

Louis s'offrit pour faire ce travail. Le directeur étonné hésita d'abord. Puis se souvenant de la manière dont son jeune employé

s'était révélé, il voulut bien le laisser essayer. Alors à son grand étonnement, comme si le jeune homme eût été depuis longtemps rompu à cette tâche, les chiffres s'alignèrent sans hésitation et, en quelques heures, tout se trouva terminé. Décidément ce garçon se révélait merveilleux. Aussi le directeur enthousiasmé lui confia-t-il incontinent le poste qu'il s'était ainsi montré capable de remplir. N'ayant plus à compter avec aucune hiérarchie, nommé d'emblée aux premiers emplois, notre ami, au moment de partir pour le régiment était fondé de pouvoirs de la banque.

Cette fortune rapide, si elle n'avait pas été sans susciter les jalousies, avait attiré sur lui l'attention et forcé les sympathies de toute la population. Sylvia, sans en rougir cette fois, consentait à s'intéresser à son ami d'enfance et, s'il voulait bien renouer, elle ferait volontiers les premiers pas. Non pas que l'idée de se l'attacher par des liens plus étroits lui fût encore venue, car elle gardait encore bien des illusions, mais il est toujours flatteur d'être remarquée par quelqu'un dont on s'occupe à ce point.

Mais lui, par intention, connaissait le cœur de la femme. Pour aiguïser le désir qu'elle avait de le reconquérir, c'est donc par une indifférence parfaitement jouée que, dans les rares occasions qu'il avait eues de la revoir, il avait reçu ses démonstrations d'amitié. Elle enrageait d'autant plus qu'elle sentait méritée cette froideur qu'il lui témoignait.

Pendant son service militaire il conquit rapidement les premiers grades.

Au prestige du succès qui lui avait valu l'estime des mères cherchant à caser leur couvée s'ajouta celui du galon, il lui gagna les cœurs impressionnables des jeunes filles. Le service militaire avait d'ailleurs achevé de dégrossir le paysan. Il avait dépouillé sa timidité et acquis une aisance de parole et de manière qui mettait enfin en valeur sa haute intelligence et permettait à toutes les forces d'un caractère prématurément trempé de s'imposer. Son étoile d'ailleurs continuait à lui sourire. Lorsqu'il rentra à la banque la place de directeur, devenue libre, lui échut naturellement.

Sylvia venait d'avoir vingt ans. Le prince charmant, qu'elle avait entrevu dans ses rêves, continuant à se faire attendre, elle commença à éprouver une peur bleue de rester vieille fille. Son miroir tant de fois consulté lui disait cependant qu'elle était jolie et mûre à point pour l'hyménée.

Mais elle dut s'avouer que beaucoup d'autres étaient dans son cas et que pour un garçon offrant un parti sortable, dix prétendantes se présentaient. Le temps n'était plus où les jeunes gens couraient après les jeunes filles. La mode aujourd'hui était renversée ; celles-ci devenues d'intrépides chasseresses, n'avaient qu'un souci : dénicher l'oiseau rare et l'attacher à leur fortune.

Le résultat de ces déductions fut de convaincre Sylvia de la nécessité de se mettre en campagne. Elle n'aurait pas d'ailleurs à chasser à l'aventure : le gibier était tout désigné. Louis lui apparaissait, maintenant qu'il était en passe de devenir quelqu'un en droit d'aspirer à la fortune, le seul parti digne d'elle. Si elle acquérait grâce à lui une position enviée, ne lui devrait-t-il pas aussi ce qui manquait encore à sa situation de parvenu ? ce relief que lui procurerait l'alliance avec une famille bourgeoise. N'avait-elle pas d'ailleurs, plus que toute autre, des droits sur lui ? Les anciens liens d'amitié et peut-être d'amour qui les avaient unis constituaient, elle n'en doutait pas, une hypothèque en sa faveur. Il ne s'agissait que de les renouer en commençant par lui faire oublier ce qui, dans l'intervalle, avait pu les relâcher.

Comme on le voit, le raisonnement de Sylvia ne manquait pas de solidité. Le cœur ne l'inspirait guère, mais il était dans la note du jour : il faut vivre d'abord et se débrouiller ; l'amour, s'il peut, viendra après ! Sa résolution aussitôt prise, elle se décida à jouer les atouts que le sort avait mis dans son jeu.

Le siège aussitôt commença. Comme le jeune homme ne paraissait jamais dans ces réunions où la jeunesse a pour habitude de se rencontrer, c'est dans son bureau même qu'il eut à subir les premiers assauts. Il ne se passait plus guère de jours sans qu'il la vit arriver soit pour demander un renseignement, soit pour toucher ou déposer de l'argent. Il fallait pour justifier des visites aussi répétés que Sylvia se mît en frais d'imagination. Mais cela n'avait pas l'air de lui peser beaucoup et elle mentait au besoin avec un aplomb adorable dont Louis n'était pas dupe. Il fallait aussi, pour fournir des excuses à ses sorties qu'elle eût mis ses parents dans le complot.

Son manège n'avait pas échappé aux employés de la banque qui se heurtaient le coude et souriaient d'un air entendu à chaque apparition. Le directeur mieux que tout autre, avait deviné ce que signifiait ce revirement dans l'attitude de la jeune fille à son endroit. Pourtant, tout en se montrant empressé à la servir, il ne s'était pas

encore départi de la règle de conduite qu'il avait adoptée : ne rien livrer de ses impressions intimes et laisser venir.

Ces travaux d'approche ne la conduisant pas au but assez vite, elle se piqua au jeu redoubla ses sourires, ses allusions au passé, tant et si bien que l'amour, qu'elle n'avait admis dans ses calculs que comme personnage de second plan, finit par se venger et prit en son cœur la première place. Et devant l'apparente indifférence du jeune homme, son orgueil mâté la fit moins souffrir que l'angoisse éprouvée en pensant que son sentiment n'était pas partagé.

En cela elle se trompait : le jeune homme, dans ces moments où le rêve parvenait parfois à traverser comme un rayon lumineux les arides spéculations de son esprit, n'avait jamais cessé de penser elle. Maintenant que sa situation était assurée et qu'il pouvait faire au sentiment une part dans sa vie, alors que sa virilité longtemps comprimée par le travail et les privations se révélait impérieuse, il se sentait de plus en plus pénétré par le charme qui se, dégageait de cette jeune fille robuste, avenante, qu'il savait honnête et qui s'offrait avec une si naïve insistance. Il se demandait donc s'il ne lui avait pas fait suffisamment expier l'affront qu'elle lui avait infligé et s'il ne convenait pas de ne point la décourager en répondant enfin à ses avances. Car si elle avait cessé de venir il sentait bien qu'il eût été capable d'intervertir les rôles et de courir à son tour après elle. Il commença donc à se détendre, à se montrer galant et à prolonger plus que les affaires de service ne l'exigeaient ces entretiens où elle se complaisait.

Mais il n'était pas assez pris pour que l'âme ancestrale, méfiante et calculatrice, renforcée encore par une longue habitude de ne se livrer qu'à bon escient, ne continuât à brider ses instincts. Il se trouvait alors dans la situation d'un enfant qui s'est longtemps attardé à regarder dans le soir une étoile poindre grandir et rayonner sur l'horizon. Quand son œil subjugué devant la splendeur de l'astre, se trouve tout à coup distrait et écarté de son champ visuel, il s'aperçoit que l'objet de son admiration n'est pas unique et que le ciel tout entier respandit d'étoiles où, sous tous ses aspects divers la beauté s'épanouit. Il promène alors ses regards de l'une à l'autre, tourmenté par l'embarras du choix et ne parvenant pas à se fixer. La réflexion de Sylvia, à savoir que le directeur d'une banque qui était même d'un physique plutôt agréable et d'une conduite exemplaire

constituait un parti très acceptable était devenue commune à beaucoup d'autres.

De tous ces arguments, les plus brillants n'avaient pas tardé de tourner les têtes des jeunes filles, les plus solides avaient séduit leurs parents. Et tout chacun de lui faire la cour. Des péronnelles qui se moquaient, quelques années avant, de son air gauche si besogneux, ne rougissaient plus de faire étalage de toute leur grâce pour attirer son attention. Des gens très sérieux et qui s'étaient montrés particulièrement distants pour le saute-ruisseau en blouse, se révélaient pleins de prévenances et même d'obséquiosité pour M. le Directeur. Les invitations aux soirées, dîners, cérémonies, pleuvaient sur son bureau. Si jusque là, il avait résisté héroïquement à tous les assauts, il sentait cependant venir le moment où il faudrait faire un choix, autant pour conformer sa conduite au plan de vie qu'il s'était tracé et dont le mariage marquait une étape que pour retrouver sa tranquillité.

Tant qu'un jeune homme n'est pas marié en effet, il ne rencontre sur son chemin que sourires et qu'indulgence même pour ses fredaines. Qu'il s'établisse et aussitôt c'est l'indifférence et l'obligation de se soumettre aux lois d'une existence bourgeoise et étriquée.

Mais pour les esprits mûrs et dont l'égoïsme n'a pas desséché le cœur, cette perspective n'a rien qui effraie. Louis était donc arrivé à ce tournant où dépend de la compagne que le hasard nous donne l'orientation définitive de notre route. Pour les uns c'est l'ascension en pleine lumière et pour les autres la descente dans l'ombre. Il était trop sérieux pour ne pas le sentir et saurait au besoin imposer silence à son cœur si sa raison lui en démontrait l'utilité.

En voyant tant de constellations s'allumer dans le ciel de son ami, Sylvia n'avait pas été sans s'alarmer sérieusement. Son agitation avait redoublé quand sa finesse féminine lui avait fait deviner le travail intérieur qui s'opérait chez lui. Il allait faire un choix, elle n'en doutait pas et pourtant le jeune homme persistait à ne pas se déclarer. Craindrait-il de ne pas être agréé ? Cependant les avances qu'elle lui faisait ne devaient lui laisser aucun doute sur ses sentiments et elle ne pouvait vraiment aller plus loin sans passer aux yeux d'un jeune homme aussi sérieux pour une dévergondée. Quant à ses parents ne lui avaient-ils pas fait comprendre par leurs

démonstrations, et chaque fois que l'occasion s'était présentée qu'ils l'accueilleraient volontiers à bras ouverts.

Qu'attendait-il ? et le temps passait et les astres rivaux apparaissaient de plus en plus menaçants. La fièvre d'impatience et son amour lui inspirèrent alors, pour vaincre cette hésitation qu'elle devinait, une idée qu'elle se plut à croire géniale.

Un matin le jeune homme trouva dans son courrier une lettre discrètement parfumée qui lui disait :

Monsieur

L'affection que je porte à Sylvia me fait considérer comme un devoir de vous faire connaître les confidences que j'en ai reçues. Elle m'en voudrait de vous les dévoiler et ma démarche prêterait peut-être à critique aux yeux de certaines gens mais cette amitié qui nous lie et la discrétion sur laquelle je crois devoir compter de votre part, m'engagent à passer outre. Monsieur, Sylvia vous aime, vous êtes son premier amour et elle m'a déclaré qu'elle n'en aurait jamais d'autre. Les parents sont tout prêts à vous accueillir comme un fils. À vous de conclure et de prendre telle décision que vous dictera votre cœur.

Une amie.

À la lecture de ce poulet, le jeune homme se prit à sourire. Certes la lettre ne lui apprenait rien qu'il n'eût deviné. Mais c'est la manière naïve employée pour le pousser dans ses derniers retranchements qui l'intéressait. Car il avait reconnu du premier coup d'œil l'écriture de Sylvia. Se fût-elle exercée à la changer, qu'il n'en eût pas moins deviné quel en était l'auteur.

Les jeunes filles en mal d'époux sont jalouses d'instinct et jamais à aucune l'idée ne viendra de favoriser une amie quand il lui est possible de la supplanter. Et sans s'en faire accroire, Louis était convaincu que, s'il le voulait, aucune de celles qu'il connaissait ne se montrerait cruelle envers lui.

Bien qu'il trouvât le procédé un peu cavalier, il se sentit touché par le sentiment qui l'inspirait et auquel celui qu'il ressentait lui-même se trouvait prêt à répondre.

Mais, par habitude, il se prit à réfléchir.

Certes, Sylvia, par sa beauté, sa robuste santé, la joie de vivre qu'elle portait en elle, présentait des garanties de durée et de bonheur pour le foyer qu'il voulait fonder.

En outre, il n'eût plus été le paysan et l'homme de la terre s'il fût resté indifférent au côté matériel. Or, de par ses fonctions et par les renseignements qu'il n'avait pas même eu besoin de chercher, mais que, dans un but trop visible, les intéressés s'étaient étudiés, bien qu'insidieusement, à lui procurer, il savait que les parents étaient assez fortunés, Sylvia, d'après les conceptions courantes, était donc ce qu'on est convenu d'appeler un beau parti, et tout autre, dans sa situation, se fût empressé de se rendre à une invitation aussi pressante.

Lui cependant hésitait encore. Certes il était convaincu que sous le rapport des mœurs la jeune fille était irréprochable. Mais il y avait un côté de son caractère qui l'inquiétait ; c'était cette propension au mensonge et à la dissimulation que, maintes fois, il avait cru surprendre. Sans doute, et comme c'était la plupart du temps pour se procurer des occasions de se rapprocher de lui que Sylvia avait menti, il était tout prêt à plaider lui-même les circonstances atténuantes. Mais si ce vice restait intégré à son être moral que n'avait-il pas à craindre pour la paix et la dignité de son intérieur. Pour sortir des perplexités où le mettaient ces réflexions, il résolut de tenter une épreuve. Il irait à elle franchement et, selon la réponse qu'elle lui ferait, il se déterminerait. Et, sans plus tarder, il met son projet à exécution

Quelle ne fut pas la surprise de Sylvia lorsque, dans le magasin où, prosaïquement, elle pesait du café à une cliente, elle vit entrer Louis.

La situation était bien changée depuis l'époque où elle rougissait de sa présence.

Le haillonneux d'antan était devenu la coqueluche des demoiselles ayant de leur mérite la meilleure opinion. Si aujourd'hui elle n'allait pas à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive, c'est que l'émotion lui fauchait les jambes. Cette visite suivait de trop près la lettre qu'elle avait écrite pour qu'elle n'en saisît point l'importance, Aux battements de son cœur elle comprenait que son sort allait se décider. Elle ne doutait pas que ce fût dans le sens le plus favorable. Mais était-ce l'émoi de le sentir là posant sur elle un regard profond ou une vague inquiétude qui faisait à droite, puis à

gauche, trébucher la balance sans jamais rencontrer l'équilibre. Pauvre petite, te doutes-tu que cette instabilité symbolise l'incertitude où se débet en ce moment ta destinée ?

La cliente servie tant bien que mal, les deux jeunes gens se trouvèrent en face l'un de l'autre. Elle s'efforçait de sourire ; lui, au contraire, restait sérieux. Aussi c'est d'un air pénétré qu'il lui dit : « Mademoiselle, j'ai reçu votre lettre.

— Ma lettre ! mais je ne vous ai pas écrit ! »

Et, pour ce mensonge, elle retrouvait toute son assurance. Mais lui, l'air pénétré, reprenait :

« Voyons, Sylvia, laissez-moi vous appeler ainsi comme autrefois, je comprends votre hésitation. Le procédé, pour me faire connaître vos sentiments, est peut-être d'un usage que certains pourraient qualifier d'audacieux et vous avez peur que je vous juge avec trop de sévérité. Loin de là : ce que cette lettre me fait entrevoir est trop séduisant pour que je puisse me sentir offusqué. Je voudrais pourtant, avant de vous faire connaître toute ma pensée, que vous me disiez franchement si elle est de vous ! »

Elle était à la torture et, près d'être vaincue, elle aurait voulu avouer. Mais son premier mensonge ne lui laissait déjà plus sa liberté d'action. Sa nature dissimulée reprit le dessus et elle répondit :

« Non certainement cette lettre n'est pas de moi.

— Vous m'en donnez l'assurance !

— Je vous en donne l'assurance ! »

L'engrenage l'avait prise et, bien qu'elle sentit vaguement que se jouait sa destinée, elle ne pouvait plus s'en arracher.

Lui, de son côté éprouvait une angoisse croissante.

L'amour qu'il gardait à la jeune fille se révélait dans toute sa puissance au moment même où la condition qu'il s'était imposée pour lui donner suite refusait de se réaliser. Mais il était trop maître de lui pour revenir sur une résolution une fois prise. Aussi, avec un air profondément peiné, il lui dit :

« Si cette lettre n'est pas de vous je suis donc victime d'une infâme machination. On a voulu, en faisant luire à mes yeux une espérance irréalisable, m'amener à faire quelque démarche aussi

pénible pour vous qu'humiliante pour moi. Mais comment a-t-on pu s'imaginer que je serais assez sot pour croire qu'une demoiselle telle que vous pouvait, s'intéressera moi ? J'ai trop de conscience de n'avoir jamais cessé d'être pour elle le Zizi dépenaillé qu'elle a connu là-haut et dont, il y a quelques années à peine, elle rougissait encore devant le monde, pour avoir osé lever mes yeux si haut ! Cette assurance que je vous donne à mon tour me vaudra, j'espère, votre indulgence et vous voudrez bien m'excuser ».

Cette réponse ambiguë, et où elle sentait poindre la moquerie, avait achevé de la dérouter. Elle aspirait à se reprendre, à crier son mensonge avec son amour. Mais comme s'il pressentait ce revirement, il s'inclinait déjà : « Adieu Mademoiselle ! ». La porte allait se fermer sur ses espérances, quand, abandonnant tout amour-propre ridicule, elle s'élança vers lui « Pardon Louis ! J'ai menti ! Ce sera la dernière fois ! ».

Une seconde il hésita, puis il la prit dans ses bras, réalisant ainsi d'un seul coup son rêve d'enfant, d'adolescent et d'homme.

Il vit dans ses yeux embués de larmes l'éveil tardif d'une âme à la franchise. Il sut que la leçon avait été sévère et profitable et que désormais il pouvait, avec confiance, la faire sienne pour la vie.

V

La Fatalité

(Le Valet de Pique)

Dans une demourance du Mazeville, où elle donnait ses consultations, la Galine, doctoresse-ès-tarots, avait réuni un dimanche une demi-douzaine de jeunes filles, toutes ouvrières d'usine. La pythonisse était une aimable commère que l'amour, dont elle tenait autrefois commerce, n'avait pas enrichie et qui ne cherchait dans l'exercice de son actuelle profession que la satisfaction de rendre service. Les tendrons assoiffés d'illusions qui s'adressaient à elle n'avaient jamais payé trop cher les quelques heures dorées par la chimère qu'elle ne manquait jamais de leur procurer. Son antre d'ailleurs ne possédait ni hibou empaillé, ni

crapaud volant. C'était un modeste poêle vosgien avec son décor habituel et familier. Au centre, servant à la fois au chauffage et aux préparations culinaires, l'honnête poêle à quatre pots bourré de sciure, fumant de toutes ses marmites et sur lequel en attendant la fin de la séance, le marc de café lessivait dans la marmite pansue. Nul chichi dans la préparation du jeu, nul appareil dans l'interrogation du destin. Les cartes graisseuses, battues négligemment, puis étalées en éventail, donnaient de l'avenir une vision infaillible et détaillée. Car toute carte avait sa signification que la Galine expliquait à chaque apparition.

Pour quatre des jeunes filles déjà la consultation s'était montrée particulièrement favorable : il n'avait été question dans les révélations des cartes que de trésors, successions et surtout d'amour, d'amour sans mélange, d'amour éthéré comme on n'en respire le parfum que dans ces dangereux romans à vingt sous que la pauvre ouvrière dévore entre deux tâches, misérables livres qui détraquent tant de faibles cervelles et préparent tant de chutes et de désillusions. Pour Léonie, autre cliente, la consultation avait été moins bonne, la Galine n'ayant pas, comme d'habitude, réussi à faire sauter la coupe et à amener ainsi au jour le flot de cœurs convenable ; du pique était apparu dans les cartes abattues, ce qui n'est jamais bien rassurant ! À son tour Blanche s'approche de la table et, d'une main tremblante, coupe le jeu. C'était une fille de vingt-cinq ans, grande, dégingandée, d'un blond filasse, à la physionomie bête, à qui deux lâchages d'amants, suivis de deux maternités successives, n'avaient pas réussi à ôter encore l'illusion de l'illusion. En ce pauvre cœur fripé survivait tenace l'espoir de cueillir enfin un jour la petite fleur bleue entrevue en rêve et jamais atteinte et d'en respirer jusqu'à épuisement tous les parfums.

La Galine compatissante comprend la pensée secrète de la jeune fille ; elle voudrait sur cette existence si terne faire luire un rayon fut-il d'espérance éphémère ! Mais au cours des bavardages elle a perdu le fil conducteur qui, dans le jeu graisseux, lui permet d'amener la carte choisie. La coupe a bien sauté, mais elle n'est plus sûre de rien. Au reste elle est fataliste ! Elle sait qu'on ne peut rien contre le destin et qu'il ne se laisse manier que s'il le veut bien. Elle sait aussi qu'il ne faut pas en prendre à son aise avec lui en ne lisant pas exactement l'horoscope que signalent les cartes abattues. C'est pourquoi à la première qu'elle amène, elle prononce, bien qu'hésitant un peu : « Le valet de pique, la plus mauvaise carte du

jeu, signe de malheur prochain ! » Hélas ! sa prédiction n'est que trop vraie ! À peine a-t-elle fini de parler que le plancher vermoulu de la chambre s'effondre d'une seule pièce et descend à la cave. Vacarme épouvantable, appels désespérés, cris effroyables, de douleur avec une poussière épaisse montent de cette sorte de cratère. Les voisins accourent ; on procède au sauvetage. Mais on a beau se hâter, le mal est fait ! Prises sous le fourneau chauffé au rouge, au milieu des braises éparpillées, brûlées par l'eau bouillante, écrasées par les meubles, les malheureuses poussent de véritables hurlements. Bref, si la plupart s'en tirèrent sans trop de mal. Léonie et Blanche, avec des souffrances atroces, moururent de leurs brûlures. Pauvres filles, le valet de pique leur avait porté malheur !

VI

La Peur

(Une maison hantée)

Ma cousine Denise n'est pas une de ces mijaurées qui pour se rendre intéressantes font semblant de se trouver mal à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Sans se poser en esprit fort, elle ne croit pas non plus aux sorciers, aux revenants et à toutes ces soi-disant manifestations de l'au-delà qui formaient le fonds où nos mères-grand puisaient les récits intarissables qui ont peuplé nos jeunes imaginations de tant d'images horribles.

Les leçons de la vie semblent donc avoir balayé chez elle ces vieilles conceptions de l'esprit pour faire place à un indulgent scepticisme. Mais quoi, nous ne sommes pas toujours maîtres de nos sentiments et de nos impressions. Un long passé de superstitions se révèle parfois en nos âmes par des réflexes inconscients plus forts que la raison et la volonté. Et l'élément féminin, parce que plus impressionnable, est condamné à ressentir plus vivement quand les circonstances s'y prêtent, ces influences ataviques.

C'est cette vérité que ma cousine devait être appelée, à son grand déplaisir, à vérifier par elle-même. Écoutez plutôt le récit

d'une suite d'aventures peu ordinaires dans lesquelles elle fut amenée à jouer son rôle.

« C'était, nous dit-elle, dans le courant du dernier automne. Nous étions occupée à *baquer* nos pommes de terre lorsque nous reçûmes de notre gendre un télégramme nous avisant que son frère, fermier à Retournemer, venait de décéder. Nous ne connaissons pas cet homme là ; mais n'est-ce pas ? si vague soit-elle, parenté oblige ! Aussi, entre mon mari et moi y eut-il assaut de bonnes raisons pour savoir lequel de nous irait, ou plutôt n'irait pas à l'enterrement. Quand il prétendra encore, devant vous que, dans notre ménage, c'est toujours à lui de céder, vous pourrez lui opposer le fait que ce jour-là entre bien d'autres, ce fut moi qui me dévouai pour remplir une obligation ne présentant habituellement rien de folâtre.

Pour comble d'ennui il me fallut partir dans le jour avancé et pour un endroit qui m'était parfaitement inconnu. C'était, vous l'avouerez, plus que téméraire.

Me voilà donc débarquant à Gérardmer par le train du soir. Aucune correspondance pour Retournemer. Je ne sais vraiment ce que je serais devenue dans ce pays où, pour être hospitalisée, il faut se présenter avec la poche bien garnie, ce qui était loin d'être mon cas. Heureusement j'avais rencontré une vieille encore ingambe, haute en couleur que je n'ai pas entendu appeler autrement que maman Luron et, qui était, paraît-il, la belle-mère du décédé. Elle était accompagnée d'un vague cousin répondant au doux nom de Sylvain. Eux aussi se rendaient à Retournemer pour la cérémonie du lendemain. Nous décidons de faire le voyage à pied. Pour qui connaît le pays et la distance, c'était à pareille heure et en cette saison, une entreprise assez hasardeuse. Le Sylvain là savait seul à quelle épreuve il allait nous soumettre et il se garda bien nous prévenir. Nous voilà donc, la mère Luron et moi, lui emboitant le pas qu'il avait large et rapide. La nuit vient, nous entrons dans le bois, pour comble, un brouillard à couper au couteau fond sur nous et rend l'obscurité si profonde que nous n'apercevons plus notre guide. Heureusement il était doué d'une tapette intarissable et, si nous ne le voyions plus, nous l'entendions toujours. Pour nous encourager sans doute et nous dissimuler la longueur et la difficulté du chemin, pendant que nous soufflions derrière lui, il ne cessait de gouailler. Puis il se mit à nous raconter des histoires, mais toutes

plus lugubres les unes que les autres. Il connaissait parfaitement la vallée et chaque détour du chemin lui rappelait une anecdote. Il nous en raconta tellement que je le soupçonne fort d'en avoir inventé les trois quarts. Ici, nous disait-il, il s'élevait autrefois un ermitage. L'ermite était un bandit qui attirait les voyageurs. Après les avoir assassinés et dévalisés, il jetait leurs cadavres dans le prochain lac.

Ces plaintes qui, certains soirs, s'élèvent des eaux proviennent des âmes en peine de ceux dont les cadavres reposent au fond.

Là, c'est la roche où les fées avaient leur manoir. Elles aussi par leurs chants et leurs séductions, entraînaient les jeunes gens attardés et jamais plus personne n'en entendait parler.

Et il ne faut pas croire qu'elles ont disparu. Ces brouillards qui traînent la nuit dans les combes boisées sont-ils autre chose que les longs voiles qu'elles laissent flotter derrière elles ? Tout près encore c'est le front pelé de la montagne où de temps immémorial le diable tient ses assises. Si, à cet endroit de la route., vous sentiez un chat se frotter à vos jambes, gardez-vous de faire mine de vous en apercevoir, surtout évitez de vous arrêter et de parler, c'est une sorcière qui se rend au sabbat et qui ne manquerait pas de vous y entraîner. Et le chasseur rouge, qu'il assurait avoir de ses yeux vu, sortant à la nuit du lac avec sa meute de cent chiens et qui y rentrait au premier rayon du jour après avoir couru par monts et par vaux un gibier fantastique.

Et ce loup monstrueux qu'on abattit ici tout près, après qu'il eut dépeuplé toute la vallée de ses enfants.

Enfin pour terminer l'inévitable histoire de brigands. En des temps sévères où les guerres avaient fait du pays un désert, une bande de criminels avaient en ce coin établi leur repaire. Ils torturaient et crucifiaient les hommes, faisaient subir mille outrages aux femmes qui leur tombaient entre les mains et se repaissaient de chair humaine.

Ainsi pendant deux heures ! dans cette obscurité profonde ce diable d'homme nous tint en haleine avec ses contes fantastiques ou macabres. J'avais beau crier grâce, il n'en continuait pas moins, comme s'il trouvait plaisir à exaspérer le trac auquel il nous sentait aux prises. Car on a beau être incrédule et se dire que tout cela est le fruit d'une imagination déréglée ou d'un cerveau malade, on n'en

ressent pas moins, dans la situation où nous nous trouvions, un certain malaise. Était-ce illusions ? il me semblait toujours dans mes jambes sentir passer des chats et entendre dans les bois aboyer la meute infernale. Nul doute que si nous n'eussions été plongés dans une obscurité profonde, nos yeux n'eussent perçu les fantômes flottant sur les eaux ou les traînes des fées suspendues aux sapins. Si le moindre incident était survenu, nos nerfs étaient à ce point tendus que nous fussions tombées en compote sur la route.

Enfin, nous sortons de la forêt ; dans le lointain brillent des lumières : Retournemer. Nous nous croyions sauvées ! Hélas ! il nous fallut reprendre notre route, rentrer dans le bois et marcher encore pendant près d'une demi-heure dans un chemin rempli de fondrières dont nous ne nous tirâmes que par miracle, pour atteindre enfin une de ces fermes isolées, perdues au flanc des montagnes dans l'étendue des forêts. Nous arrivâmes enfin recrues moins de fatigue que d'émotion. Il était temps : une sueur d'agonie me coulait du front et la mère Luron, malgré son nom claquait des dents.

Le voyageur qui arrive au gîte avec l'espoir de trouver de quoi se restaurer et se reposer sent avec plaisir une sorte de détente envahir tout son être. Cette satisfaction, on ne peut guère y prétendre dans une maison où la mort vient d'entrer devant vous. La coutume impose le devoir étroit de penser au défunt, avant de satisfaire les exigences de votre propre nature. Après les *benians* d'usage, l'eau bénite, les prosternements, la veillée funèbre commença. Dans le poêle étroit et noir éclairé seulement par la flamme vacillante du cierge qui brûlait près du mort, trois ou quatre marcaires venus des fermes les plus proches se tenaient immobiles avec leurs femmes. Ces gens là sont tristes d'habitude et ne causent guère. Une odeur de fumier et de lait caillé qu'ils avaient apportée avec eux et qui venait de l'étable proche imprégnait l'air. Ils ne la sentaient pas, y étant habitués, mais nous qui venions du dehors et qui n'y étions pas accoutumés, nous ne tardâmes pas à nous trouver incommodés. Ajoutez à cela un vague relent de cadavre qui, dans cette pièce hermétiquement close, commençait à devenir insupportable. Mais ce qui rendait surtout notre situation intolérable, c'était une plainte profonde, intarissable, ce hurlement prolongé des chiens qui sentent la mort et qui monte lugubre dans la nuit. Celui de la maison, enfermé dans la grange, pleurait aussi son maître sans discontinuité, ni repos.

Sylvain dont le bagout aurait pu faire diversion, s'était tu devant la funèbre vision et, plus heureux que nous, affalé sur sa chaise, il dormait dans un coin.

Les oreilles déchirées par les plaintes du chien, incommodée par les odeurs, l'esprit encore plein des visions du voyage, je n'y tenais plus et je me demandais comment je pourrais supporter le supplice jusqu'au jour. Je regardai la Luronne : elle aussi devait se trouver bien mal à l'aise car, de rouge qu'elle était, sa figure était devenue livide.

Tout à coup nous ressentîmes une commotion : je me dressai avec un cri et la Luronne s'étendit sans connaissance sur le plancher. Un coup mat avait heurté la vitre qui, dans l'état d'esprit où nous nous trouvions, avait déclenché en nous comme un ressort trop tendu.

Sans s'émouvoir autrement l'un des voisins avait dit « *Ça in oubé !* » pendant que les autres s'empressaient auprès de la Luronne. Sans plus de précaution on lui jeta une terrine d'eau froide à la figure et quand, sous l'effet de cette médication énergique elle eut repris ses sens, on la hissa au premier où, dans une sorte de soupenette placée sur la cuisine, on la coucha dans le lit du domestique.

Avant de descendre j'eus le temps de jeter un regard autour de moi. C'était une de ces vieilles maisons d'autrefois toute en surface, couverte de bardeaux et dont il n'existe plus guère d'échantillons que dans les coins reculés des montagnes. Pour la plupart, la vie s'en étant retirée, elles tombent en ruines et on se les représente assez hantées par les fantômes ou servant de refuge à quelque détresseur de grand chemin. Quoique habitée encore, celle où nous nous trouvions n'en présentait pas moins cet aspect de délabrement qui précède la ruine et l'abandon prochains. Les murs se fendaient, les planchers craquaient sous les pas ; tout ce qui nous entourait était vermoulu et l'odeur des vieilles choses flottait dans l'air. Pas un mur blanc, pas une couleur, pas même un rayon se jouant sur les ustensiles ternis entassés sur le dressoir, pour changer les idées lugubres qui semblaient seules de mise dans cette décrépitude.

Lorsque nous descendîmes après avoir couché la Luronne, je me gardai de rentrer au poêle où le Sylvain continuait de dormir au milieu de l'assistance redevenue silencieuse. Je m'assis à la cuisine

auprès de la patronne en train de fourgonner dans son âtre pour faire chauffer le café. J'espérais trouver là assez de tranquillité pour calmer mes nerfs. Mais dans la grange toute proche le chien reprit ses hurlements de plus en plus vibrants, de plus en plus sinistres à mesure que s'avancait la nuit. J'essayai de parler en vue de dissiper cette sorte de terreur qui pesait sur la maison. Mais l'hôtesse me répondait à peine par habitude sans doute contractée au cours de son existence passée dans l'ombre et la solitude des forêts. Sa vieillesse précoce cadrait bien avec tout ce qui l'entourait. Ombre elle-même, elle passait et repassait autour de moi à pas feutrés, promenant son *heurchat*, furetant dans les coins sans faire de bruit. De guerre lasse, je me tus pendant que de l'autre côté de la cloison la bête infernale poussait ses hurlements intarissables.

Jamais pareille détresse ne pesa à mes épaules que celle que je ressentais en me voyant, si loin de chez nous, isolée dans ce milieu lugubre. En cette nuit, avec ce mort à côté, j'avais l'impression d'être entourée de spectres. Je me tenais pour ne pas pleurer et je craignais toujours de choir là en poire blette comme la Luronne.

De toutes mes forces j'aspirais après le jour qui devait mettre un terme à mes angoisses et je ne quittais pas des yeux le fenestron étroit par où, malgré les toiles d'araignée qui l'obstruaient, commençait à pénétrer un pâle rayon. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Tout-à-coup un vacarme effroyable se déchaîna au-dessus de nos têtes. On eût dit que la maison s'écroulait, nous ensevelissant sous ses ruines. Les hurlements du chien semblèrent redoubler encore, des cris n'ayant rien d'humain et pareils à ceux d'une bête en détresse partirent de la soupente. Les veilleurs, dont la torpeur venait d'être secouée, s'élancèrent dans la cuisine. Le Sylvain lui-même, tiré enfin de son sommeil, accourait criant, en se frottant les yeux : « Qu'est-ce que c'est ? que se passe-t-il ? » Claquant des dents, j'étais bien incapable de lui répondre. L'hôtesse avait lâché sa cafetière dans les cendres et, plus morte que vive, s'était redressée et jetait sur tous des yeux remplis d'effroi. Quant aux voisins, les jambes flageolantes, ils s'empressaient de disparaître dans la nuit, bien convaincus que l'esprit du mort hantait la maison et menaçait de tout renverser avant de la quitter.

Dans le désarroi général, le Sylvain, seul avait conservé assez d'empire sur lui-même pour garder sa raison libre. Voyant les gens fuir et l'épouvante peinte sur nos traits, entendant les désespérés

gémissements qui continuaient au-dessus de nos têtes, il comprit de quelle nature était la peur qui révolutionnait la maison « Les revenants ! dit-il, vous craignez les revenants ? Mais ça n'existe pas. S'il se passe quelque chose là-haut, nous allons y monter et vous verrez que c'est un événement tout naturel ! » Et retournant prendre le cierge qui brûlait auprès du mort, il s'élança dans l'escalier. D'entendre ce mécréant qui nous avait ensorcelé avec ses histoires de spectres nous assurer qu'il n'y croyait pas m'aide à mon tour à recouvrer ma raison et, dans un revirement subit, devenue téméraire, je montai à sa suite.

Dans la soupenle, la Luronne, assise sur son lit, les yeux exorbités, continuait de gémir d'épouvante. À nos questions, à peine put-elle répondre « Ce bruit à côté et cette lumière là-haut qui remue sur ma tête ! » et de la main elle désignait un point de la toiture formant plafond. J'avais beau regarder je n'apercevais rien. Mais le Sylvain perspicace, ayant dissimulé derrière sa main la clarté du cierge, un cercle rouge comme un œil de feu apparut nettement sur la paroi. Je recommençais à me trouver mal à l'aise, mais lui se mettant tout à coup à rire, sans s'inquiéter autrement de l'état de délabrement où la terreur de la Luronne avait mis sa toilette de nuit, la tira par le bras et la forçant à se pencher, lui montra sur le parquet la même tache de lumière. « Sacrée folle qui ne voit pas que par le trou d'un nœud, la clarté qu'on promène dans la cuisine pénètre ici pour aller frapper le plafond où, à chaque mouvement du heurcot, elle s'agite dans tous les sens ! ». La malheureuse convaincue, mais pas encore rassurée ne peut que balbutier « Oui, mais ce vacarme à côté ? — Dans ce tapage, il n'y a pas plus de sorcellerie qu'en tout ceci. D'ailleurs nous allons bien voir. »

Et nous pénétrâmes dans le grenier. Aussitôt, au milieu d'un nuage de poussière, l'explication du phénomène nous apparut, une maîtresse poutre réduite en vermoulure s'était affaissée entraînant tout un pan de toiture et fracassant un tas de ces multiples vieilleries qui s'amoncelle dans les greniers des vieilles maisons. J'ai toujours pensé que les choses ont une âme et que la vieille bâtisse voyant son dernier maître partir s'est dit au bout de son rôle et depuis longtemps n'attendait que ce moment pour s'écrouler. Nous retournâmes à la Luronne. Mais lorsque nous l'eûmes rassurée en lui faisant part de ce que nous avions vu, il se produisit en elle une telle détente que la voilà de nouveau tombée en faiblesse. Décidément cette vieille abusait. Laisant le Sylvain auprès d'elle, je

descendis chercher de quoi la ravigoter et pour rassurer l'hôtesse. Dans l'intervalle le jour s'était levé, balayant les spectres de la nuit, le chien avait fini de hurler et je sentais ce bien-être mêlé d'hébétude qu'on éprouve quand on a échappé à un danger.

Vous le dirai-je ? je n'étais pas au bout de mes épreuves et le sort ou le diable avait décidé d'user de tous les moyens pour me rendre intenable et à jamais mémorable le séjour de cette maison de malheur. À peine avais-je ouvert la porte de la cuisine qu'un vacarme épouvantable ébranla de nouveau la maison. Mais cette fois c'était du *poêle* que provenait tout ce bruit. Est-ce que, dans la débâcle générale le pauvre mort laissé seul allait aussi en faire des siennes ? La veuve était tombée à genoux au milieu de la cuisine « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » Quant à moi, mon assurance recouvrée avait de nouveau failli et mon cœur battait à me faire mal « Sylvain, m'écriai-je, descendez vite ! » Mon sacripant dégringole en jurant « Qu'y a-t-il encore ? » Je lui indique en tremblant la porte du poêle. Il s'avance et, dès la porte s'arrête comme médusé « Ah ! bien alors... Ah ! bien alors... Je n'ai jamais vu ça ! » prononce-t-il avec un visible effort. Je ne doute plus que cette fois il se passe quelque chose de vraiment extraordinaire et je sens redoubler mon émoi. Mais bientôt il s'est repris et, se tournant : « Venez m'aidez ! » Son air décidé, son ton de commandement et, malgré la peur qui me secoue des pieds à la tête, la curiosité me décident à avancer. Ce que je vis alors ne sortira jamais de ma mémoire. Le chien profitant d'une porte ouverte et du désarroi qui régnait dans la maison, s'était introduit dans la pièce où son maître était laissé seul. Il avait, en faisant effort pour grimper sur le lit où il était enseveli, tiré à terre non seulement les couvertures, mais le mort lui-même avec la planche sur laquelle on l'avait étendu. La table portant l'eau bénite et les chandeliers avait basculé également avec tout son attirail. Au milieu de cette débâcle le pauvre mort était, dans sa raideur de cadavre, couché sur le flanc. Et le chien, avec des cris plaintifs, lui léchait la figure et les mains. On eut toutes les peines du monde de l'écarter. La pauvre bête pleurait comme un enfant et sa douleur tirait des larmes au Sylvain lui-même. Il nous fallut réparer le désordre et réinstaller le mort sur son lit. L'homme ne pouvant y parvenir tout seul je fus donc forcée bien que tremblant comme une feuille de lui prêter la main. Ah ! mes amis, quelle corvée ! Enfin, tout s'arrangea. Mais c'était à peine fini que les menuisiers arrivèrent avec le cercueil et que, pour l'y étendre, on arracha de

nouveau le mort de sa couche. Mais je crus devoir me dispenser d'assister à cette nouvelle opération. Je n'en pouvais plus. Je montai près de la Luronne qui avait fini de geindre, mais qui était tellement déprimée qu'il lui était impossible de faire un mouvement. Je me couchai tout habillée auprès d'elle en attendant l'heure du départ pour le cimetière.

Bientôt la maison s'emplit de bruit. Je secouai ma voisine « Allons maman Luron, habillez-vous, on va s'en aller. — Je ne pourrai jamais, laissez-moi ! — Mais on va fermer les portes et vous demeurerez seule ici. » Alors ce fut comme une résurrection ! À la pensée d'être abandonnée dans cette maison infernale, elle recouvra ses forces et soudain décidée, mais toujours geignant, elle s'arracha du lit et se mit à s'habiller.

J'abrège : il faisait un temps superbe quand nous fîmes à rebours, derrière le cercueil, le chemin de la veille, pour nous rendre au cimetière de Gérardmer. La nature avait pris un tout autre aspect. Si la circonstance s'y fût prêtée, en constatant la figure riante du paysage, l'air rassurant et l'impression de sécurité répandus sur les visages et les choses, j'aurais ri de mes transes passées. N'empêche que c'est avec un certain soulagement que, la cérémonie terminée, nous reprîmes le train.

En route, le Sylvain tenta encore de nous en conter, mais la Luronne, qui avait recouvré tous ses moyens et toutes ses couleurs, lui sonna un tel branle qu'il finit par se tenir coi.

Avec quel plaisir je rentrai chez nous, je vous le laisse deviner. J'avais l'impression de revivre et de revoir la lumière après avoir, pendant douze mortelles heures dans l'ombre traîtresse côtoyé la mort et hanté les spectres. Néanmoins je tançai d'importance mon mari pour m'avoir laissée seule m'engager dans une aventure où j'avais été bien prête de laisser ma raison et des suites de laquelle ma santé fut longue à se remettre. Si je vous disais que mon sommeil est encore troublé par les cauchemars de cette nuit d'enfer et que je n'entends jamais un chien hurler sans qu'aussitôt revive à mes yeux le spectacle de cette pauvre bête léchant, avec des gémissements, le cadavre de son maître. »

VII

La Panique

(Le Grelot)

Un soir d'un vieil hiver, comme les hommes du Belrepaire étaient, selon leur habitude, rassemblés pour les *loures* chez le sabotier Curette, il se produisit, un événement qui, en ce temps-là, fit un certain bruit dans les villages « au-dessous de l'église ».

Le *poêle* de Curette, pauvre artisan sans prétention, était comme un terrain neutre où les gros bonnets du village, qui n'ont pas volé le surnom de *loups* qu'on leur a donné, et qui se jalousaient réciproquement, consentaient à se réunir. On venait y apprendre les nouvelles, tâter le voisin, sans découvrir son propre jeu, en vue de quelque marché à conclure, et supputer le revenu probable des récoltes.

Or donc, ce soir-là, à la lueur d'un pâle *heurchat* qu'obscurcissait encore la lourde fumée du tabac de contrebande, Curette parait ses sabots à la plane. Autour de lui les pensées de ces gens s'exprimaient en paroles réticentes et mesurées. Tout à coup, dans le plafond, un bruit singulier se fit entendre. Les conversations s'arrêtèrent et chacun tendit l'oreille. On eût dit le murmure à peine plus faible, d'un de ces grelots dont on garnit le collier des chevaux, pareil également au bruit que font ces hochets, où roule une bille, et qu'on donne aux jeunes enfants « Qu'y a-t-il dans ton grenier ?

— Ma foi je me le demande. Tout est rempli là-haut de gerbes et de foin, et je ne vois pas qu'il y ait place pour quelqu'un s'y promener. »

On écoutait de nouveau. Et le bruit, qui avait cessé un moment reprenait de plus belle, tantôt à un endroit, tantôt à un autre. « On dirait un rat qui roule des noix.

— On croirait plutôt que quelqu'un compte de l'argent.

— Hélas ! repartait Curette, je n'ai pas de noix, encore bien moins d'argent, et je ne m'explique vraiment pas ce que c'est. »

Ainsi raisonnait-on, et, comme le phénomène persistait, derrière la tête de chacun une idée germait, mais que nul, tous posant pour des esprits forts, n'eût osé avouer : la maison était hantée !

L'on profita en outre d'une accalmie dans les manifestations bruyantes de l'esprit, pour se retirer en silence, laissant Curette se débrouiller tout seul avec le mystérieux visiteur.

Il n'était pas peureux heureusement. D'ailleurs le bruit avait cessé, ce qui permit au brave homme, qui avait vite renoncé à trouver la solution du problème, de dormir consciencieusement sa nuit pleine.

Mais les veilleurs, rentrés chez eux et couchés près de leur moitié, n'avaient pu se garder de souffler à l'oreille, qui de Clairette, qui de Marie-Jeanne, que la maison de Curette était hantée. Il avait fallu donner force explications, et cela avait été suffisant pour tenir dans l'insomnie une partie de la nuit la moitié du village. Et voyez quel phénomène peut naître d'une obsession : il n'y eut pas un ménage qui, attentif aux bruits de l'obscurité, n'eût cru entendre sonner le grelot mystérieux !

Même chez le Zidore du Thoumé, les choses ne tardèrent pas à se compliquer. Après avoir satisfait la curiosité de sa Guitou et calmé une inquiétude prompte à s'éveiller, il s'apprêtait enfin à dormir, lorsqu'une bourrade dans les côtes le mit soudain sur son séant.

« Entends-tu ?

— Quoi ?

— Dans l'étable ! »

En effet, dans l'étable proche le coq venait de pousser ce cri particulier qui annonce un danger, le bétail remuait ses hards, et l'on entendait distinctement un roulement de grelot : le ou les revenants, prenaient possession de la maison. Nos gens, peu rassurés, en hâte et en tremblant, s'habillent et allument la lanterne. Puis, avec mille précautions, Zidore devant, Guitou en serre-file, ils commencent l'exploration du logis. A l'entrée de la grange, ils s'arrêtent médusés : de tous côtés, le long des parois et des murs, des rats descendent des greniers, et, se faufilant sous les portes, s'empressent de prendre la clef des champs. Le chat lui-même, hérissé et les oreilles rabattues, saute de l'échelle, se glisse entre les jambes de ses maîtres,

et va chercher, pour se cacher, le coin le plus reculé de la cuisine. Et cet exode s'explique par le bruit que fait là-haut le revenant promenant son grelot.

À leur tour, et prudemment, Zidore et Guitou battent en retraite, ferment l'huis au verrou et regagnent leur lit. Mais comment dormir après pareille alerte ? Aussi, dès le point du jour, étaient-ils sur leur porte, racontant à qui voulait les entendre, qu'un revenant ou le diable lui-même, hantait leur maison. Un rassemblement s'était formé, et, comme on n'entendait plus rien depuis qu'on y voyait les plus hardis s'offrir à faire le tour des greniers et des remises. Rien n'y virent, ce qui confirma pleinement à tous une intervention surnaturelle. Jusqu'à ce sacripant de Bakawé, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, et qui s'excitait à crier : « Je tiens de ma grand'mère qui l'avait appris de la sienne, qu'il y a des années des cents et des mille peut-être, pareil remue-ménage s'est déjà produit dans les maisons du Belrepaire. C'était l'annonce des grands malheurs qui ont désolé et dépeuplé le pays : crimes, ravages, peste et incendies. Ne dit-on pas qu'on va avoir la guerre ? »

Comme quelques-uns haussaient les épaules, incrédules, « Ah ! reprenait-il, vous ne me croyez pas ! eh bien, expliquez donc ce qui se passe. Vous ne pouvez pas ? Il n'y a pas alors de quoi faire le malin ! » Et chacun s'en allait se disant, à part soi, que Bakawé avait raison, et appréhendait d'entendre à son tour, le visiteur annonciateur de catastrophes.

Pendant tout un mois on ne dormit plus dans le village car, tantôt dans un grenier tantôt dans un autre, la nuit éveillait le roulement mystérieux. Bientôt la nouvelle se répandant dans les hameaux voisins, l'événement prit une ampleur démesurée. On assurait maintenant qu'au milieu d'un bruit de sonnailles, de chaînes et de chaudrons, des fantômes hideux apparaissaient. Lucifer, descendu des hauteurs nuageuses où il tenait autrefois sa cour, semblait maintenant avoir choisi le Belrepaire pour y tenir ses assises et son sabbat.

Les malheureux *loups* ne savaient plus à quel saint ou à quel diable se recommander ; inutilement les uns avaient fait dire des messes, et les autres, aussi inutilement, avaient eu recours à la science de Paslamèche, le coupeur de sort, qui passait pour avoir des accointances avec les puissances infernales.

Des vieux perdirent la raison ; les plus effrayés étaient sur le point d'abandonner le pays, lorsqu'un incident plus que vulgaire fit, dans un éclat de lire universel, sombrer la terreur publique. Par. quel hasard, tous les rats ayant décampé, un piège se trouvait-il encore tendu sur la *ran* du Morquaire ? Nous ne savons ! toujours est-il qu'en portant un jour la pouture à ses cochons, il aperçut un gros rat pris dans la *falle* et, à la stupéfaction générale, le prisonnier portait au cou un superbe grelot. Tout s'expliquait.

Un sort peu enviable mit fin à la carrière tumultueuse du rongeur. Aussi bien était-il loin de s'y attendre, lui qui, prisonnier une première fois, avait été aussitôt remis en liberté, encombré toutefois du tribart malencontreux qui avait mis tout le pays en révolution. Oui, mais la première fois, c'est entre les mains de Bakawé qu'il était tombé et on sait bien que Bakawé n'aimait pas à faire souffrir les bêtes.

VIII

Une Belle Frousse

Il existe dans certains pays des habitudes singulières qui sont bien faites pour surprendre quand ce n'est pas pour effaroucher l'étranger qui n'est pas initié.

Écoutez l'histoire que j'ai, avec maintes autres, recueillie autrefois dans un *poêle de loures*. On avait, ce soir là, beaucoup parlé de revenants, *menée Hennequin*, *sotrés* et autres diableries. Et les plus peureux tremblaient d'épouvante d'avoir entendu chaque vieux rappeler la circonstance où il s'était trouvé le plus effrayé. Le père Kabreux n'avait encore rien dit, mais on s'attendait bien à ce qu'il en « sortirait une », car il n'était jamais sans fil à son aiguille.

« Dans ce que j'ai à raconter, finit-il par dire, il n'y a point de revenant et, s'il y a un mort, il se tint si tranquille qu'il n'y a rien à lui reprocher. Pourtant de la frousse que j'eus ce jour-là je garderai souvenance tant que je vivrai.

Il y a de cela une vingtaine d'années ; on vint m'apprendre un jour que le vieux Coliche de la Combe avait cassé sa pipe. Cela peut

arriver à tout chacun et ce n'est guère la mode de choisir le moment. Pourtant comme il était contrariant et aimait de faire endêver les gens, je ne suis pas éloigné de croire que c'était exprès qu'il avait fait telle sottise au creux de l'hiver. C'est ce que ne cessait de me répéter la Maguite, ma femme.

Mais comme il était frère « trois jours la semaine » de la mère de ma marraine, je ne pouvais moins faire que d'aller à son enterrement.

« Tu ne crains donc pas, rognonnait encore Maguite, d'être gelé ou de revenir plein comme une laie ! Chaque fois que tu sors c'est « de recommence ». Quand tu seras obligé de demeurer au lit à ne pas pouvoir remuer une patte, tu seras bien avancé et moi aussi. On n'a pas besoin de courir après le mal, il vient bien sans cela. »

Pour une fois Maguite avait raison et si je l'avais écoutée, je m'en serais bien trouvé.

Me voilà donc en route pour la Petite Paroisse où l'on devait « planter » le Coliche. Vous connaissez le pays et le temps qu'il y fait en cette saison ; vous pouvez donc juger si, en faisant tel voyage, j'avais droit à des indulgences. Mais quoi ! je ne pouvais me plaindre : le pauvre mort lui-même avait eu assez de mal pour venir jusqu'à l'église.

C'était sur une chlitte qu'on l'avait descendu de la *chaume* où il demeurait à travers les rafales de neige.

Pourtant lorsque je fus là-haut, il était déjà arrivé et il attendait sur la porte que le curé voulût bien venir le prendre pour l'introduire à l'église. Autour du cercueil, une douzaine de paroissiens, un bonnet tiré sur les oreilles sous le grand chapeau noir, les mains dans les poches, se tenaient rigides et silencieux. D'habitude ces gens-là n'aiment guère pérorer, et ils y étaient d'autant moins portés ce jour-là que la bise coupait la figure comme un rasoir. Hors l'été, qui attire par la quelques désœuvrés, ils ne sont pas accoutumés non plus à voir beaucoup de monde. Aussi lorsque je survins poudré de givre et qu'ils m'aperçurent, vous pensez comme je fus regardé. Sans me quitter des yeux, chacun se pencha vers son voisin pour lui faire part sans doute de réflexions, que je jugeai peu amènes, sur ma hure d'étranger. Leur air renfrogné n'avait, ma foi, rien d'encourageant. Pourtant comme j'en connaissais « une paire », je pensai bien faire de m'approcher pour

leur parler. Je n'en pus tirer que quelques grognements qu'on pouvait aussi bien prendre pour une invitation à leur « fiche » la paix que pour un souhait de bienvenue. Devant telle façon de recevoir les gens, vous pensez comme je me trouvai gêné et refroidi encore davantage.

Dans le même moment, le curé vient et on entre à l'église. Je me place derrière le cercueil avec les parents. Nous étions à peine sous les cloches que j'entends derrière moi : cric, crac, comme des ressorts qui se détendent. Je me retourne et je vois que, sans cesser de me regarder d'un œil que je trouve décidément peu rassurant, ceux qui me suivaient avaient ouvert leurs couteaux. Vous connaissez bien, n'est-ce pas, ces outils-là ? de grands eustaches de marcaires effilés et tranchants, bons pour toutes les besognes, et qui ne les quittent guère. Avais-je la berlue ? du coup tous ces individus froids et sombres, me semblèrent des brigands qui en voulaient à ma pauvre carcasse. L'église était leur antre et c'est bêtement que je venais d'y entrer. Ce n'est pas assez de vous dire que j'en eus la chair de poule. Vivement je me rencognai entre mes voisins pour y chercher protection. Mais ma terreur ne fit que s'accroître : eux aussi tenaient leur couteau ouvert et me jetaient des regards singuliers. J'étais sûr maintenant que ces sauvages allaient me saigner là comme un porc. Savoir pourquoi ? je n'avais plus la tête à moi pour me le demander. Tout en attendant le coup qui devait me tuer, un frisson me courait dans le dos, mes cheveux se hérissaient et une sueur d'agonie me coulait du front. Vous pensez la frousse que j'avais !

Par bonheur l'épreuve fut aussi courte que son dénouement inattendu. Nous étions parvenus à la hauteur des premiers piliers en bois qui, de chaque côté de l'allée, supportent le plafond, quand, tout à coup, mes deux voisins tirèrent l'un à droite, l'autre à gauche, plantèrent leurs « francks » dans les dits piliers et y accrochèrent leurs chapeaux. Si je commençai à souffler moins lourdement, vous pouvez le croire. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ceux qui suivaient faisaient de même. La détente que je ressentis fut aussi vive que la contraction qui l'avait précédée. Tout cela m'avait détraqué.

On devait s'en apercevoir à ma mine et dans ma démarche ; Aussi ces gens ne cessaient pas de me regarder. Sûrement ils ne

souçonnaient guère la cause qui m'avait mis dans une telle détresse et j'eusse été bien contrarié s'ils s'en étaient donné de garde.

Ils mirent mon malaise sur le compte d'un coup de sang ou de l'émotion, et je leur laissai croire.

Parce que, voyez-vous, pour vous dire la vraie vérité, les tranchées que j'avais eues s'étaient changées en ... comment vous dirai-je ? en un besoin fâcheux qui me travailla si fort que je fus forcé bien avant le *Libera*, de sortir vivement sans dire adieu au Coliche et à la compagnie.

Comme vous le voyez, en cette occasion, je ne me montrai pas trop vaillant. Mais je voudrais bien savoir si, à ma place, un plus hardi eût fait le malin !

De toutes façons, vous voilà renseignés ; si jamais il vous prend envie d'entrer dans leur *moté*, ne vous effrayez pas en voyant les indigènes ouvrir leurs couteaux ; ce sont de braves gens qui ne feraient pas de mal à leur propriétaire et qui ne se fâchent que lorsqu'on gouaille au sujet de leurs cloches...

IX

La Tendresse

(Le Coq)

Ceux qui vont me lire pourraient être tentés de marquer leur incrédulité en haussant les épaules et en traitant mon histoire d'inepte hâblerie. Je ne disconviens pas qu'elle mériterait d'être ainsi qualifiée si elle n'était qu'un produit d'imagination.

Mais quand j'aurai assuré au lecteur qu'elle est exacte en tous points, peut-être conviendra-t-il que, perdant ce caractère inepte qu'elle tient de son apparence invraisemblable, elle peut aussi présenter quelque intérêt. Pourquoi, d'un autre côté, nous arrêter à cette considération que les extravagances qu'on y relève sont le fait d'un excentrique ... du moment qu'elles sont inoffensives et qu'elles prêtent à rire ?

Mes personnages sont donc encore bien vivants. Comme certains d'entre eux pourraient se trouver trop offusqués à la lecture de ma prose, je les ai désignés sous des noms d'emprunt. Cela d'ailleurs n'empêchera pas les intéressés, certain coq excepté, de s'y reconnaître, et puisque c'est de bonne source que je tiens cette histoire, ils pourront vérifier que je n'y ai rien ajouté.

Or donc, dans son gélinier, le père Crépet gros propriétaire au hameau de Aubacâ, possédait un magnifique coq noir et or. Jusque là rien d'extraordinaire ! mais voici où le fameux coq se distinguait de ses congénères. À l'encontre de ceux-ci qui s'usent en galanterie à l'égard des poulettes confiées à leurs soins, celui-là ne pouvait les souffrir si jeunes et si affriolantes fussent-elles. On eût dit même qu'il éprouvait un plaisir sadique à les accabler de coups d'un bec qu'il avait dur et tranchant, à leur dévorer ainsi la crête et à laisser sanglantes et à moitié plumées sur le sol. C'était la terreur de son poulailler et des volailles du voisinage. Quand le père Crépet vit sa basse-cour menacée d'une destruction prochaine et qu'il eut à payer mainte geline mise à mal, il en vint, malgré le regret qu'il en eût, à envisager la nécessité de se défaire de son coq. Le mettrait-il au pot ou le vendrait-il ? Il n'avait pas encore tranché la question qu'elle se trouva résolue de la manière à laquelle il s'attendait le moins.

Pour planter quelques bornes aux limites de son héritage il avait eu recours aux lumières d'un vieux rentier. Celui-ci était un vieux garçon original et maniaque sur qui, notamment l'attrait du beau sexe ne se manifestait, ainsi que chez notre coq que par une invincible répulsion. Aussi n'eut-il pas plutôt vu l'oiseau fameux et apprit de quelle disgrâce il était affligé, qu'il se sentit soudain pris d'une affection profonde pour ce frère emplumé, ainsi qu'une envie folle de le posséder. Aussi les comptes furent aussi faciles que prompts à régler entre les deux hommes. L'un était aussi heureux de se débarrasser d'un volatile encombrant que l'autre témoignait de plaisir à l'emporter pour prix de ses services. On peut bien posséder un coq dont le caractère s'apparente si bien au vôtre sans souci d'en tirer profit de même que d'autres s'attachent pour leur seul agrément à des perroquets, à des serins ou à des souris blanches.

Aussi pensait notre homme misogyne dont l'âme sensible ne fut pas effleurée un seul instant par la pensée de manger son hôte.

Mais les difficultés commencèrent lorsqu'il fallut le loger. N'ayant pas de poulailler à sa disposition son maître l'enferma dans

un réduit obscur lui servant de remise. Mais la bête habituée aux libres randonnées manifeste son déplaisir en ne touchant que d'un bec dégoûté à la provende variée et plantureuse qui lui était servie. Aussi au bout de huit jours de ce régime, son dos hérissé et sa crête pâlie témoignaient de ses souffrances ; aux invites de l'aurore il restait muet et son œil atone révélait la profondeur de la détresse nostalgique où plongeait son âme. Son maître en avait le cœur chaviré et perdait lui-même l'appétit. Ses soucis débordant sa tranquillité habituelle, tous les gens du hameau étaient au coulant des faits et gestes ainsi que de l'état d'esprit du malheureux volatile, tout le monde avec des sourires s'en entretenait.

L'âme charitable de la fermière du Trexau s'en émut ; aussi vint-elle proposer à l'affligé de prendre son élève en pension, marché fait pour dix francs par mois, elle emporta le coq. Elle devait lui fournir le vivre et le couvert et l'entretenir en liberté. Le maître du coq se félicitait de cette solution. Malheureusement sa joie fut de courte durée. Deux jours après, en effet, le fils de la fermière rapportait le pensionnaire : « Ma mère a dit comme ça que vous gardiez votre coq. Elle n'en veut plus, rapport que c'est une sale bête qui aurait tué la plus belle de nos poules si on n'y avait pas couru ! »

Nouveaux tracas, nouvelles recherches qui aboutirent à la découverte d'une autre nourricière. Alléchée par l'appât de l'argent à gagner et se disant à part elle qu'elle saurait bien modérer, si besoin était l'humeur belliqueuse et sanguinaire de ce mauvais coucheur, la mère Fâlic le reçut donc en son poulailler. Mais dès le premier jour, l'irascible jaiu montra qu'il était décidé à ne rien faire pour s'attirer les bonnes grâces de son hôtesse. Comme prélude à ses exploits, il cassa et mangea les œufs déposés dans les nids. Dans l'étable où il couchait, la fermière furieuse le poursuivit à coups de balai. Le coq affolé s'élança dans la fenêtre, brisa la vitre et s'en fut « Va t'en, *peute* bête, et ne reviens plus. » Mais il n'était pas coq à s'émouvoir et à s'embarrasser de scrupules pour si peu. Aussi le soir-même, fier comme Artaban, et conscient d'avoir bien rempli sa journée, rentra-t-il au poulailler. Deux poulettes manquaient qu'on retrouva à demi-mortes, saignantes et plumées dans le courtil. C'en était trop ! Appréhendé sans ménagement, le bourreau fut, après avoir reçu une ample dégelée, enfermé dans une cage à lapins, avec la perspective d'y passer désormais le reste de ses jours. Heureusement pour lui, son maître veillait et prenait chaque jour de

ses nouvelles. Quand il eut tout appris, il s'indigna à la pensée des mistoufles et de l'infâme réclusion qu'on avait fait subir à son favori. Il courut chez la mère Fâlic ; il y eut explication orageuse, échange d'aménités. Bref le prisonnier fut délivré et, maternellement, le maître remporta la victime.

Nouvelle réintégration dans la remise en attendant qu'on trouvât à le replacer. Mais qui voudra se charger à présent de l'irascible volatile ? Car son histoire a fait le tour du hameau et nul ne se soucie de prendre tel pensionnaire. Son maître s'en rendant compte, se fit cette réflexion judicieuse qu'il fallait chercher dans un rayon assez étendu pour que l'écho des frasques de son protégé n'eût pu y parvenir.

C'est pourquoi, un jour de foire, à St-Dié, le vit-on, un panier couvert au bras, déambuler d'un air préoccupé sur les trottoirs où se tient le marché aux volailles. Voulait-il vendre ? Avait-il l'intention d'acheter ? Ni l'un ni l'autre. Il faisait tout simplement prendre l'air à son coq, et, par la même occasion, cherchait à lui procurer une nouvelle pension. D'une fermière à l'autre, qui offraient en vente les produits de leur basse-cour, il allait, proposant son marché. Les unes, croyant qu'il se moquait, le rabrouaient durement ; les autres, le prenant pour un fou, lui riaient au nez. Il eut raison pourtant de ne pas se décourager, car on finit par lui indiquer, en dehors de la ville, l'adresse d'un établissement où l'on pratiquait l'élevage en grand de la volaille et où il aurait des chances de placer son protégé. Il y courut. Quand il eut présenté sa requête et exhibé l'oiseau, on se méprit d'abord sur le motif d'une visite aussi inattendue. « Mais, lui dit-on, cette bête n'est pas de race ; c'est le produit d'un métissage de hasard, et vous n'avez aucun intérêt à la conserver en vue de la reproduction ». Il répondit que peu lui importaient la généalogie de son coq et les produits qu'il en pouvait tirer ; qu'il n'avait en vue que de lui assurer une existence paisible en payant ce qu'il faudrait. Si originale que parût la proposition, on consentit à la prendre au sérieux et marché fut fait aux conditions suivantes : l'animal jouirait pour ses ébats d'un enclos où il serait seul afin d'éviter tout commerce avec les poulettes sélectionnées ; il serait nourri et logé convenablement. Comme prix du gardiennage on recevrait vingt francs par mois, payables d'avance. Trop heureux d'avoir trouvé à la placer, notre homme s'exécuta et livra la bête. Mais longtemps encore avant de s'en aller, il suivit d'un œil humide son favori emplumé explorant, le cou tendu, son nouveau domaine.

La fin de l'histoire ? Il n'y en a pas encore au moment où j'écris ces lignes, attendu que tous les jeudis le rentier de Rubacà prend le train pour St-Dié. Il a beau faire ce voyage le plus discrètement possible, on sait où il va. Il se rend au pied de la côte St-Martin et des vertes pentes de Foucharupt, là où vit dans un paysage idyllique, comme dirait le poète, le doux objet de sa pensée.

Pendant une heure ou deux il se passionne à suivre les ébats de son coq, lui débite les gâteries qu'il a apportées et lui prodigue les noms les plus doux. Mais toutes ces manifestations d'un amour exclusif doivent avoir lieu derrière des barreaux protecteurs, car la bête ne trouvant plus à satisfaire ses instincts sanguinaires sur ses congénères est devenue féroce et se jette griffes et bec dehors, sur tout gibier humain qui passe à sa portée. Et, pas plus qu'un autre, son protecteur n'échapperait à la fureur aveugle de l'ingrat volatile.

Cette disposition, loin de lui porter atteinte, paraît au contraire renforcer à chaque voyage l'attachement incompréhensible qui lia notre homme à ce vilain oiseau. Quand il l'a bien admiré, pris de ses nouvelles et fait ses recommandations, il regagne rassuré son hameau perdu ayant fait pour huit jours provision de quoi alimenter ses rêves de misogynie où évoluent, dans le bleu, des coqs vêtus royalement et poussant de leur bec large ouvert de victorieux cocoricos... Pauvre cher coq ! pauvre homme !

X

La Patience

(La pêche aux bavards)

Les gens de Fiefelâ avaient entendu dire qu'au premier avril les poissons voyageaient beaucoup. Comme ils aiment les *bavards* (chabots), ils coururent à la rivière pour tâcher d'en prendre. Mais ils manquaient d'entendement pour cela. Ils flânaient sur le bord, se demandant par quelle manière ils pourraient bien démêler les poissons d'avec l'eau.

« Prenez des cribles », leur dit le piéton de la Kiéreuss qui passait.

Ils furent enchantés de l'avis et se hâtèrent de le suivre. Voila donc nos pêcheurs dans la rivière jusqu'au ventre, bien entraînés de cribler l'eau.

À dix heures, quand leurs femmes apportèrent le goûter.

« Vous n'avez encore rien pris ? »

— Non ! mais il n'est pas encore midi ».

À midi, ce fut le curé de la Kiereusse qui se rendait à quelque *charette*, qui passa à son tour.

« Que faites-vous là, bonnes gens ? »

— Nous péchons des bavards, Monsieur le Curé.

— Avec des cribles ! Mais vous ne devez rien prendre. Il me semble qu'en employant des vans vous auriez plus de succès ».

Et il partit, se tenant pour ne pas éclater. Pourtant sa réflexion leur donna à songer :

« Le curé doit avoir raison dirent-ils, une crible a trop de trous, tandis qu'un van retient tout ».

De nouveau les voila à la rivière vannant l'eau et je te vanne.

Quand le curé repassa vers quatre heures.

« Eh bien, cette pêche, comment va-t-elle ? »

— Nous n'avons encore rien pris Monsieur le curé, mais il n'est pas nuit.

— En effet, continuez. À défaut de bavards, vous êtes toujours assurés de rapporter autre chose ».

Il partit en riant, cette fois, à soutane déboutonnée ! Et ils se disaient entr'eux.

« Puisque le curé l'a dit, nous sommes sûrs maintenant d'attraper quelque chose. »

Mais la nuit vint qui les obligea de sortir de l'eau.

« Atchoum ! tu n'as rien pris ? »

— Atchoum ! pas un bavard !

— Atchoum ! ni moi non plus ! Le curé, atchoum ! n'est pas plus malin qu'un autre. »

C'était vrai qu'ils comptaient pour rien le rhume qu'ils avaient gagné. Et ils demeuraient ainsi claquant des dents, renfrognés, éternuant, toussant et ne comprenant pas non plus pourquoi, sur l'autre bord, les Kiéreussés, comme pris de colique, se roulaient dans le gazon.

Le piéton, rentrant de sa tournée, entendit leurs plaintes et eut l'air d'y prendre intérêt.

« Vraiment, je ne peux m'en ravoir (me remettre) que votre pêche ait si mal réussi. Mais, j'y pense, est-ce bien l'eau du fond, celle qui est mêlée aux poissons, que vous avez criblée et vannée ?

— Ma foi non ! Nous prenions le dessus de l'eau, et comme il en venait toujours de nouvelle nous n'avons jamais puisé au fond.

— Mais, bougres de veaux sevrés, c'était le contraire qu'il fallait faire. Revenez demain ! vannez le fond de l'eau avant le dessus et vous m'en donnerez des nouvelles.

— Vous devez avoir raison ; aussi nous nous garderons bien d'y manquer. »

Pourtant le lendemain, au grand dépit des Kiéreussés qui s'attendaient à rire un bon coup, les Fiefelets ne se montrèrent pas. C'est qu'ils avaient tous pincé un rhume du diable qui les obligea à garder le lit plus de huit jours. Comme ils ont la vie dure, point n'en mourut et, comme ils manquent de souvenance, quand ils furent guéris, ils avaient oublié la pêche aux bavards. Puis ils étaient tourmentés par un autre casse-tête : la chasse aux taons allait s'ouvrir et ils ne pouvaient guère perdre telle occasion de faire merveilles !

XI

Mystification

(Le Mannequin)

Il est généralement dans chaque village un malheureux dont la malignité publique se plaît à exploiter les travers pour en tirer ces

distractions d'un goût plus ou moins douteux à l'aide desquelles elle égaie la fuite de ses jours monotones.

Les jeunes gens de chez nous que leurs farces ont rendu célèbres, avaient ainsi jeté leur dévolu sur un vieux veuf maniaque, atrabilaire et borné. Le père Coupot était *cherpignon* et bien qu'il fût à l'aise, il vivait et travaillait seul dans une vieille cassine toute délabrée dont le poêle lui servait d'atelier.

C'est pourtant là que les dits jeunes gens avaient pris l'habitude de se réunir tous les soirs pour tramer ainsi à sa barbe les complots dont il était invariablement la victime. Or une passion et une phobie se disputaient la vie et toutes les préoccupations du père Coupot. Il avait voué à son voisin Cordel une haine d'autant plus robuste et tenace que les causes en étaient plus lointaines et plus imprécises. Peut-être y avait-il à l'origine de leur mésentente une de ces histoires de poules et de coqs, si graves et si fréquentes, qui mettent le désaccord entre tant de voisins ; peut-être cela venait-il du temps où chacun ayant sa chacune, quelque incontinence féminine de langage avait allumé la guerre. Quel qu'il fût, le souvenir du premier grief étant perdu, la rancune aurait peut-être fini par s'apaiser. Mais, à cause des scènes homériques de disputes et même de pugilat qu'elles leur procuraient, les gens étaient trop intéressés à la voir durer et à verser de l'huile sur le feu quand il menaçait de s'éteindre. Car ils avaient cette chance de trouver aussi en Cordel un être assez borné pour se prêter au rôle qu'à son insu on lui faisait jouer. Toute l'imagination des jeunes se dépensait donc à inventer les nouvelles et les subterfuges même les plus invraisemblables pour amener le père Coupot au point d'ébullition voulu.

Or c'était généralement en conjuguant sa haine avec cette phobie dont il était atteint et qui lui faisait voir partout des gens disposés à le voler, qu'ils y réussissaient le mieux.

Certain jour notamment Coupot et Cordel avaient, sans trop s'injurier, fauché leurs *curtilles* qui étaient voisines et mis leur regain on meulons pour la nuit. Or, dans l'ombre complice, des sacrifiants s'en vinrent doubler les tas de Coupot en laissant visibles les traces de ceux qu'ils avaient fait ainsi disparaître et en éparpillant soigneusement du regain jusque sur la propriété de Cordel.

Si grossier qu'il fût, le stratagème produisit l'effet escompté. Les marques d'un vol probable étaient trop visibles pour que Coupot pût douter que l'ennemi était venu pendant la nuit

transporter sur son propre fonds une partie de la récolte du champ voisin. Cordel traité de « voleur » répliqua sur le même ton. Après maintes aménités semblables, on se lança le regain à la figure, puis les râteaux finirent par entrer en danse. Les gens avertis, du fond des jardins, derrière les haies, suivaient amusés les péripéties de la lutte. Celle-ci se fût terminée tragiquement, car les râteaux brisés, les adversaires couraient chercher leurs fourches, si le garde-champêtre ne fût intervenu pour les séparer.

Une autre fois c'était au moment des affouages. Le bois de chauffage ramené de la forêt s'élevait en *rôles* devant chaque maison. Coupot, toujours sous l'empire de sa manie et dûment stylé par les mêmes, avait numéroté toutes ses bûches. Vous étonnerai-je en vous apprenant qu'au matin les plus belles avaient disparu ? Le propriétaire furieux se lança à leur recherche. Oh ! il n'alla pas loin ! bien apparentes, le numéro tourné vers la rue, elles s'alignaient sur le tas de Cordel. Nouvel éclat, nouvelles injures, et si l'affaire ne se termina pas par des coups, c'est que le voleur supposé prit cette fois le parti de rire aussi du tour qu'on leur avait joué.

Le père Coupot possédait dans son jardin un grand poirier qui, l'automne, était chargé de fruits superbes. Aussi veillait-il avec un soin jaloux sur l'arbre ne doutant pas qu'on ne fût tout disposé à lui prendre ses fruits. Nos jeunes gens s'employèrent si bien à aiguïser cette crainte qu'il se décida à faire l'acquisition d'un pistolet à deux coups. L'amusement pouvait devenir dangereux si le brave homme s'avisait de s'en servir. Mais heureusement il ne savait pas charger l'arme. Obligeamment on s'offrit à l'y aider. Quand on fut bien assuré que le pistolet chargé à blanc ne risquait pas de blesser quelqu'un, les conjurés résolurent déjouer au pauvre homme un nouveau tour.

Pendant que les uns l'amusaient dans son atelier, d'autres hissaient dans le poirier un mannequin bourré de paille. Cachés dans les haricots du jardin voisin ils se mirent alors, à l'aide d'une ficelle, à imprimer des secousses au faux voleur. C'était le moment où, lâché par les complices, le père Coupot armé de son pistolet, sortait dans son jardin. Il voit remuer dans l'arbre, il tire ; une secousse plus forte fait tomber le mannequin. Bien assuré qu'il a tué un voleur et que d'autres s'apprêtent, à déguerpier, il crie « En voilà déjà un qui ne mangera plus mes poires ! » puis il s'élance au fond du jardin où il décharge son second coup. Dans l'intervalle, mes

jeunes gens avaient bien essayé de ramener le mannequin dans les haricots, mais la ficelle avait cassé. Ils furent donc forcés de le laisser là et ils s'enfuirent pour ne pas être surpris par le père Coupot s'apercevait de son erreur et s'avisait de fouiller les environs. Celui-ci en effet revenait sur ses pas en bougonnant. Le mannequin était là, immobile dans les choux, montrant au clair de lune sa panse renflée. Mais est-ce la crainte d'avoir trop bien réussi ? est-ce un vague remords qui le fit passer tout près sans essayer d'établir son identité ? Toujours est-il qu'il ne jeta sur lui qu'un regard hébété et qu'il s'empressa de rentrer.

Mais ces coups de feu dans la nuit avaient mis le village sur pied ; on s'interrogeait de porte à porte ; la vue des jeunes gens qui fuyaient détermina par suggestion une véritable panique. « Le père Coupot a tué un homme ! ». Ce cri, qui prit naissance on ne sait comment, se répandit comme une traînée de poudre et augmenta l'affolement. Des femmes sortirent dans la rue et se mirent à courir dans toutes les directions « Le père Combot a tué un homme ! ». Bientôt le crime se précisa « Coupot a tué Cordel ! » puis s'amplifia « Coupot et Cordel sont tués ! ». C'est ainsi que la nouvelle parvint aux oreilles du maire dont on assiégea la porte.

Juste en ce moment celui-ci était en train en sa cuisine de rafraîchir les gendarmes en tournée dans le pays. Ils ne pouvaient mieux tomber. Ils accourent suivis de la foule et trouvant le père Coupot, encore tout éberlué, assis dans son atelier : « Qu'avez-vous fait ? — J'ai tiré sur un *macrot* qui mangeait mes poires. Il n'y a pas de quoi ! — Vous croyez ? Et vous l'avez tué ? — Peut-être bien ! — Où est-il ? — Dans mes choux ! — Montrez-le nous ! » Déjà des gens serviables ont allumé un falot et tout le monde se précipite au jardin entraînant le criminel. Un gendarme, précautionneux, se penche sur le mannequin et le soulève... Alors il faut renoncer à décrire la scène. Les rires contenus de ceux qui savent éclatent ; on se bouscule : « Qu'est-ce que c'est ? », l'hilarité devient générale et gagne les gendarmes eux-mêmes, pendant que le père Coupot de plus en plus hébété, écarquillant les yeux comme des fenêtres d'Église, ne cesse de répéter : « Ah ben alors !.. ah ben alors ! »

Les gendarmes ont ri, mais ils ne sont pas désarmés. On s'est moqué d'eux et ce manque d'égards exige une sanction. Qui va encaisser ? le père Coupot, naturellement. Séance tenante, malgré l'intervention du maire qui plaide non coupable, trois procès-

verbaux sont rédigés : tapage nocturne, usage d'armes à feu en temps et lieu prohibés, offense à l'autorité !

Heureusement pour le père Coupot, il eut affaire à un Juge moins farouche. Après avoir pris largement part à l'hilarité générale qui secoua tout le prétoire au plaidoyer de l'affaire, il parvint en triturant savamment les textes et avec force considérant d'une luxuriante fantaisie juridique, à blanchir à peu près l'accusé.

Et celui-ci s'en tira, avec et pour tout, un franc d'amende pour tapage nocturne !

XII

La Crédulité

(Une bonne farce)

Le vrai, avons-nous dit déjà après bien d'autres, peut n'être pas vraisemblable. Ce qui le prouve une fois de plus c'est l'histoire, en tous points authentique, que nous nous proposons de servir aujourd'hui au lecteur.

La scène, cette fois, eut pour théâtre, ou pour mieux dire pour lieu de répétition, le prétoire d'une justice de paix dont le nom se démène au bout de ma plume, mais que je tairai pour ne pas permettre aux gens mal intentionnés de *repérer* le héros de l'aventure. N'est-ce point déjà trop que, poussé parla manie de conter des *fianves*, je risque de réveiller chez un pauvre homme, qui ne m'a jamais rien fait, un souvenir désagréable. Si je m'y résous c'est que je sais qu'il ne lit pas, étant peu curieux de sa nature et que je compte sur la charité des initiés pour ne pas lui mettre mon récit sous les yeux.

Or donc, dans le dit prétoire, se trouvent en présence le nommé Chouflic, employé dans un atelier de la ville, au physique bovin et bonasse, courtaud et ventru, avec Grandlaffe, le fameux avocat qui représente un marchand de toile.

Après les préliminaires, le juge s'adressant à Chouflic :

« Le 28 juin dernier, vous avez acheté à M. Richengoule, voyageur de la maison Tirafond, une pièce de toile que vous vous êtes engagé à payer sur présentation de sept traites échelonnées de mois en mois. Est-ce exact ?

— Oui, Monsieur le Juge. Seulement je dois dire que le vendeur a usé de subterfuge : il m'a soulé.

— Il ne vous a pas, que je sache, entonné la boisson de force.

C'est de votre plein gré et sachant ce que vous faisiez, que vous vous êtes enivré. Cette circonstance ne constitue donc pas une excuse pour renier votre signature et refuser d'y faire honneur. Car vous avez bien signé, n'est-ce pas, les traites que vous ne voulez pas payer ?

— J'ai signé, c'est vrai, mais j'ai fait effacer ma signature sur les papiers. Je suis prêt à rendre la toile, mais je ne veux pas payer puisqu'il n'y a plus rien d'écrit.

— Vous avez fait effacer ! qu'est-ce à dire ? J'ai là cependant la première traite et votre signature s'y étale en toutes lettres.

— En toutes lettres ! Montrez voir ! ».

Après avoir regardé le papier que l'huissier lui tient sous le nez

« Ça ressemble bien à mon écriture. Mais on l'a imitée sûrement car la vraie je l'ai fait effacer.

— Effacer, effacer ! Mais enfin par qui ? Comment ? Expliquez-nous !

— Ça, je ne peux pas le dire, mais je l'ai fait effacer.

— Vous ne voulez rien dire ; le système de défense que vous adoptez n'est pas seulement malhonnête, mais il est parfaitement idiot. La parole est à Maître Grandlaffe.

— La question de droit étant réservée, la conduite de Chouflic n'est pas aussi répréhensible qu'elle apparaît à Monsieur le Juge, et, bien qu'il ne soit pas dans mon rôle de le défendre, j'aurais mauvaise grâce de l'accabler en abattant tous mes atouts. Je ne dis pas qu'il montre en la circonstance une honnêteté bien scrupuleuse, mais il doit lui être beaucoup pardonné : il n'est pas... (comment dire pour ne pas le froisser ?) très intelligent et il a été victime d'une mystification dont il ne se doute pas encore. Et cette farce qu'on lui a jouée est de telle envergure et elle est à ce point incroyable qu'il

faut parler documents en mains pour la juger possible. Cette mystification que je vais vous révéler en même temps qu'à lui-même, vous en apprendra long sur son état d'esprit et vous procurera, j'en ai l'assurance, un verre de bon sang. Si, ce faisant, je ne le retourne pas sur un lit de roses, il ne pourra d'ailleurs s'en prendre qu'à lui-même : il n'avait qu'à payer.

Je dois d'abord vous dire que Chouflic a deux grands défauts : il est gourmand à l'excès et crédule à l'extrême. Au premier il doit de s'être mis dans les dettes ; au second il est redevable d'une mésaventure pire encore.

Richengoule, notre voyageur, qui est un génie en son genre, sait amener à composition la clientèle la plus récalcitrante. Chacun de nous a sa petite faiblesse ; c'est à la découvrir d'abord, puis à l'exploiter ensuite que notre représentant applique ses facultés admirables de psychologue. Je ne vois rien dans la loi qui s'oppose à cette façon d'entrer en affaires.

Or, chez Chouflic, c'est par l'estomac qu'il faut chercher le chemin du cœur... et de la bourse. L'ayant donc abondamment abreuvé, il l'amena ensuite à l'hôtel où un repas copieux arrosé amplement, mit sa victime, je veux dire son client, à son entière discrétion. Peut-on refuser sa petite commission à un copain si généreux. Bref, marché fut conclu pour une pièce de toile et aux conditions que vous savez ; Je vous accorde que Chouflic qui n'a plus de fille à doter d'un trousseau, n'avait que faire d'une pièce de toile entière et qu'il pouvait, dans telle provision, trouver de quoi fournir son ménage pendant toute leur existence ; eussent-ils, sa femme et lui, vécu plus de cent ans. Mais, dans l'emportement de sa reconnaissance, son ventre ne lui avait pas permis de s'arrêter à une pensée aussi prosaïque. C'est un détail d'ailleurs sur lequel, par pure discrétion, je suppose, notre représentant n'avait pas cru devoir attirer son attention. Je dois dire encore, à la décharge de celui-ci, que la marchandise était de qualité et qu'il n'avait pas abusé de la situation pour en majorer le prix.

Chouflic, lui dans le bien-être d'une savoureuse digestion, n'avait pas songé en outre à un autre détail particulièrement grave ; je veux parler de la réception dépourvue d'aménité, pour ne pas dire plus, que lui réservait sa ménagère. Quand elle le vit arriver titubant et ployant sous le poids de son emplette, il y eut au logis tel branle bas que la rue entière fut ameutée. Comme ceci se passait à

l'intérieur, je ne vous dirai pas de quelle nature furent les arguments de la bonne dame. On la soupçonne de porter la culotte et de savoir néanmoins, mieux que quiconque, manier le balai. Je suis certain que ce sont là purs racontars de méchantes gens. Il n'empêche que Chouflic meurtri, mais parfaitement dessoûlé, profita de la brume pour s'en aller furtivement rapporter sa toile à l'hôtel et réclamer ses traites. Mais son mauvais destin voulut que notre voyageur fût parti emportant les précieux papiers. Je passe par pitié pour lui, sur les péripéties du drame qui se joua à son retour au logis. Mais ce drame parvenu à son point le plus pathétique, va devenir une réjouissante comédie.

Dans chaque école, dans tout atelier, il y a un souffre-douleur, une tête de Turc sur laquelle s'exerce toute la malignité du groupe. Par malheur pour Chouflic la nature marâtre l'a laissé à tel point dépourvu que ce rôle lui incombait fatalement dans l'établissement où il travaille.

La nouvelle de sa mésaventure s'y était répandue avec la vitesse du feu sur une traînée de poudre. Lui, d'ailleurs ne s'en cachait pas, et, dans son besoin de consolation et le secret espoir de découvrir remède à sa situation, il s'en ouvrait à qui voulait l'entendre. On en profita donc pour lui monter un gigantesque bateau. Comme il se soulageait dans le sein de son ami Papiche, celui-ci lui dit :

« Il y a quelqu'un ici qui pourrait te tirer d'affaire s'il le voulait. Tu ne sais donc pas que Bataille est sorcier et qu'il connaît le moyen d'effacer à distance l'écriture sur les papiers les mieux cachés. Or, si ton nom disparaissait des traites que tu as signées, on ne pourrait plus rien te réclamer.

— Vrai, tu le crois capable de faire cela ?

— Comme je te le dis ! »

C'est maintenant autour de Bataille de jouer son rôle. Chouflic l'aborde en hésitant

« On m'a dit que tu pourrais me tirer du mauvais pas où je me suis mis.

— C'est certain ; mais je n'aime pas qu'on sache ces choses-là. C'est un secret que je dois garder.

— Oh ! tu peux compter sur toute ma discrétion, et, puisque tu le peux, tu ne vas pas laisser un ami dans la peine.

— En effet, aussi pour toi le ferai-je. Mais il faut que tu sois prêt à m'obéir en tous points.

— Si ce n'est que cela, tu peux disposer de moi.

— Tu n'as pas peur du diable ?

— Un diable quel qu'il soit, ne peut être plus terrible que celui qui loge sous mon toit et me rend, depuis trois jours, la vie intenable.

— Eh bien, voilà ! Demain, après la sortie de l'atelier, car il faut opérer dans le plus grand secret, j'y resterai seul et tu viendras m'y retrouver. Tu m'apporteras une feuille de papier bien blanche avec une plume d'oie qui n'ait jamais servi. Nous arrangerons l'affaire.

— Compte sur moi ! »

Le lendemain, à l'heure dite, Chouflic, non sans trembler un peu, pénétrait dans l'atelier avec ce que nous pourrions appeler les instruments de son supplice.

Bataille, la tête dans ses mains, paraissait profondément absorbé par la lecture d'un vieil almanach qui pouvait passer pour quelque antique grimoire de sorcellerie.

« Voici le papier et la plume ; que faut-il faire ?

— Pour le moment, du moins, peu de chose en vérité : signer sept fois ton nom avec ton sang sur la feuille blanche.

— C'est peu de chose, en effet.

Et déjà Chouflic, tirant son couteau, s'apprêtait à s'entailler l'épiderme de la paume pour obtenir le sang nécessaire.

— Pas si vite ! C'est avec mon propre canif, un outil qui a servi à circoncrire des juifs, que tu dois opérer. En outre, ce n'est pas dans la main, mais sous le téton gauche en face du cœur, que tu dois faire l'incision en croix.

— Qu'à cela ne tienne ! »

Et Chouflic, découvrant sa poitrine velue, en deux coups, cric, crac, se fait l'entaille réglementaire. Le sang coule ; c'est le moment d'opérer. Mais la plume n'est pas taillée. Avec le fameux canif, il se

met au travail, et, quand la pointe est faite, il la plonge dans la plaie et se met en devoir de signer. Mais l'instrument est si imparfait qu'il faut pour chaque lettre, reprendre de l'encre, c'est-à-dire du sang à même l'incision. La sueur lui perle, au front, le sang tache sa chemise, la main tremble, mais il finit néanmoins par en venir à bout. Bataille s'empare alors du précieux papier, et, faisant semblant de lire en son grimoire, pour se donner une contenance et se garder de pouffer, il déclare :

« C'est bien ! Ce soir, à minuit, rends-toi dans ta cave avec un chat, noir si c'est possible. Pince-lui la queue de manière à le faire miauler. S'il ne veut rien savoir tu pourras *rawèr* pour lui, mais de telle sorte que le diable s'y trompe. Si tu entends quelque bruit, ne t'en inquiète pas. Pendant ce temps je ferai chez moi les incantations nécessaires, et, du reste, j'en fais mon affaire. Mais, sur tout ceci, motus ou je ne réponds de rien !

Sois tranquille ! et mes traites seront annulées !

— Le papier en deviendra aussi blanc que le tien tout à l'heure et bon tout au plus pour... tu me comprends !

— Ah ! tant mieux ! Compte sur moi. »

Maintenant il est inutile de vous dire que le fameux papier signé sept fois du sang de Chouflic, passant secrètement, de main en main, dans tout l'atelier, y déchaîna une hilarité qui tenait du délire. Et lui, le pauvre, de ne savoir à quoi attribuer ces accès de jovialité, riait aussi pour ne pas paraître stupide.

Mais ce n'était pas fini. Par un hasard heureux — est-ce bien hasard qu'il faut dire. — Chouflic trouva dans la journée un vieux chat noir tout hérissé, réfugié dans son escalier. Sans autrement s'étonner et moyennant quelques coups de griffe, il parvint à s'en emparer, puis l'enfermant en un sac, le suspendit dans sa cave en attendant la nuit.

Une courte visite de ce local s'impose pour la clarté du récit. C'est plutôt un fourre-tout où les légumes voisinent avec le tonneau de rouge, les bouteilles et la provision de combustible. En un coin s'amuse les caisses vides avec, s'égouttant sur le tas, la lessiveuse de famille. Toute cette disposition avait été soigneusement, quoique subrepticement, étudiée dans la journée.

Maintenant je passe sur maint détail et j'arrive au grand soir. Chouflic s'était couché comme d'habitude pour ne pas éveiller la

curiosité indiscrete de sa femme. Quand, par les ronflements de celle-ci, il se fut assuré que sa vigilance était endormie, il se leva en catimini et descendit pieds nus et en caleçon dans son capharnaüm. Il y faisait noir comme dans un four. Il décroche le sac et, en tâtonnant, le cœur battant, va s'asseoir sur le tas de charbon. Précautionneux, il introduit sa main dans le sac et cherche la queue de la bête. Quelque chose qui crache et griffe lui saute à la figure et fuit dans la nuit. Devant cette défection, que vouliez-vous qu'il fit ? Consciencieusement, avec des variantes et des roulades à rendre jaloux un *markâ* en mal d'amour, il se met à miauler, miauleras-tu. Il s'enrouait et se demandait avec anxiété s'il avait assez *raweulé* pour conjurer le sort, lorsque l'amas de caisses vides et la lessiveuse avec un bruit vraiment infernal, lui dégringolèrent sur le dos. Une perche, sournoisement introduite par la lucarne avait causé tout ce vacarme. Mais lui ne se douta pas un seul instant de la présence de Lucifer en personne dans sa cave. Du coup, il perdit la voix et, tremblant dans son caleçon, chercha à regagner son lit.

Quand il rentra, sa femme, réveillée par le raffut, était occupée, bannière au vent, une chandelle en main, à l'appeler et à le chercher dans tous les coins du logement. En le voyant apparaître la figure en sang, le derrière noir, elle resta médusée et fut sur le point de se trouver mal.

Quand elle put recouvrer la parole :

« Me diras-tu, hurla-elle, d'où tu viens et tout ce que cela signifie ?

— C'est le diable ! » murmura-t-il d'une voix blanche.

Elle eut beau le secouer, le menacer, elle n'en put tirer autre chose : le diable ! Alors ne doutant plus que son mari n'eût quelque accointance ténébreuse et peu rassurante avec Satan en personne, la pauvre femme, craignant d'être elle-même victime d'un maléfice, s'empressa de se signer, de réintégrer son lit et de se cacher dans ses draps.

La peur l'empêcha de même, malgré le désir dont elle devait griller d'en parler le lendemain aux gens bien intentionnés qui lui demandaient des nouvelles de sa santé.

Car, ai-je besoin de vous le dire, déjà l'histoire faisait le tour du quartier provoquant partout des accès de fou-rire.

Certains se trouvèrent indisposés, notamment la demi douzaine de joyeux compères qui avaient monté la pièce et qui, le ventre roulé dans la poussière de la cour, avaient assisté à la scène de la cave. Pourtant ils parvinrent — au prix de quels efforts — à garder leur sérieux lorsque leur victime apparut à l'atelier. Bataille l'interrogea discrètement.

« As-tu fait miauler le chat ?

— Non ! Figure-toi que la sale bête s'est échappée après m'avoir labouré la figure.

— Ça se voit. Mais l'as-tu bien remplacé ?

— Oh ! pour cela je crois m'en être assez bien tiré et je ne pense pas que tu aies quelque chose à me reprocher.

— Non, sans doute. Dans ce cas tu as dû entendre quelque bruit.

— Ah oui alors ! un boucan de tous les diables avec une dégringolade de toutes sortes d'affaires sous laquelle j'ai failli être tué.

— J'ai eu bien du mal aussi. Mais je crois que, à présent, tu peux dormir sur tes deux oreilles : tu ne reverras jamais tes traites.

— Combien je te suis obligé ! Cependant je te dois quelque chose pour m'avoir tiré l'épine du pied. Voici cinq francs ; tu me ferais plaisir en les acceptant.

— Penses-tu ? entre amis ça ne se fait pas. Et puis il m'est défendu de rien accepter. Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne souffler mot à personne de tout ceci. Car si on venait à le savoir, je n'aurais plus de repos : il y a tant de gens qui sont en froids avec leurs créanciers.

— Je comprends cela ; aussi tu peux compter sur moi. »

Vous trouvez tout cela incroyable et je ne m'en étonne point. Aussi pour vous prouver que je ne manque pas assez de respect envers la justice pour lui conter ce qui ressemble singulièrement à des bourdes, j'ai eu soin de me munir de toutes les pièces à conviction. Voici la feuille portant sept fois, écrit avec son sang, le nom de Chouflic ; voici la plume d'oie gardant encore les marques du sacrifice. En outre vous pouvez remarquer sur le visage du patient la trace non équivoque de ses démêlés avec le chat à Babette

requis pour la circonstance. Maintenant, si Monsieur le juge veut bien écarter les dames trop sensibles et demander au défendeur d'exhiber son téton gauche, il pourra, « de visu » constater que je n'invente rien.

Mais il y a une chose plus extraordinaire encore que celle que je viens de vous raconter.

Que telle histoire, comme de tout le monde, ne soit jamais revenue aux oreilles de l'intéressé, que personne ne l'ait jamais détrompé, enfin que les rires étouffés surpris sur son passage n'aient pas fini par éveiller sa méfiance, cela est, je le répète, extraordinaire, et incroyable même, et pourtant cela est. Je n'en veux pour preuve que la confiance gardée jusqu'au bout par Chouflic dans l'intervention des puissances occultes pour le tirer d'affaire. Et cette confiance est tellement aveugle, son intelligence est à ce point massive, que, la première traite lui ayant été présentée, il a refusé de la payer et même de la regarder, prétextant que c'était un faux et qu'il n'a pas craint de se laisser traîner ici à sa honte et à son déshonneur.

J'ai fini, Messieurs. Si j'ai été un peu long, veuillez m'attribuer cette fantaisie, ainsi que je vous le disais en commençant, qu'au plaisir de vous procurer un instant d'agréable délectation, j'aurai aussi, je n'en doute pas, celui d'avoir fait éclater la vérité. Vous condamnerez le défendeur à payer, avec les traites qu'il a souscrites, tous les frais du procès.

Vous lui prouvez ainsi que le diable lui même désapprouve qui renie sa signature. Et ce sera justice. »

Pendant toute la durée de cette étrange plaidoirie, la salle se gondolait, le greffier avait laissé échapper sa plume et le juge lui-même se tenait les côtes. Quand au supplicé — peut-on l'appeler autrement ? — il restait absolument sidéré. Comprenant enfin de quelle mystification il était victime il n'eut comme réponse qu'un haussement d'épaules quand le juge lui demanda ce qu'il avait à répondre.

Condamné et bafoué, il rentra chez lui et n'en sortit de huit jours. Avouez qu'il y avait de quoi.

XIII

La Foi

(Saint - Bâteurmé)

Quand les gens de Frâgombé voulurent choisir un saint patron, ils visaient haut, ils parlèrent beaucoup mais ne purent s'accorder. Aussi se décidèrent-ils à la fin d'envoyer leur maire et Marfouille le garde champêtre, à Rome pour choisir le saint qui aurait la meilleure mine.

Quand ils furent rendus là-bas, on les fit entrer dans un grand hangar où se trouvaient disposés tout autour des saints pleins des étagères.

« Oh ! en voilà t'y ! dit le maire, C'est bien le diable si dans ce choix, je ne trouve pas ce qu'il nous faut.

— Je pense comme vous, Monsieur le maire, répondit Marfouille.

— Commençons par les saintes, dit le suisse qui les guidait. Voici Sainte Sabine ; elle est très recherchée parce qu'elle guérit les filles du mal d'amour.

— Pour ce service, répliqua le maire, nos gars s'en chargent bien. Et puis j'ai dans la paroisse une douzaine de vieux populaires qui seraient bien ennuyés s'ils n'en demeurait plus une pour languir de ce mal-là !

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Eh bien ! prenez Sainte-Claire, c'est une brave sainte qui rend la vue aux aveugles.

— Je m'en garderai bien. Il y a trop d'hommes chez nous qui ont les yeux brouillés par leurs femmes. S'ils tenaient à voir clair, ça en ferait des scènes dans les ménages !

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Et puis en y réfléchissant bien un saint nous conviendrait mieux ; c'est moins remuant et ça décore autrement qu'une sainte !

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Voyons donc du côté des hommes. Voici pour commencer Saint-Joseph. Personne n'en veut et pourtant ce n'est pas le moins vertueux.

— Ce ne sera pas moi non plus qui vous en débarrasserais, il y a trop de mécréants qui ne manqueraient pas de nous juger à cause des mérites qu'on donne à ce saint là !

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Et Saint-Augustin, qu'est-ce que vous en diriez ? Il est bien habillé et décore bien. Et puis il guérit les verrues et le poil dans la main.

— Ce n'est pas la peine de le déranger. Il ne pourrait jamais nous guérir tous. J'ai la peau ainsi faite qu'un poil d'enlevé il en reviens deux. D'un autre côté je tiens trop à nos poils pour nous en défaire !

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Vous aimeriez peut-être mieux un saint auquel vous pourriez vous recommander pour les doigts crochus. Pour cela il vous faudrait prendre saint-Sébastien.

— Ce nom-là ne me dit rien de bon. Et puis il y a trop de gens chez nous qui souffrent de cette infirmité et qui seraient contrariés de s'en défaire.

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Voici deux « Saint-Antoine ». Si celui qui garda un porc ne vous convient pas, vous pourrez prendre l'autre ; il a bien de la vertu puisqu'il fait retrouver ce qui n'est pas perdu.

— Si on ne peut pas prendre le premier sans son cochon, je n'y tiens pas du tout. J'ai déjà trop de porcs chez nous. L'autre ne pourrait pas nous en remontrer, car pour retrouver ce qui n'est pas perdu je n'ai pas mon maître.

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Et le saint-là qui est si mal habillé ?

— C'est Saint-Labre, patron des gueux et des pouilleux. Pourtant jusqu'ici personne n'en a encore voulu. Vous l'auriez à bon marché.

— Merci ! J'ai des poux assez comme cela ; je n'ai que faire des siens.

— Je pense comme vous, Monsieur le maire !

— Pourquoi ne prendriez-vous pas Saint-Vincent, le patron des ivrognes ?

— Je ne dirais pas non ; il serait bien vu à Frâgombé et il en est qui passeraient les trois cents soixante cinq jours de l'année en adoration devant lui. Mais voilà son nez de fausse oronge ne me revient que tout juste. Vous n'auriez pas dans ce genre-là un autre saint qui n'aurait pas encore servi ?

— Un saint tout neuf et bon vivant ? J'ai là ce qu'il vous faut : Saint-Bâteurmé, patron des gourmands. Je suis assuré qu'il se plaira chez vous.

— Il a bonne mine ?

— S'il a bonne mine ? Je vous crois : de l'or sur chaque lisière, de l'allure, faut voir. C'est au point que je suis obligé de le ranger dans un placard pour empêcher les saintes de loucher sur lui. Regardez le !

— Ah ! le beau saint ! Je crois cette fois-ci, Marfouille, que je ne perdrai pas ma peine en ramenant celui-ci. Il va t'y en faire des merveilles ! Et ses premières bénédictions seront pour nous qui l'avons su dénicher si loin.

— Je pense comme vous, Monsieur le maire. »

Marché fut fait, le saint enveloppé dans du papier, Marfouille le prend sous son bras et bien fiers, nos gens s'en retournent à Frâgombé. ''

Il faut croire que ce patron-là fut bien reçu et que dans un temps si dur pour les saints, s'est conservée l'habitude de l'honorer puisque, chaque année, le soir de sa fête tout Frâgombé est malade d'avoir trop mangé.

Aussi quinze jours avant la fête patronale, vous pouvez entendre en passant devant les portes, les mères dire à leur progéniture :

« Quand mange-t-on plein sa peau, mon enfant ?

— À la Saint-Bâteurmé, maman ! »

XIV

L'Injure

(La colère de Phrasie)

Il y a parfois danger à faire le malin en parlant aux gens de son pays une langue qu'il ne comprennent pas. Deveudiot qui a été aux écoles et qui tient qu'on le sache, bien qu'il n'ait jamais fait qu'un fruit sec, s'en aperçut un jour lorsqu'il voulut plaisanter la grosse Phrasie. Le démêlé qui s'en suivit fut même porté devant le juge de paix. Pour vous bien renseigner je ne saurais mieux faire que d'interpréter le compte-rendu qui figure au registre du Greffe :

Le Juge « Voulez-vous, Madame, nous dire le motif pour lequel vous appelez Monsieur Deveudiot en conciliation.

La Phrasie — Le motif, Monsieur le juge, c'est que le fierant sujet qu'est là devant vous m'a outragée dans mes mœurs en paroles nocturnes par des insinuations scandaleuses. T'as pas fini, mal appris de me zieuter comme ça de travers. Tâche d'apprendre, peut houré, à te tenir avec plus de différence devant la justice de ton pays !

Le Juge — Pas d'injures ! Mais venons au fait.

La Phrasie — Oui, au fait ! Et pour commencer par le commencement des commencements, je vous dirai que ce soir-là il y avait eu un poêle de loures chez la Tasia ousque j'avais été invitée rapport que ma mère était sœur trois jours la semaine avec son parrain de bois.

Le Juge — Vous nous donnez là des détails oiseux.

La Phrasie — C'est zoizeux, mais ça clarifie le discours. Voilà maintenant que je ne sais plus où j'en suis ; ces interruptions me coupent le fil. Ah ! Je vous disais donc que j'avais été aux loures ousqu'on était resté tard, vu qu'on avait joué aux mérelles et puis qu'on avait reciné. Si bien que quand je suis eurvenue il faisait nuit qu'on se serait cru en Afrique.

Le juge — Pourquoi en Afrique ?

La Phrasie — Tiens ! dit-on pas que les paroissiens de ce pays-là sont noirs ? Il faisait donc obscur comme dans la panse d'une

vache brune. Mêmement que la Tasia m'avait dit : « Prends donc une lanterne tu la rapporteras demain en venant relever les selles ; on ne sait jamais parce temps ce qu'une honnête femme peut rencontrer — Merci que j'y dis, j'ai peur de rien ; j'ai ma vertu et mon parapluie ». Je m'en vas donc comme ça en crâtelant par le village lorsque, devant la porte de la Guijette je me trouve bec à museau avec ce mandrin-là. Qu'est-ce qu'il faisait, je vous le demande à pareille heure, à vaudorer dans cet endroit ! Si la Guijette était un *mirguet* blanc, il n'aurait pas été là à en renifler les odeurs sous sa fenêtre. J'abrège Monsieur le Juge.

Le Juge — Oh oui ! Abrégez !

La Phrasie — Je vous disais donc qu'on s'était *trabouches* l'un dans l'autre ; j'en ai eu une *souée* à prendre la colique vu que dans cet air *marmosé* de cirage les paroles de la Tasia me sont revenues. Je pousse un cri *d'orfroi* et je l'entends qui me dit : « Ah ! c'est vous, mère Phrasie ! Vous allez sans doute vous livrer aux bras de Marfouille. Bonsoir et bien du plaisir ! ». Oui, Monsieur le Juge, voilà ce que ce coureur de bouzin, ce *serveux de croupière*, a eu le toupet de dire à une honnête femme sur qui il n'a jamais plâné la tête d'un soupçon et que mon défunt mari, le pauvre cher homme, Dieu lui fasse paix !...

Le Juge — Laissons les morts en paix et dites-moi plutôt quel est ce Marfouille avec qui, d'après Deveudiot, vous vous disposiez à passer la nuit.

La Phrasie — Marfouille ! vous ne connaissez pas Marfouille, ce *trouand* qui, tous les samedis, *kamande*, avec une hotte dans le village, l'être le plus *meurhaideux* que la terre ait porté, voilà l'amant de cœur que ce vaurien-là me *crômait*. Ne trouvez-vous pas que ça mérite *les tortures et la galère* ?

Le Juge — C'est un peu excessif ! Mais est-ce tout ?

La Phrasie — Ah ! mais non ! Vous pensez bien qu'après un pareil affront, mon sang n'a fait qu'un tour et que je lui ai vertement renvoyé ses compliments à ce dégoûtant-là. Cela a même fait une telle *atercallation* dans la rue que tous les voisins ont couru en *panneau* à leurs fenêtres croyant que le feu était au village. Oui, Monsieur le Juge, je vous en amènerai des témoins, des mille et des cents, qui ont entendu. Ça été une *escalande* que ce n'est pas de vous dire !

Le Juge — Si je m'en rapporte à vos paroles, le scandale et le tapage étaient plutôt votre fait que celui du défendeur. Savez-vous qu'à réveiller ainsi les gens, vous risquiez un procès-verbal ?

La Phrasie — Il n'aurait plus fallu que cela ! On *m'injure* et c'est moi qui trinque. La voilà bien la justice ! Ah ! Pauvre France ! comme disait mon cousin le *chatenoine*.

Le Juge — Allons, il faut en finir. Deveudiot, qu'avez vous à dire pour votre défense ?

Deveudiot — Oh ! peu de chose vraiment M. le Juge. L'accusation repose sur un quiproquo. Un mot, un pauvre mot interprété à faux par la plaignante a causé tout le mal et déchaîné son ire. Ce n'est point Marfouille que j'ai dit, mais Morphée.

La Phrasie — Morphée ! connais pas ! Mais que ce soit de lui ou de Marfouille que oe *niagnia* ait voulu parler, l'intention est *venimeuse*. Pour moi, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Le Juge — Non pas, Madame, Morphée n'a jamais hanté que l'Olympe...

La Phrasie — L'Olympe ! Jour de Dieu ! Mademoiselle Olympe, la préfète de la congrégation ! Ah ! Monsieur le juge, je mettrais bien votre main au feu qu'elle n'a jamais été hantée par un homme.

Le Juge — Essayons si, de quelque manière, nous en viendrons à bout !

Tâchez, Madame, de ne pas m'interrompre et vous verrez que, pas plus que Marfouille, Mademoiselle Olympe n'a rien à faire ici. Dans le temps où les hommes croyaient qu'il y avait plusieurs dieux, ils les logeaient dans un endroit qu'on nomme l'Olympe. Celui qu'ils appelaient Morphée était censé leur apporter le sommeil. En vous disant que vous vouliez vous livrer aux bras de Morphée, Deveudiot entendait tout simplement que vous alliez dormir.

La Phrasie — Ah ! c'est comme cela ! Tu ne pouvais pas t'expliquer, grand imbécile !

Deveudiot — Mais, ma tant douce Phrasie, vous ne m'en avez laissé ni le temps ni le moyen. J'ai dû battre en retraite au plus vite pour n'avoir pas les yeux crevés par votre parapluie et pour que l'orage que j'avais déchaîné bien malgré moi ne risquât pas d'ameuter tout le village. »

Les dépositions sont ici interrompues, le greffier ayant sans doute laissé tomber sa plume pour rire tout son soûl. Mais il l'a reprise pour écrire.

Les parties s'étant mises d'accord, le Juge les a renvoyées dos à dos.

Eugène MATHIS

TABLE DES MATIÈRES

RÉCITS VOSGIENS DU PASSÉ

INTRODUCTION	3
PRÉFACE	17
UNE NUIT DE NOCE	22
LA BOURSE OU LA VIE	28
UNE ÉMEUTE AU VILLAGE	31
LE BOURI	39
LA TRUANDERIE DANS LES VOSGES	43
À PROPOS DUNE BARAQUE	50
L'INVASION DANS UN COIN DES VOSGES	54
MISÈRE VOSGIENNE	57
L'ORAGE	60
UNE NOCE AU VILLAGE	62
REPAS DE FUNÉRAILLES	65
LA MÈRE GILBERT	67
LE BACU	71
LA MAIN D'ENFANT	82

HISTOIRES VOSGIENNES

PRÉFACE	85
LA DOULEUR	88
LE REMORDS	91
LA MÉLANCOLIE	98
LE MENSONGE	100
LA FATALITÉ	113
LA PEUR	115
LA PANIQUE	124
UNE BELLE FROUSSE	127
LA TENDRESSE	130
LA PATIENCE	134
LA MYSTIFICATION	136
LA CRÉDULITÉ	140
LA FOI	149
L'INJURE	152